(2)
DFXV
X 96674
22101261861

STEFANO MERLATTI

HISTOIRE D'UN JEÛNE CÉLÈBRE

HOMMAGE DES AUTEURS

PRINCIPAUX TRAVAUX DES AUTEURS

Dr E. MONIN

Pathogénie et Étiologie des oreillons. 1877. *Épuisé.*

Obésité et Maigreur. 1882. 2e édition (et trois traductions).

La Propreté de l'individu et de la maison. 1883 (ouvrage couronné). 4e édition (et huit traductions).

Traitement du Diabète (œuvre couronnée). 1884.

Les Odeurs du corps humain dans l'état de santé et dans l'état de maladie (prix biennal de la Société de Médecine). 1884. 2e édition.

Les Propos du Docteur. 2e édition. 1885.

L'Hygiène de la Beauté. 3e mille. 1886.

Les Fièvres en Sologne. Brochure. 1887.

Sous presse :

Les Fléaux épidémiques. F. Alcan, éditeur.

Dr Ph. MARÉCHAL

Des Troubles nerveux dans l'intoxication mercurielle lente. 1885.

Conférence sur le Traitement des maladies vénériennes. 1886.

36770

Docteurs E. MONIN et Ph. MARÉCHAL

STEFANO MERLATTI

HISTOIRE D'UN JEÛNE CÉLÈBRE

PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE ANECDOTIQUE, PHYSIOLOGIQUE ET MÉDICALE

SUR LE

JEÛNE ET LES JEÛNEURS

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
Rue Racine, 26, près l'Odéon.

(2)
DFXV
WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

AVANT-PROPOS

Nous publions l'observation du jeûne supporté pendant cinquante jours par le sujet italien Stefano Merlatti.

Deux raisons, également impérieuses, nous y obligent :

La première est de laisser à l'histoire médicale la relation d'un cas peut-être unique d'abstinence prolongée dans l'espèce humaine, volontairement subie, sévèrement surveillée et scientifiquement constatée ;

La seconde, de répondre par l'exposé des faits à quelques critiques qui ont visé l'observation de ce jeûne : ces critiques, la plupart fantaisistes, quelques-unes formulées par des esprits distingués, tomberont d'elles-mêmes devant la publication du cahier que les médecins, qui se sont intéressés à cette intéressante expérience, ont rédigé au jour le jour.

Nous avons fait précéder l'observation de Merlatti de considérations anecdotiques et médicales sur le jeûne et les jeûneurs. Elles compléteront et fixeront définitivement l'état actuel de nos connaissances relatives à l'abstinence prolongée dans l'espèce humaine et les différentes espèces animales.

PREMIÈRE PARTIE

LE JEÛNE ET LES JEÛNEURS

PREMIÈRE PARTIE

LE

JEÛNE ET LES JEÛNEURS

L'homme peut donc rester plusieurs semaines sans manger, et survivre à un jeûne aussi longtemps supporté ? En vingt-quatre heures, nous rendons par l'urine 13 grammes d'*azote*, 1 ou 2 par les poumons et la peau, 5 par d'autres sécrétions ; 240 grammes de *carbone* par les poumons, 60 par les excrétions. La ration alimentaire normale d'entretien est donc, par jour, d'après la physiologie :

1,000 grammes de pain, soit 300 de carbone et

10 d'azote ; 300 grammes de viande, soit 30 de carbone et 10 d'azote.

On a vu pourtant des sujets, privés de cette ration normale, vivre plusieurs semaines. Cela dépend beaucoup des tempéraments particuliers. Les gens dont les fonctions gastriques sont peu actives, *et qui ont subi un entraînement diététique préalable*, supportent assez aisément l'inanition. Les médecins le constatent à chaque instant, au cours des maladies. Les annales de l'hystérie, de l'hypocondrie et de l'aliénation mentale fourmillent d'observations de diètes extraordinaires. Dans l'état de catalepsie, la vie semble suspendue et les sécrétions supprimées ; les pertes organiques se réduisent extrêmement et l'abstinence alimentaire peut rester absolue pendant un temps très long. Nous lisions, dernièrement, l'histoire de l'aliéné Clark, de l'*Insane Asylum* de Philadelphie, qui resta soixante et un jours, ne buvant que de l'eau tiède, et survécut à cette expérience.

Nous ne prétendons pas que Succi soit un fou,

non plus que notre excellent Merlatti ; mais, à coup sûr, ce sont des excentriques, des nerveux, des *cérébraux*, qui, soutenus par une foi exagérée et hystériques dans leurs forces, suppriment chez eux la sensation de faim et résistent à l'inanition par un de ces phénomènes d'auto-suggestion comme la science nous en montre journellement de curieux exemples. Avant de relater l'expérience si curieuse de Merlatti, dont l'histoire va plus loin être faite, nous trouvons dans la littérature médicale d'innombrables observations de jeûnes prolongés. Nous en avons rassemblé qui sont typiques.

*
* *

M. de Rochas a cité dans la *Nature* un grand nombre de ces observations, plus ou moins apocryphes, d'abstinences extraordinaires. En voici quelques-unes :

« En 1684, un fou, qui croyait être le Messie, voulant surpasser le jeûne de Jésus-Christ, s'abstint pendant soixante-douze jours de tout aliment ; il ne

but même pas d'eau, il ne fit que fumer et se laver la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération ; il ne rendit aucun excrément. (*Dictionnaire des sciences médicales*, t. IV, au mot *Abstinence*.)

« En 1751, une fille des environs de Beaune, âgée de dix ans et demi, fut atteinte d'une fièvre dans laquelle elle refusa tous les remèdes et ne voulut ou ne put avaler que de l'eau fraîche ; à cette fièvre succéda un mal de tête qui l'obligeait à sortir de son lit et à se rouler par terre. Dans un de ces accès, elle fut prise d'une syncope si longue qu'on la crut morte. Revenue à elle-même, elle perdit peu à peu l'usage de ses membres et de la parole, mais il lui resta le sens de l'ouïe, de la vue et du toucher. Sa raison demeura intacte et elle en faisait usage pour faire connaître ses désirs au moyen de sons inarticulés. Ces sons furent d'abord au nombre de deux, un qui approuvait, l'autre qui désapprouvait. Elle parvint par la suite à en augmenter le nombre; successivement elle put y joindre quelques mouve-

ments de mains qui se multipliaient avec les sons. Elle ne vivait que d'eau en petite quantité : son ventre était affaissé ; en y portant la main on touchait les vertèbres ; cette partie et les extrémités inférieures conservaient la sensibilité sans jouir de la contractilité. L'œil était vif, les lèvres vermeilles, le teint assez coloré ; le pouls avait de la force et battait avec assez de régularité. Peu à peu la malade avala une plus grande quantité d'eau. Un médecin ayant essayé de lui faire avaler de l'eau de veau à son insu, elle la rejeta avec de violentes convulsions. Trois ans environ après le début de sa maladie, elle éprouva un jour une soif extrême et fit de grands efforts pour demander de l'eau ; la parole lui revint dès cet instant. Elle en conserva l'usage qui augmenta sensiblement. Les évacuations alvines étaient totalement supprimées. La malade commença à reprendre l'usage de ses bras ; elle fila, s'habilla, se servit de deux béquilles avec lesquelles elle s'agenouillait, ne pouvait encore faire usage de ses jambes. Vers l'âge de quinze ans, l'appétit revint à la malade

et tous les accidents disparurent les uns après les autres. Elle marcha sans béquille et mangea comme une personne en bonne santé « après avoir étépen-« dant quatre ans sans pouvoir prendre autre chose « que de l'eau (1). »

« De 1760 à 1764, on vit à Châteauroux, près d'Embrun, un enfant qui passa quatre ans et quelques jours sans manger ni boire. Ce jeune homme s'appelait Guillaume Gay; il était âgé de dix ou onze ans lorsqu'il cessa tout à coup de prendre aucune nourriture, son corps devint comme un squelette; mais lorsque, après quatre ans, il recommença à se nourrir, il se trouva en peu de temps aussi développé et aussi robuste que les autres jeunes gens de son âge. Parmi les innombrables personnes qui ont attesté ce fait extraordinaire, on compte Mgr Fouquet, archevêque d'Embrun, et l'intendant du Dauphiné. L'intendant, soupçonnant quelque supercherie de la part des parents, fit même garder l'enfant à vue pendant

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1761.

plusieurs jours. Ce fait est rapporté par la plupart des chroniqueurs dauphinois.

« En 1767, une fille écossaise, Jeanne Macléod, âgée de trente-trois ans, qui, dans sa jeunesse, avait eu de fortes attaques d'épilepsie, tomba malade ; réduite à une sorte de végétation très peu active, elle parla très rarement et ne demanda plus de nourriture. Pendant quatre ans on ne lui a rien vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse et une pinte d'eau simple. Mais, si le mouvement nutritif a été arrêté, celui de décomposition a été également suspendu pendant trois ans ; ni selles, ni urine, et transpiration presque nulle. Le docteur Maelkensie la visita pendant la première année de sa maladie. « Le « pouls, dit-il, que j'ai eu quelque peine à trouver, « est distinct et régulier, lent et excessivement « faible. Le teint est bon et assez frais ; les traits ne « sont point défigurés ni flétris, la peau est naturelle « ainsi que la température ; et, à mon grand éton- « nement, lorsque j'ai examiné le corps, j'ai trouvé « la gorge proéminente, les bras, les jambes, les

« cuisses nullement amaigris ; l'abdomen un peu « enflé et les muscles tendus ; les genoux sont pliés, « les talons touchent presque le derrière ; lorsqu'on « lutte avec la malade pour mettre un peu d'eau « dans sa bouche, on observe quelquefois de la « moiteur et un peu de sueur sur sa peau ; elle « dort beaucoup et fort tranquillement. Lorsqu'elle « est éveillée, on l'entend se plaindre continuelle- « ment comme le fait un enfant nouveau-né. Aucune « force ne peut séparer maintenant ses mâchoires. » Le docteur Maelkensie la visita de nouveau en 1772; elle avait commencé à manger et à boire (1).

« Une jeune femme de la Nébraska est restée dans un état de léthargie cataleptique pendant soixante-dix jours ; à bout de moyens, on a tenté de la réveiller par une violente décharge d'une batterie électrique; l'expérience, qui aurait pu mal tourner, a parfaitement réussi (2).

---

(1) Dr Moreau, *Histoire naturelle de la femme.*

(2) *Cosmos*, 15 février 1886.

« Les abstinences prolongées sont très fréquentes chez les mystiques de toutes les religions. Par deux fois Moïse demeura quarante jours sur la montagne sans manger. (*Exode*, XXIV, 18 ; — XXXIV, 28.) Élie marcha quarante jours et quarante nuits pour aller au mont Horeb, soutenu seulement par le pain angélique qu'il avait mangé au départ. (III, *Reg.*, XIX, 8.) Jésus-Christ jeûna quarante jours. (Math., IV, 2.) Saint Siméon Stylite, saint Siméon Salud, sainte Élisabeth, sainte Colette et plusieurs autres ont renouvelé cette abstinence absolue pendant la quarantaine liturgique. (Ribet, *Mystique divine*, t. II, p. 507.) Saint Dalmace passa également tout un carême sans prendre de nourriture jusqu'au jeudi de la semaine sainte où, après les offices sacrés, il prit son repas avec les frères. Le soir de ce même jour, il s'assit sur son escabeau et demeura encore quarante-trois jours, c'est-à-dire jusqu'à l'Ascension, dans l'immobilité de l'extase. Enfin son supérieur le réveilla et le saint raconta ses visions. (Ribet, *id.*)

« On trouve dans les archives de la paroisse de Saxlen la curieuse attestation dont voici la traduction : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, « l'an du Seigneur 1487, vivait un excellent homme « du nom de Nicolas de Flue, né et élevé dans la « paroisse de Saxlen, à la montagne, lequel aban- « donnant père et frère, sa propre épouse et ses « enfants, cinq fils et cinq filles, s'en est allé dans « le désert de *Raust* où Dieu l'a soutenu sans nour- « riture ni boisson pendant longtemps, c'est-à-dire « dix-huit ans. Au moment où l'on écrivait ceci, il « était plein de sens et menait une sainte vie, ce que « nous avons vu et savons en vérité. » (Ribet, *l. c.* II, p. 509.)

« La mère Agnès de Langeac restait souvent sans prendre d'autre nourriture que le pain eucharistique ; « cette merveille dura une fois plus de « six mois de suite, pendant lesquels il n'y avait « que le très saint sacrement qui demeurait dans « son estomac, lui étant impossible d'avaler quoi « que ce fût d'aucune autre chose qu'elle ne le

« vomit tout incontinent. » (De Lantages, *Vie de mère Agnès.*)

« Rose de Lima ne vivait que de pépins d'orange pendant tout le carême. Le vendredi elle n'en mangeait que cinq. Une fois un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours. (Goerres, *Mystique divine*, t. Ier.)

« Joseph de Cupertin passa cinq ans sans manger de pain et quinze sans boire une seule goutte de vin. Des herbages, quelques fruits secs, des fèves composaient tout son régime. Durant le carême des franciscains, du 6 janvier au 10 février, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Durant les six autres semaines du carême, il mangeait le dimanche et le jeudi des herbes amères, quelques fèves ou fruits et ne prenait rien les cinq autres jours de la semaine.... Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit. » (*Vie de Joseph de Cupertin*, p. 31.)

Diderot nous a conservé l'histoire de l'alchimiste Duchanteau, son contemporain, qui survécut à vingt-cinq jours de jeûne absolu, pendant lesquels

il ne buvait que son urine ! Ce fou pensait produire ainsi la pierre philosophale, « par *cohobation*, disait-il, du supérieur et de l'inférieur. » Sa dernière urine évacuée, « d'une odeur balsamique excellente, » fut conservée, jusqu'à la Révolution, à l'Orient de la célèbre Loge « *Les Amis réunis.* »

Un jeûne lugubre est celui du Corse Viterbi, qui nous a laissé le plus intéressant *journal*. Condamné à mort en 1821, il résolut, pour ne pas déshonorer les siens, de préférer l'inanition à la guillotine. La mort survint après une abstinence *complète et absolue* de vingt-cinq jours, pendant lesquels il observa la plus stricte et la plus pénible de toutes les diètes, *celle des liquides* que personne autre, à notre connaissance, n'observa jamais. On conçoit que l'eau prolonge la vie : elle dilue le sang, favorise ainsi les sécrétions normales et entretient la nutrition régulière. C'est ainsi que Morgagni a observé une femme qui refusa toute nourriture et vécut cinquante jours : mais elle buvait.

Nous reviendrons tout à l'heure sur cette importante question.

*
* *

Dans les accidents de mine, il arrive souvent que des ouvriers surpris par un éboulement soient enfermés dans une galerie et restent sans manger des temps considérables, jusqu'à ce que leurs camarades parviennent à les délivrer.

Parmi les plus extraordinaires de ces jeûnes, on cite celui de quatre ouvriers qui, à la fin du siècle dernier, réfugiés dans une galerie dont l'inondation fermait l'issue, restèrent vingt-quatre jours sans prendre aucun aliment solide, mais buvant de l'eau d'une fontaine qui se trouvait près d'eux.

D'après un récit du docteur Soviche, quatre mineurs restèrent ensevelis dans une galerie du puits du Bois-Mouzil, n'ayant pour toute provision que deux verres de vin et une demi-livre de pain qu'ils se partagèrent ; ils avaient de l'eau à leur disposition. Quand, au bout de cinq jours, on les retira, ils déclarèrent qu'ils avaient peu souffert de leur longue abstinence.

Une brochure de 28 pages, éditée à Paris, par de Roigny, en 1586, contient « l'histoire admirable et véritable d'une fille champestre du pays d'Anjou, » qui a été quatre ans sans user d'aucune nourriture que d'un peu d'eau.

Les docteurs La Provanchères et Montsainet ont raconté avec détails (Sens, G. Niverd, 1616, et Viverdon, 1616) l'histoire d'un enfant de neuf à dix ans, né à Vauprofonde, près Sens, et qui est resté cinq années consécutives *sans boire ni manger, avaler ni sucer quoi-que ce soit.*

Enfin, une autre brochure, imprimée chez Abraham Saugrain, en 1618, contient « l'histoire prodigieuse et admirable » d'un Provençal, présenté à la reyne mère à Blois, et qui vivait sans boire ni manger.

Au printemps de 1733, dit la *Liberté*, un bourgeois de Paris, un homme même de beaucoup de surface, un secrétaire des commandements du roi Louis XV, du nom de Fontaine, résolut de s'astreindre à un grand jeûne. Il était poussé par une

voix intérieure qu'il n'y avait pas à contredire. Une puissance mystérieuse l'aida ; aurait-il voulu porter quelque aliment à sa bouche, que son bras n'aurait pu se lever. Il demeura ainsi dix-huit jours, entièrement privé de nourriture.

Deux fois par vingt-quatre heures, pendant cette période de temps qui peut bien vous paraître courte, le jeûneur de 1733 demandait un livre de piété. Et alors il se levait et se mettait à tourner sur un seul de ses pieds, tout en lisant l'ouvrage édifiant à haute voix, la rapidité de sa langue égalant celle de sa jambe.

Cette jambe étonnante, pendant l'heure et demie ou les deux heures que durait le tournoiement, décrivait un cercle vertigineux pendant que le corps reposait seulement sur l'autre jambe ; elle était donc constamment en l'air, « et le mouvement était si incroyablement précipité qu'en une seule minute on a compté jusqu'à soixante tours. »

En 1616, aux environs de Sens, un jeune paysan, Jehan Godeau, âgé de neuf ans, refusa, tout à coup, un jour, de manger. Le lendemain, il fit de même, et

le surlendemain également. Les parents, justement inquiets, firent venir Mansaint. Quoique le docteur ne pût expliquer ce phénomène étrange, il constata que Jehan se portait bien, et qu'il n'avait aucune trace de fièvre.

Quinze jours, un mois, deux mois se passèrent avant que Godeau consentit à manger ; ce qui ne l'empêchait pas d'aller travailler aux champs et de courir les bois. Cela dura ainsi *cinq années*.... Jehan était devenu célèbre, on venait en procession le visiter ; tout le monde voyait là un miracle.

Au bout de cinq ans, dit le mémoire, l'enfant éprouva subitement une grande faiblesse et mourut. L'autopsie pratiquée par Mansaint ne révéla rien de particulier.

Au commencement du XVIIIe siècle, dit le docteur Gregor, vivait en Lorraine un individu aux idées étranges, qui s'avisa d'aller passer quarante jours dans la forêt voisine, sans autre aliment que l'eau d'une fontaine. Au bout de ce temps, il revient à son village, va se placer au confessionnal et convo-

que les fidèles à venir se confesser. Le curé envoie le maître d'école déloger l'intrus : notre fou tue le maître d'école d'un coup de couteau.

L'assassin est saisi, condamné à mort et conduit à Nancy pour y être exécuté. Là, des juges plus éclairés que les premiers voient qu'ils ont affaire à à un fou, et commuent son supplice en un emprisonnement perpétuel.

Après dix ans de ce régime, notre homme fut pris du désir violent de connaître la conformation intérieure de son corps, et surtout ce qu'il avait dans le ventre. Muni d'un fragment de vitre, il se déshabilla, s'assit par terre et se fendit le ventre de haut en bas, puis il en tira les intestins, qu'il étendit sur ses genoux pour les mieux examiner. Tandis qu'il contemplait ce merveilleux labyrinthe, le geôlier lui apporta sa nourriture, et, voyant cet étrange étalage, se mit à crier au secours de toutes ses forces. Un habile chirurgien remit en place les entrailles, ferma la plaie et réussit si bien que l'opéré vécut encore cinq ans après cette opération.

*
* *

Le jeûneur Henry de Hasselt vivait au milieu du XVIe siècle. Étant allé aux Pays-Bas de Norwège, pour y trafiquer, il entendit, un jour, un prédicateur parler des jeûnes merveilleux, « comme s'il n'était plus en la puissance divine de maintenir aucune personne vivante sans aide de viande et de breuvage, » dit un contemporain, le Senlisien Simon Coulart. Henry de Hasselt résolut de s'abstenir totalement de boire et de manger. Au bout de trois jours, il eut grand'faim, et il prit un morceau de pain avec l'intention de l'avaler avec un verre de bière. Mais cela lui resta dans la gorge et il demeura quarante jours sans manger ni boire.

Au bout de ce temps, il rejeta par la bouche le pain et la bière qui étaient restés dans sa gorge.

Le gouverneur du pays ne voulut pas croire à cette merveille, sans avoir contrôlé un nouveau jeûne de Hasselt. Il le fit enfermer dans une chambre, pendant quarante autres jours, sans nourriture

Hasselt supporta sans difficulté ce nouveau jeûne.

Quelque temps après, Henry de Hasselt, étant à Bruxelles, fut accusé d'hérésie. On le met en prison ; il y reste longtemps sans boire ni manger. Enfin il fut condamné à être brûlé vif. Il mourut courageusement.

« Cela advint, dit Simon Coulart, environ l'an mil cinq cent quarante-cinq, ce que j'ai appris de gens très dignes de foi et bons amis de ce personnage avec lequel ils avaient hanté fort familièrement. »

*
* *

Une observation bien curieuse figure dans le volume III du *Journal d'hygiène* (p. 427) sous ce titre : « *Notable caso de inanicion.* » Rédigée par le docteur Ponte de Caracas, elle avait eu pour spectateurs toute la population de la ville de Maturin, y compris S. Ex. le président de la République du Venezuela.

Le sujet, encore un Italien, âgé de soixante-dix-sept ans, avait pris la ferme résolution de se laisser

mourir de faim, pour ne pas survivre à la perte de la protectrice qui subvenait depuis plusieurs années à ses moindres besoins.

Pendant vingt jours, Joseph Graniani s'est borné à fumer un peu de tabac, à boire quelques gorgées de brandi et quelques verrées d'eau.

A partir du vingt et unième, il a renoncé au tabac, au brandi, et même à l'eau. Assis sur son lit, causant sans émotion avec les nombreux visiteurs arrivant des divers points du Venezuela, n'éprouvant aucune souffrance, il attendait stoïquement la mort.

Au trente-septième jour, voyant que celle-ci ne voulait pas accepter son holocauste, il prit la résolution de mettre un terme à cette *lutte inégale*, et prit la même quantité d'aliments qu'il avait absorbée la veille de sa détermination.

Sans doute, dans le cas de Graniani, ajoute notre confrère, il faut tenir compte du grand âge, des habitudes d'extrême tempérance, de l'état d'immobilité, des conditions climatériques, mais si la *dépense fonctionnelle* était minime, la *recette* était nulle, et

pendant ces trente-sept jours il a dû vivre sur des *épargnes organiques très modérées.*

*
* *

Mais revenons à l'histoire du corse Viterbi Antonio, que nous voulons relater en détail. C'était un avocat, magistrat sous la première République, compromis sous la Restauration dans une affaire de *vendetta*. Condamné à la peine capitale, le 16 septembre 1821, par la cour de Bastia, il s'épargna la honte de l'échafaud en se laissant mourir de faim avec une étonnante force de volonté.

Voici le résumé de la relation de ses derniers moments, écrite d'abord, puis dictée par Viterbi :

3 et 4 décembre 1821. — Aucune espèce de nourriture ; je ne souffre point de cette privation.

5 décembre. — La nuit précédente, je n'ai point dormi, quoique je n'éprouvasse aucune inquiétude physique ; mon esprit seul était extrêmement agité.

Je ne sens aucune sorte de malaise. L'estomac et les intestins sont dans un repos parfait.

Dans une heure, trois jours se seront écoulés depuis que je m'abstiens de toute nourriture. La bouche exempte d'amertume; un sentiment de force dans tout l'individu.

6 décembre. — Je supporte une soif, une faim dévorantes avec un courage à toute épreuve et une constance inexorable. La bouche et le gosier desséchés.

7 décembre. — J'ai dormi tranquillement plus de quatre heures. Des vertiges au réveil, une soif brûlante, le pouls dans une grande agitation.

8 décembre. — A quatre heures et demie, soif brûlante ; calme et régularité dans les autres parties du corps ; sommeil paisible de quelques heures. — A huit, nouveau sommeil de deux heures, et fort tranquille ; la bouche extrêmement desséchée ; la gorge brûlante ; la langue si chargée qu'à peine puis-je parler. A minuit, une heure de sommeil sui-

vie d'un vertige effrayant : le pouls intermittent et désordonné ; soif brûlante ; faiblesse générale, particulièrement pendant la nuit.

9 décembre. — Le corps plein de vigueur. La seule crainte de l'ignominie, et non celle de la mort, m'a fait prendre l'extraordinaire, mais irrévocable résolution que j'exécute au prix des plus dures souffrances et d'une effroyable agonie.

10 décembre. — Pouls régulier, soif ardente. Deux heures d'un sommeil paisible, à deux intervalles différents. Légers vertiges en m'éveillant. La régularité du pouls se maintient : la soif reprend toute sa force. Je continue à prendre du tabac avec plaisir ; je ne sens aucun désir de manger.

11 décembre. — Depuis six heures du soir, le pouls a été régulier, mais ses pulsations violentes. Avant minuit, désir de manger ; soif inextinguible ; sommeil tranquille pendant une heure. A mon réveil après minuit, j'ai trouvé mon pouls diminué de force, mais conservant la même régularité. Dans la

matinée un bon sommeil; la soif la plus intolérable. Pouls extrêmement faible annonce que ma fin approche.

12 décembre. — Nulle envie de manger, mais la soif plus ardente. Les facultés intellectuelles sans aucune altération ; point d'assoupissement ; énergie dans toutes les parties du corps.

13 décembre. — Le pouls est devenu extrêmement faible et intermittent ; la soif est très forte ; prostration générale des forces. — Dans cette crise, la raison m'a abandonné, et, *par un mouvement machinal, j'ai saisi la cruche à l'eau* et j'ai bu à grands traits. Pendant les mouvements convulsifs où je ne conservais plus l'usage de ma raison, le médecin m'a donné quatre ou cinq cueillerées de vin qui m'ont rendu les forces et la vie. J'ai bu ensuite, pour la seconde fois, une grande quantité d'eau froide.

14 décembre. — Le 10 de ce mois, j'ai été tourmenté d'une soif si violente qu'ayant rempli ma

bouche d'eau, *je ne pus résister et fus obligé de l'avaler*. Dans la crise du 12, je bus un verre d'eau et plus, en présence du médecin, et le 13, dans une crise semblable, un peu plus d'un demi-verre.

Le *15* et le *16 décembre*, depuis la dixième jusqu'à la quatrième heure, soif ardente ; calme sous tous les autres rapports. Depuis quatre heures, le pouls agité, accompagné d'une chaleur fébrile. A une heure du matin, sommeil paisible ; à deux, absence du pouls ; à trois, il recommence à marquer, mais il est extrêmement faible. Il est près de sept heures, et telle est ma faiblesse que j'espère toucher à la fin de ma vie et de mes souffrances.

Viterbi vécut encore quatre jours et mourut le 20 décembre.

Le docteur Regnard a rapporté longuement l'observation d'une malade qui se trouvait, il y a une dizaine d'années, dans le service de M. Bourneville, médecin de Bicêtre et député de la Seine.

Il s'agissait d'une femme d'une quarantaine d'an-

nées, couchée dans un lit de la Salpêtrière. Cette malheureuse était hystérique, et on peut bien dire qu'elle avait collectionné toutes les manifestations de cette longue et terrible maladie. Paralysies, contractures, surdité, amaurose, mutisme, elle avait tout. Elle ajoutait même l'abstinence à cette collection pathologique. Une contracture violente de l'œsophage l'empêchait d'avaler, et c'est tout au plus si, avec la sonde œsophagienne, on arrivait à lui ingurgiter quelques aliments liquides. Souvent son estomac les rendait instantanément par vomissement. L'inévitable résultat de cette abstinence relative, c'était que le résidu de la digestion n'existait pas chez cette malade qui vécut ainsi pendant près de six mois. La surveillance fut faite avec le plus grand soin ; d'ailleurs la supercherie n'était pas probable, la malade ayant un grand intérêt à paraître guérie et sa maladie ayant pour résultat premier de la faire maintenir à l'infirmerie dans une sorte de séquestration.

« Elle était immobile sur son lit, ne faisait aucun

mouvement puisqu'elle était paralysée, elle ne dépensait rien par conséquent. Pour reprendre notre comparaison de tout à l'heure, elle était comme un foyer de machine dont les portes sont fermées, qui s'entretient mais serait incapable de fournir aucun travail. Le peu d'aliments qu'elle prenait suffisait à son inactivité.

« Du reste, chez elle, on observait le corollaire forcé de la diminution des combustions, c'était la diminution des cendres. Elle n'urinait pas, tout au plus rendait-elle tous les deux ou trois jours quelques gouttes d'urine, et la quantité d'urée, dosée d'abord par notre collègue M. Gréhant, puis par nous, ne s'élevait pas au-dessus de quelques décigrammes au lieu des 20 à 25 grammes qui constituent la normale.

« Chez cette malade, tout était logique : diminution de l'alimentation, diminution des combustions, diminution des mouvements, diminution des cendres. Elle guérit un jour spontanément à la suite d'une violente émotion. »

Son cas peut être rapproché de celui de ces fakirs indiens dont le *Magasin pittoresque* rapporte ainsi les hautes prouesses : « Il nous vient toujours du nouveau de l'Afrique, » disaient les Romains. « Il nous vient toujours quelque chose d'extraordinaire de l'Inde, » pourrions-nous dire à notre tour. Car si l'Afrique nous est mieux connue qu'elle ne l'était aux anciens, l'Orient est encore pour nous un pays de féerie et de mystères.

Par exemple, ce fakir n'a certes pas eu jusqu'à ce jour son pareil en Europe. C'est un original autrement habile que les jongleurs indiens qui restent suspendus en l'air, qui se tiennent debout sur un seul pied pendant des mois entiers, qui jouent avec des serpents venimeux, ou qui marchent sur des charbons ardents. Il ne se contente même pas de se nourrir d'air comme les anciens ascètes des épopées indiennes, il s'en passe tout à fait, il se laisse enterrer vivant à quelques mètres sous terre, et après quelques semaines il sort de sa tombe aussi bien portant que jamais.

Quelle absurdité ! La belle invention ! s'écrieront quelques personnes. — Attendez. Ne vous hâtez pas de vous scandaliser. Ceci n'est pas un conte fait à plaisir. Voici nos autorités.

M. Osborne, officier anglais, qui a séjourné quelque temps dans l'Inde, a publié, il y a deux ans, la description de la cour du roi Randjit-Singh, bien connu de nos lecteurs. C'est dans ce livre écrit avec bonne foi que nous trouvons sur le fakir « qui se fait enterrer » les détails suivants :

« Le 6 juin 1858, dit M. Osborne, la monotonie de notre vie de camp fut heureusement interrompue par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjab. Il jouit parmi les Sikhs d'une grande vénération à cause de la faculté qu'il a de rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît. On rapportait dans le pays des faits si extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes respectables en garantissaient l'authenticité, que nous étions extrêmement désireux de le voir. Il nous raconta lui-même qu'il exerçait ce qu'il appelle son métier (celui de se

faire enterrer depuis plusieurs années) ; on l'a vu en effet répéter cette étrange expérience sur divers points de l'Inde. Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent témoignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Lodhiana. Cet officier m'a affirmé très sérieusement avoir assisté lui-même à la résurrection de ce fakir après un enterrement qui avait eu lieu quelques mois auparavant, en présence du général Ventura, du maharadjah et des principaux chefs sikhs. Voici les détails qu'on lui avait donnés sur l'enterrement et ceux qu'il ajoutait, d'après sa propre autorité, sur l'exhumation.

« A la suite de quelques préparatifs qui avaient duré quelques jours et qu'il répugnerait d'énumérer, le fakir déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadjah, les chefs sikhs et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de sa bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient

donner entrée à l'air, puis il se dépouilla des vêtements qu'il portait ; on l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière de manière à lui boucher l'entrée du gosier. Aussitôt après cette opération, le fakir tomba dans une sorte de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé et un cachet y fut apposé par le maharadjah. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois cadenassée et scellée qui fut descendue dans la tombe ; on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre et on y sema de l'orge; enfin des sentinelles furent placées tout alentour avec ordre de veiller jour et nuit.

« Malgré toutes ces précautions, le maharadjah conservait des doutes ; il vint deux fois dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe ; le fakir était dans le sac tel qu'on l'y avait mis, froid et inanimé. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive du fakir. Le général Ventura et le capitaine Wade virent ouvrir les cadenas, briser

les scellés et élever la caisse hors de la tombe. On retira le fakir; nulle pulsation soit au cœur soit au pouls n'indiquait la présence de la vie. Comme première mesure destinée à le ranimer, une personne lui introduisit très doucement le doigt dans la bouche et replaça sa langue dans sa position naturelle. Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible. En versant peu à peu quelques signes de la vie, après deux heures de soins, le fakir se releva et se mit à marcher en souriant.

« Cet homme vraiment extraordinaire raconte que, durant son ensevelissement, il a des rêves délicieux, mais que le moment du réveil lui est toujours très pénible. Avant de revenir à la conscience de sa propre existence, il éprouve des vertiges.

« Il est âgé d'environ trente ans ; sa figure est « désagréable et a une certaine expression de ruse.

« Nous causâmes longtemps avec lui et il nous « offrit de se faire enterrer en notre présence. Nous « le prîmes au mot, et nous lui donnâmes rendez- « vous à Lahore en lui promettant de le faire rester

« sous terre tout le temps que durerait notre séjour
« dans cette ville. »

Tel est le récit de M. Osborne. Cette fois encore le fakir se laissa-t-il enterrer ? La nouvelle expérience pouvait être décisive. Voici ce qu'il arriva:

Quinze jours après la visite du fakir à leur camp, les officiers anglais arrivèrent à Lahore ; ils y choisirent un endroit qui leur parut favorable, firent construire une tombe en maçonnerie avec une caisse en bois bien solide, et demandèrent le fakir. Celui-ci les vint trouver le lendemain en leur témoignant le désir ardent de prouver qu'il n'était pas un imposteur. Il avait déjà, disait-il, subi les préparatifs nécessaires à l'expérience ; son maintien trahissait cependant l'inquiétude et l'abattement. Il voulut d'abord savoir quelle serait sa récompense : on lui avait promis une somme de quinze cents roupies et un revenu de deux mille roupies par an que l'on se chargerait d'obtenir du roi. Satisfait sur ce point, il voulut savoir quelles précautions on comptait prendre : les officiers lui firent voir l'appa-

reil de cadenas et de clefs, et l'avertirent que des sentinelles choisies parmi les soldats anglais veilleraient alentour pendant une semaine. Le fakir se récria et exhala force injures contre les Frenghis, contre les incrédules qui voulaient lui ravir sa réputation ; il exprima le soupçon que l'on voulait attenter à sa vie ; il refusa de s'abandonner ainsi complètement à la surveillance des Européens ; il demanda que des doubles clefs de cadenas fussent remises à quelqu'un de ses coreligionnaires et il insista surtout pour que les factionnaires ne fussent pas des ennemis de sa religion. Les officiers ne voulurent point accéder à ces conditions. Différentes entrevues eurent lieu sans résultat ; enfin le fakir fit savoir par un des chefs sikhs que le maharadjah l'ayant menacé de sa colère s'il ne remplissait pas son engagement avec les Anglais, il voulait se soumettre à l'épreuve, bien qu'entièrement convaincu que le seul but des officiers était de lui ôter la vie et qu'il ne sortirait jamais vivant de sa tombe. Les officiers déclarèrent que, comme sur ce dernier point

ils partageaient complètement sa conviction, et qu'ils ne voulaient pas avoir sa mort à se reprocher, ils le tenaient quitte de sa promesse.

Ces hésitations et ces craintes du fakir sont-elles des preuves péremptoires contre lui ? En résulte-t-il que toutes les personnes qui auparavant ont soutenu avoir vu les faits sur lesquels repose sa célébrité aient voulu en imposer ou aient été les dupes d'une habile fourberie ? Nous avouons que nous ne pouvons douter, d'après le nombre et le caractère des témoins, que le fakir ne se soit fait souvent et réellement enterrer ; mais en admettant même qu'après l'ensevelissement il ait réussi chaque fois à communiquer avec le dehors, il serait encore inexplicable comment il aurait pu rester privé de respiration pendant tout le temps qui s'écoulait entre son enterrement et le moment où ses complices lui venaient en aide. M. Osborne cite en note un extrait de la Topographie médicale de Lodhiana du docteur Mac-Gregor, médecin anglais qui a assisté à une de ces exhumations et qui, témoin de l'état de léthargie

du fakir et de son retour graduel à la vie, cherche sérieusement à l'expliquer.

Un autre officier anglais, M. Boileau, dans un ouvrage publié il y a quelques années, raconte qu'il a été témoin d'une autre expérience où tous les faits se sont passés de la même manière. Les personnes qui voudraient satisfaire plus amplement leur curiosité, celles qui verraient dans ce récit l'indication d'un curieux phénomène physiologique, peuvent remonter avec confiance aux sources que nous venons d'indiquer.

Quant à nous, ayant appris, il y a quelques mois, que le général Ventura était à Paris, nous avons été le visiter pour lui soumettre nos doutes. Il nous a raconté les détails de l'expérience faite en sa présence avec toutes les circonstances rapportées par M. Osborne.

*
* *

Un journal parisien, la *Revanche*, insistait récemment sur ces faits miraculeux, dans une chronique que nous voulons relater *in extenso* :

« Les recherches récemment faites sur l'hypnotisme ont jeté de curieuses lumières sur le problème de la suspension plus ou moins partielle des fonctions vitales. Le docteur autrichien E. Sierke a eu l'idée de rechercher les analogies existant entre ces phénomènes et ceux réalisés par certains fakirs indiens qui possèdent la faculté de suspendre pendant plusieurs semaines consécutives toutes les fonctions de l'organisme humain, y compris celles de l'appareil respiratoire.

« C'est à un autre médecin autrichien, le docteur Honigberger, que l'on doit la relation exacte des faits thaumaturgiques qu'il a eu l'occasion d'observer à plusieurs reprises, en qualité de médecin particulier du rajah de Lahore. Ces renseignements, publiés dans un journal viennois, par le docteur Sierke, ont été en tous points confirmés par le ministre résident anglais, sir Claudius Wade, qui en a été témoin oculaire.

« Voici la relation textuelle des moyens d'entraînement auxquels se soumettent les yoghis

indiens pour braver, non seulement les tortures de la faim, mais les dangers d'une inhumation offrant la plus complète analogie avec celle des corps privés de vie :

*
* *

« Le yoghi qui veut se préparer à être enterré vivant se construit une sorte de cellule à demi-souterraine, entièrement privée d'air et de lumière, n'ayant qu'une étroite porte, que l'on bouche avec de la terre glaise dès que le fakir a pénétré dans sa retraite. Cette cellule contient une couche molle formée de coton cardé et de peaux de mouton. Le solitaire s'enferme dans cette cellule et y reste couché, d'abord pour peu de temps, puis pendant quelques heures, enfin pendant des journées entières afin de s'habituer à se passer d'air frais. Joignant des exercices religieux à cet entraînement physique, il passe son temps à méditer sur la divinité, ou à réciter le chapelet brahmanique de façon à prononcer six mille syllabes environ en douze heures. Il

s'accoutume également à rester la tête renversée et les pieds en l'air ou à tordre ses membres en toutes sortes de postures anormales.

« Puis viennent des exercices de respiration, grâce auxquels les fakirs parviennent à retenir leur souffle cinq minutes, puis dix, puis vingt et une, puis quarante-trois, puis quatre-vingt-quatre. Ils apprennent aussi à avaler des quantités considérables d'air et à les faire remonter dans la bouche. Enfin, ils pratiquent sur le muscle qui relie la face interne de la langue à la mâchoire inférieure une série de vingt-quatre petites incisions, espacées chacune d'une semaine, qui rendent cet organe susceptible d'être entièrement recourbé et d'aller boucher avec sa pointe l'ouverture du larynx. Pour hâter ce résultat, la langue est enduite d'huiles astringentes et soumise à des massages répétés.

« En dehors de ces exercices spéciaux, le yoghi observe les règles de sa caste, s'abstient de toute nourriture animale et de tout commerce charnel. De plus, il use d'une façon fort originale de se

nettoyer l'estomac, qui consiste à avaler, à plusieurs reprises, une longue et mince bande de toile, et à la retirer par la bouche. Une fois tous ces exercices accomplis, le yoghi est prêt à tenter l'aventure et à entrer au tombeau. »

*
* *

« Ces exercices préparatoires constituent, on le voit, un entraînement complet basé sur une sorte d'engourdissement méthodique des organes appelés à cesser momentanément leurs fonctions.

« C'est principalement sur la circulation du sang, l'ensemble des actes respiratoires et les phénomènes digestifs que porte la gymnastique spéciale indispensable à la suspension progressive des fonctions vitales.

« L'hypnotisme n'intervenait qu'au dernier moment, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant le récit du cérémonial employé lors de l'une des inhumations d'un nommé Harides, qui s'est fait

enterrer plusieurs fois, pour la plus grande gloire de Brahma.

« Au jour fixé, et en présence de la cour et du peuple, il s'asseyait, les jambes croisées sur un linceul, le visage tourné vers le levant.

« Il fixait avec ses yeux l'extrémité de son nez. La catalepsie magnétique se produisait au bout de quelques instants. Les yeux se fermaient et les membres se raidissaient. Les serviteurs du yoghi accouraient alors et lui bouchaient les narines avec des tampons de lin enduits de cire.

« On enferme le corps dans le linceul en le nouant au-dessus de sa tête comme un sac. Le nœud est cacheté au sceau du rajah, et on dépose le corps dans une caisse en bois qui est également scellée.

« Cette caisse est placée dans un caveau qu'elle remplit tout entier. La porte en est également cachetée, puis murée, et ce tombeau est gardé jour et nuit. D'ailleurs, des milliers d'Indous pieux entourent constamment, pour se sanctifier par le

voisinage d'un homme qu'ils croient aimé de Brahma. Quand le terme convenu de l'exhumation arrive, le rajah et sa cour se rendent au tombeau, et voici ce qui se passe, toujours d'après le docteur Honigberger :

*
* *

« Le rajah, raconte-t-il, fit ôter la terre qui bouchait la porte et reconnut que son cachet était intact. On ouvrit le tombeau, qui était une sorte de niche, à trois pieds sous terre. Elle était remplie par une caisse de quatre pieds sur trois, cachetée et également intacte. Le fakir était enveloppé de son suaire, et le docteur put observer que l'enveloppe était couverte de moisissure comme tout linge tenu à l'humidité. Les serviteurs du yoghi le sortirent de la caisse et l'appuyèrent contre le couvercle ; puis ils versèrent de l'eau chaude sur le haut du linceul, sans l'ôter.

« Mais le docteur demanda à examiner le corps du fakir avant qu'on essayât de le rappeler à la vie.

Les bras et les jambes étaient tout ridés et raides, la tête était appuyée sur l'épaule ; on ne pouvait distinguer le pouls ni aux bras, ni aux tempes, ni à la région du cœur. Tout le corps était froid, sauf la tête, sur laquelle on venait de verser de l'eau chaude.

« Cependant, les serviteurs avaient commencé à laver le corps et frictionnaient les membres. Puis on mit sur le crâne du yoghi une couche de pâte de froment chaude et l'on répéta cette application.

« On ôta ensuite des narines et des oreilles les tampons enduits de cire. Enfin, l'un des serviteurs ouvrit avec un couteau la bouche du fakir, qui resta toujours inanimé, et ramena la langue dans sa position normale. Il fallut la maintenir quelque temps, car la pointe se recourbait d'elle-même vers l'arrière-bouche. Puis, on frotta les paupières de l'ascète avec de la graisse, et le serviteur les souleva. L'œil était vitreux. A la troisième application de la pâte brûlante sur la tête, le corps du fakir tressaillit, les narines s'écartèrent, le pouls battit faiblement

et les membres tiédirent. Le serviteur mit un peu de beurre fondu sur la langue du fakir, dont les yeux reprirent tout à coup leur éclat. Il était revenu à la vie, et, apercevant le rajah, il lui dit : « Me crois-tu, maintenant ! »

« Tout cela avait duré une demi-heure, et après un laps de temps égal, le fakir, bien que faible encore, mais revêtu d'une riche robe d'honneur et décoré d'un collier de perles et de bracelets d'or, trônait à la table royale. *Il était resté sous terre six semaines.* »

M. Charles Richet, de la *Revue scientifique*, dit avoir en mains un livre bien curieux sur les jeûnes. C'est un ouvrage du XVIIe siècle, intitulé : *Historia admiranda de prodigiosâ Apolloniæ Schreiræ virginis in agro Bernensi inediâ*, a Paullo Lentulo, med. doct., etc. Berne, 1604. In-8°. Le texte de Lentulus est accompagné d'une planche où la jeune Apollonie, une hystérique assurément, est étendue sur son lit de jeûne, presque sans voiles ; malgré l'absence d'alimentation, elle ne paraît pas trop

décharnée. Il paraît qu'on a fait une sorte d'enquête pour s'assurer qu'il n'y avait pas, dans la prolongation de son abstinence, quelque supercherie, et on a essayé de constater la réalité du jeûne. Ce qui prouve qu'il s'agissait bien là de phénomènes hystériformes, c'est l'état de semi-aliénation où était Apollonie et l'absence complète de sommeil. A quelque heure de la nuit ou du jour qu'on arrivât pour la voir, on la trouvait éveillée.

Après ce récit merveilleux, il y en a d'autres : *De puella Spirensi, De puella Heidelbergensi, De puella Coloniensi, De episcopo Spirensi, De puero æstatico Aldenburgensi.*

Les cas d'abstinence sont très fréquents, surtout dans l'histoire des religions et de l'hystérie, si fréquemment liée à la religiosité. On en a cité dernièrement deux observations curieuses :

Dans la bourgade voisine de Diano-Calderina, près de Rome, se trouve une femme qui garde le lit depuis vingt-sept ans. Cette femme est âgée de quarante-cinq ans, et, à des intervalles de vingt à trente

jours, elle tombe en état de catalepsie qui se prolonge pendant quelques semaines. Depuis son enfance jusqu'à l'âge de vingt ans, elle prenait pour toute nourriture un peu de bouillon, et pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à ce jour, elle a vécu en se nourrissant d'eau pure.

Été comme hiver, les fenêtres de sa chambre sont toujours ouvertes, et elle prétend qu'elle ne souffre jamais ni du froid ni du chaud. Divers médecins ont essayé de lui faire prendre quelques aliments, mais l'estomac de la malade ne supporte aucune nourriture. Lorsqu'elle est en état de catalepsie, elle a les yeux ouverts, immobiles et vitreux, et le corps entièrement rigide.

Une autre pauvre femme vit dans le village de Serrata, près de Porto-Maurizio. Elle est âgée de quarante-cinq ans, elle garde le lit depuis vingt-sept ans, et, s'il faut en croire la renommée, elle n'a pris aucune nourriture pendant ces vingt-sept dernières années. Vers dix-huit à vingt ans, elle mangeait encore de temps en temps un peu de pain ; mais,

depuis lors, ses voisins croient qu'elle n'a rien pris que quatre verres d'eau par jour. Son caractère ne paraît pas avoir été modifié par ce genre de vie, et elle est généralement de bonne humeur. Une fois par mois elle tombe en catalepsie, reste dans cet état un ou deux jours, pendant lesquels ses yeux sont toujours ouverts et ont un aspect vitreux. Le professeur Novaro, de l'Université de Turin, a visité fréquemment cette femme, dont il se propose de publier l'observation.

*
* *

« Ne parlons pas, dit le docteur Hubert Boëns, de la christomane Louise Lateau, que j'ai suivie de près, et qui a joué, d'accord avec le clergé romain, une ébouriffante comédie, jeûnant le jour et avalant, la nuit, les aliments que sa garde glissait sous son matelas ; ne satisfaisant aucun besoin excrémentiel *en public*, mais allant, après le coucher du soleil, déposer comme les chats dans son jardin les résidus de la journée, qu'elle avait soin de recouvrir de

terre, selon le précepte de Moïse. Ce jeûne extatique n'a été qu'une ignoble flouerie cléricale.

« Mais j'ai vu, il y a une vingtaine d'années, à Gozée, une jeune demoiselle d'excellente famille, retour de pension, grande, forte, de belle constitution, jeûner plus d'une année, malgré elle, par suite d'une affection gastro-intestinale avec altération des sucs biliaires et pancréatiques. Le jeûne, sans doute, n'était pas absolu : elle buvait de l'eau, elle essayait d'avaler des drogues et des aliments qui étaient rendus aussitôt ; elle a fini par ne savoir plus supporter que l'eau sucrée. C'était une cliente de M. le docteur Lecomte, aujourd'hui Bourgmestre de Ham-sur-Heure, dont je fus le consultant pendant six mois en cette circonstance. Cette jeune fille atteignit un degré de maigreur inouï. Elle avait l'aspect d'une vieille femme décrépite, arrivée au dernier degré de l'émaciation. Elle a triomphé pourtant de cette longue maladie, après une convalescence qui, elle-même, dura environ dix-huit mois. La peau avait été si ratatinée, si flétrie, si dessé-

chée, que dans les premiers mois de cette convalescence, lorsque la malade commençait à reprendre un peu de nourriture et de forces, on vit s'établir une véritable mue cutanée, comme chez les serpents. Tout l'épiderme dur, épaissi, se fendit et tomba comme une tunique dont on se débarrasse. Cette jeûneuse, qui eût rendu des points à Merlatti, a épousé un médecin des plus estimés des environs de Charleroi et continue de jouir d'une santé robuste.

« J'ai vu encore, avec le docteur Lecomte, un fait semblable à Nalinnes. Le jeûne dans ce cas a été excessivement long, et le sujet, une jeune fille aussi, a fini par succomber à l'inanition involontaire. Je ne crois pas que ce fait a été publié.

« J'ai vu aussi un boucher de forte corpulence prévenu d'assassinat, qui voulait se laisser mourir de faim, à la prison Charleroi ; il simula une maladie, refusa toute nourriture, se faisant vomir avec les doigts quand on l'obligeait à en prendre, avalant même des gargarismes d'alun pour abréger ses jours.

« Ce jeûne volontaire et absolu dura près d'un mois. Le sujet, qui avait tenu à peu près constamment le lit et qui avait fini par présenter un état fébrile caractérisé, se rétablit parfaitement et rapidement. Il était seulement un peu amaigri. »

Le docteur Desbarreaux-Bernard a procuré à la science l'observation complète (suivie d'autopsie), du condamné à mort Granié, qui se laissa mourir de faim dans les prisons de Toulouse, après soixante-trois jours de jeûne, *où il but de l'eau seulement.* Lacassagne nous rapporte le cas d'un aveugle amaurotique, lequel, conseillé par un charlatan, succomba après quarante-sept jours d'un régime à l'eau pure. Son corps était réduit de 65 kilogrammes à 48,5 !

Albert le Grand assure avoir observé un homme mélancolique « qui vequit sept semaines en ne buvant qu'un peu d'eau de deux jours l'un. — Quelques graves auteurs rapportent avoir vu en Espaigne une fille qui était parvenue à l'âge de vingt-deux ans sans prendre autre nourriture que de l'eau toute pure. D'autres assurent la même chose d'une fille

débauchée en Languedoc qui demeura trois ans sans manger; selon des auteurs dignes de foi, il y en eut une autre dans Spire, en Allemagne, qui vequit aussi trois ans en assez bonne santé, ne vivant que *de l'air qu'elle respirait.* — Le célèbre conciliateur fait le récit d'une femme de Normandie qui demeura dix-huit ans sans manger et d'une autre qui vequit trente-six ans de la même manière. Mais ce qui me semble encore plus surprenant, c'est qu'au rapport de Hermolao-Barbaro, le pape Léon X et plusieurs princes firent observer, sous bonne et fidèle garde, un prêtre dans Rome qu'on disait ny manger ny boire. Et en effet, on le garda à vue d'œil durant plusieurs années sans lui avoir vu avaler quoi que ce fût, et qu'il passa de la sorte quarante ans.

« On fait récit d'une jeune fille allemande qui, par un jeûne assidu de trois ans, se guérit d'une grande maladie causée par une extrême cacochymie, dont l'humeur était douce, bénigne et lente, aimant l'oisiveté *et presque toujours endormie.* »

Avant que Tanner (1880), Succi et Merlatti

vinssent attirer l'attention du monde savant sur la question du jeûne, on trouvait, en médecine, de nombreux sceptiques à l'endroit des jeûneurs. Et cela se comprend, si l'on songe à la multitude des fraudeurs et des charlatans de tous ordres, dont l'histoire de l'abstinence est remplie.

Simon Coulart parle d'un certain Antoine qui s'enfermait dans une chambre sans vivres ni boissons. « Or, dit Coulart, il faisait porter dedans la chambre force grosses chandelles, la plupart desquelles étaient couvertes légèrement d'un peu de cire, creuses au reste, et remplies de massepains et de saucissons faits de chair de chapons et de faisans saupoudrés de sucre, cannelle et autres bonnes épices. Il portait large ceinture creuse et garnie d'une longue soutane (c'est-à-dire robe) pleine d'hypocras. Cela arriva du temps du roi Alphonse, roi d'Aragon et de Naples, grand-oncle de Jeanne, mère de l'empereur Charles V. »

On se rappelle l'amusante histoire de cet original Brionnais qui, il y a quelques années, voulut affli-

ger ses enfants en se privant de nourriture. Au bout du neuvième jour, il demanda tout à coup à manger et, comme son médecin voulait qu'il observât quelques précautions après un aussi long jeûne, le malade, aiguillonné par une faim terrible, criait qu'on voulait le laisser mourir.

Le jeûneur Simon (de Bruxelles) a réédité dernièrement ces aimables prouesses, aux risées de la presse entière.

*
* *

Tout autre est le jeûneur Jacques Alexandre, que M. Ph. Robinson nous présentait récemment dans une de ses chroniques de *Pall mall Gazette*.

Alexandre est né en 1841, à Saint-Amand-les-Eaux, et il a fait son apprentissage d'imprimeur sur étoffes à Épitaux. Il a raconté au journaliste anglais que, au commencement de la guerre de 1870, il s'est engagé dans les francs-tireurs de Neuilly-sur-Seine et est allé prendre part à la défense de Belfort. Il sauva la vie de son capitaine, parvint à

faire entrer un convoi de vivres dans la place, fut cité à l'ordre du jour et reçut une demi-douzaine de blessures. A la capitulation, il rentra à Épitaux, puis se laissa embaucher par un fabricant anglais et alla se fixer dans les environs de Londres.

Alexandre est un bon jardinier, et, dans les plates-bandes qui entourent sa maison, il a su cultiver, à l'étonnement de ses voisins, une foule de légumes et de fleurs français peu connus en Angleterre ; à son habileté de maraîcher et d'horticulteur il joint les connaissances d'un botaniste et d'un herboriste. Dans son enfance, il avait passé plusieurs années à Régny, près de la frontière belge, auprès de sa grand'mère, qui connaissait à fond les propriétés médicinales des plantes et qui instruisit son petit-fils dans cet art ; en particulier elle lui montra une herbe en lui disant que son jus pouvait empêcher de mourir de faim, même si on était au milieu d'un désert.

Alexandre marqua dans sa mémoire la forme des feuilles de cette herbe, et, il y a quelques années,

quand les journaux parlèrent du docteur Tanner, il se rappela le secret de sa grand'mère et se mit en quête de la plante qu'elle lui avait montrée ; il consulta des livres de botanique et la reconnut dans une des figures ; l'herbe y était qualifiée de commune. Alexandre se mit à la chercher, il la découvrit et en fabriqua une liqueur et une pâte qui, d'après de nombreuses expériences, ont la propriété de maintenir le poids du corps, sans autre nourriture, pendant un laps de temps indéterminé. C'est avec l'aide de ce cordial qu'il se propose de battre ou d'égaler Succi.

« Toutes les races sauvages, ajoute M. Robinson, connaissent un moyen de ce genre d'apaiser la faim et de sustenter la vie pendant des périodes souvent fort longues. Que l'on ajoute foi aux voyageurs qui ont rapporté des faits de ce genre, que le secret des élixirs soit découvert, les conséquences de cette trouvaille seraient magnifiques ; ce serait la découverte du pôle Nord ; c'eût été la délivrance de Gordon dans Kartoum. Je ne suis pas un visionnaire, je ne m'attends pas à voir nos soldats se mettre en

campagne en n'emportant qu'une boîte de pilules ; je sais qu'il leur faut de la marmelade et du *pickles*. Mais que l'on admette qu'un général ait besoin d'une douzaine d'hommes choisis pour une entreprise difficile, — et quand ce cas ne se présente-t-il pas ? — que l'on admette qu'il faille accomplir cette entreprise en toute hâte, — et quand la célérité n'est-elle pas nécessaire dans une occasion de ce genre ? — quelle ne serait pas la valeur d'une mixture qui supprimerait l'appétit de ces soldats et leur permettrait de se mettre en route sans vivres ? Que quelques matelots de l'*Érèbe* et de la *Terror* eussent pu se passer ainsi d'aliments et de bagages, le pôle Nord serait maintenant connu, et ces deux navires, revenus de leur expédition, figureraient à titre de curiosité nationale dans nos ports. »

Nous terminerons cet historique des jeûnes célèbres par l'observation du jeûne de Succi, telle qu'elle a été exposée dans la *Semaine médicale* par le docteur Bufalini, l'un des médecins qui ont suivi la fameuse expérience de Milan.

UN JEUNE PROLONGÉ ET VOLONTAIRE.

Milan, le 8 septembre 1886.

Les journaux politiques ont déjà parlé de l'expérience de jeûne qui se fait en ce moment à Milan et à laquelle j'assiste en qualité de membre de la Commission de surveillance médicale ; mais ils n'ont pas relevé certains faits qui sont de nature à intéresser particulièrement le corps médical; aussi ai-je reçu et accepté avec plaisir l'invitation de les faire connaître aux lecteurs de la *Semaine médicale*.

Je déclare tout d'abord que les conditions dans lesquelles Succi fait son expérience ne laissent rien à désirer au point de vue du contrôle : il est bien convenu que pendant trente jours Succi ne doit prendre aucune nourriture et la Commission veille d'une manière rigoureuse à ce que toutes les conditions qui ont été préalablement posées soient strictement remplies. Succi est surveillé nuit et jour par deux ou trois membres de la Commission, qui ne lui laissent rien parvenir sans s'être préalablement assurés de la nature des objets.

Je me réserve de donner plus tard mon appréciation sur tout ce que j'aurais constaté; mais j'estime que d'ores et déjà on peut avancer que l'expérience Succi fournira à la science d'utiles renseignements. Bien que les exemples de jeûnes célèbres soient relativement assez

nombreux dans l'histoire de la médecine, aucun, à mon avis, ne peut être comparé à celui dont je suis actuellement témoin. Dans les autres cas, il s'agissait d'individus atteints de troubles nerveux ou dont la fonction nutritive était très altérée; un jeûne prolongé avait alors pour conséquence fatale une diminution considérable des forces musculaires, de l'intelligence et de la volonté, ainsi que la perversion ou l'abolition des diverses fonctions.

Chez Succi, on n'observe rien de semblable; son intelligence est très lucide, son aptitude aux diverses occupations très complète et sa force musculaire égale celle d'un homme qui se nourrit bien.

Ma seconde lettre devant être consacrée aux résultats de l'expérience et aux appréciations dont je croirai devoir les accompagner, je crois bon de donner aujourd'hui quelques détails sur le sujet en expérience.

Succi est âgé de trente-cinq ans; c'est un homme un peu maigre, de taille moyenne, le squelette et les muscles bien développés; son caractère est vif et très irritable. Par un examen minutieux, j'ai pu me convaincre qu'il ne présentait aucun des symptômes qui caractérisent l'hystérisme masculin; tous les organes des sens fonctionnent normalement, et la sensibilité générale, examinée avec l'esthésiomètre de Weber, ne m'a rien offert d'anormal.

Je signalerai toutefois qu'il s'exalte facilement quand il parle du secret qu'il possède ou qu'il croit posséder et des applications absolument prématurées auxquelles sa

découverte peut donner lieu ; mais je ne crois pas qu'il faille voir dans cette excitation un symptôme morbide. J'insiste un peu sur ce point, parce qu'on croyait jadis que Succi était fou. Deux fois déjà il a été enfermé dans un hospice d'aliénés, à Rome ; mais en dernier lieu, pour recouvrer sa liberté, il simula d'être guéri de sa prétendue folie, et les portes de l'établissement lui furent ouvertes.

Dans la famille de Succi, on n'a jamais constaté de maladie nerveuse, et ceux qui le connaissent depuis son enfance m'ont déclaré l'avoir toujours tenu pour un homme dont le cerveau est bien équilibré.

Succi a beaucoup voyagé, surtout en Afrique, et c'est dans un de ses voyages qu'il a commencé la série de ses jeûnes. En 1877, il eut les fièvres d'Afrique et s'aperçut, à ce moment, que certains sucs végétaux qu'il prenait pour combattre ces fièvres lui permettaient de s'abstenir de toute nourriture, tout en poursuivant ses excursions. Il a répété ces jeûnes plusieurs fois, et celui qu'il fait en ce moment à Milan est le vingt et unième ; commencé le 19 août, il finira le 18 septembre. Succi a pris le dernier repas le 18 août à midi, et le soir, avant de se coucher, il a avalé une certaine quantité d'un liquide dont la composition est inconnue.

Ce jour-là, je l'ai examiné d'une manière très complète, et voici brièvement les résultats obtenus : Pouls, 88 ; respiration, 26 ; température axillaire, 37°5 ; dynamomètre, 50 ; poids du corps, 61,300. A l'aide de la percussion, j'ai mesuré l'étendue de l'estomac, et j'ai trouvé : 1° pour

le diamètre vertical, de la moitié de la petite courbure à la moitié de la grande, 16 centimètres; 2° pour le diamètre transversal, du pylore à la moitié du cul-de-sac, 34 centimètres et demi ; pour la grande courbure, du pylore au cul-de-sac, 38 centimètres et demi.

L'estomac occupe sa situation ordinaire et la ligne qui correspond à la grande courbure traverse la cicatrice ombilicale.

Depuis lors, j'ai répété deux fois cette opération, que je ferai encore le dernier jour de l'expérience ; elle donnera, je crois, des résultats très intéressants que je relaterai dans ma prochaine lettre, parce que j'estime qu'on pourra en tirer quelques conclusions relativement à la physiologie du tissu musculaire de l'estomac à l'état de jeûne et que la thérapeutique pourra en faire quelques applications, particulièrement dans le traitement de certaines affections gastriques, comme la dilatation, par exemple.

Les urines et la quantité d'urée excrétée étaient normales.

Succi en est aujourd'hui à son dix-neuvième jour de jeûne ; bien que le poids de son corps ait diminué de 9 kilog. 900 gr., il paraît cependant n'éprouver aucune souffrance ; il est très émacié, la peau de la face a une couleur safranée, mais l'énergie musculaire reste la même qu'avant l'expérience.

LES RÉSULTATS D'UN JEUNE PROLONGÉ.

Milan, le 19 septembre 1886.

Succi vient de terminer sa période de jeûne : elle a pris fin le 18 septembre. Il a terminé son expérience dans la plus complète normalité de ses fonctions physiques et intellectuelles. A une heure du matin, il a pris un bouillon, plus tard un œuf avec du vin, et finalement à dix heures du matin il vient de faire un succulent déjeûner, sans en ressentir le moindre inconvénient.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, notre sujet s'est beaucoup livré à des excercices violents sans manifester de fatigue. Je dirai immédiatement que nous n'avons constaté en lui aucun phénomène pathologique, mais comme nous avons fait des examens répétés et très scrupuleux, je crois intéressant d'en donner un aperçu, et je commencerai par ceux qui ont trait à l'appareil de la vision et qui ont été pratiqués par M. le docteur Martini. Ces observations aideront, je l'espère, à comprendre, sinon à expliquer, les singularités de cet organisme phénoménal.

L'influence du fonctionnement stomacal sur les organes de la vision n'a pas besoin d'être démontrée. Plusieurs asthénopies n'ont d'autre cause que des troubles gastriques (Martini) ; ceux qui souffrent d'inappétence, de catarrhe stomacal chronique éprouvent une faiblesse de

la vue, et l'on peut dire que les excès de quelque jeûne que ce soit retentissent vite sur la vision. L'inanition prolongée n'y fera point exception. Je rappellerai les expériences instituées par un Anglais, le docteur Brett, sur des détenus indiens qu'il soumettait à un régime diététique insuffisant. Chez quelques-uns de ces malheureux, les yeux prenaient, à la fin du premier mois, un aspect vitreux; chez d'autres, il y avait conjonctivite, sécrétions lacrymale et meibomienne exagérées. Au bout de deux mois, les cornées devenaient troubles, parfois se perforaient et finalement se détruisaient complètement. Pareils résultats avaient été obtenus, dans leurs célèbres expériences, par Magendie et Chaussat. Enfin, l'inanition amenant une anémie progressive, entraîne une diminution dans l'élasticité des tissus et, par conséquent, modifie les puissances accomodatrices, sans compter l'anémie du nerf optique, si souvent suivie d'atrophie papillaire avec images troublées, dyschromatopsie, etc. On comprend donc combien l'examen de notre jeûneur présentait d'intérêt au trentième jour de son abstinence.

Le docteur Martini avait au préalable pratiqué un examen très attentif et reconnu les particularités suivantes : A gauche, l'occlusion de l'œil n'est pas parfaite, l'*appareil lacrymal* fonctionne mal, le liquide s'accumule dans le cul-de-sac inférieur, et il y a un peu de *conjonctivite*, probablement en raison d'une cicatrice située sur lezygoma et qui bride en le paralysant un filet de la septième paire. *Orbites, cornées, sclérotiques, iris* et *cristallins* parfaitement normaux des deux côtés. Pour les

membranes profondes, la papille du côté gauche est pâle, irrégulière, offre le caractère du staphylome postérieur ; à la périphérie on reconnaît des taches pigmentaires, signes d'une ancienne rétino-choroïdite ; à droite, membranes parfaitement saines. *L'acuité visuelle* est fort diminuée à gauche ; à un mètre de distance, l'œil distingue à peine les doigts de la main ; la correction s'obtient au moyen d'un verre biconcave n° 16 et permet de distinguer à 70 centimètres les lettres du n° 30 de l'échelle de Galezowski et à 7 centimètres le n° 3.

A droite, l'acuité est excellente, supérieure à la normale ; à 5 m. 50 cent., l'œil nu peut lire le n° 15 de la même échelle, et à 32 centimètres le n° 1. Enfin, des deux côtés la perception chromatique est très fine et très sûre.

Il n'était pas inutile d'entrer dans tous ces détails, puisque les conséquences du jeûne pouvaient être fort nuisibles à ces organes. Eh bien, au trentième jour, les constatations les plus attentives donnèrent des résultats absolument identiques à ceux du premier jour, exception faite cependant pour la conjonctivite qui avait complètement disparu. Il est impossible de supposer une contradiction plus grande entre les données des observations antérieures, celles de Brett, Chaussat, de Magendie et la présente expérience.

Les lecteurs de la *Semaine médicale* voudront bien se rappeler les limites que j'ai assignées à l'estomac dans un précédent examen. Je lui reconnus successivement les dimensions suivantes :

20 août. — Diamètre vertical, 13 cent. 8 mill. ; diamètre transversal, 28 cent. 5 mill. ; grande courbure, 35 cent. 2 mill.

28 août. — Diamètre vertical, 14 cent. 3 mill. ; diamètre transversal, 25 cent. 5 mill. ; grande courbure, 33 centimètres.

Un dernier examen pratiqué le trentième jour est identique à celui du 28 août, si ce n'est que l'estomac était un peu remonté. Comme on le voit, le viscère est fortement revenu sur lui-même; les fibres longitudinales ont subi un retrait considérable et ont déterminé, en rapprochant la grosse tubérosite du pylore, la légère augmentation des dimensions transversales. C'est là un appoint considérable à la méthode de traitement de la dilatation stomacale par l'alimentation exclusivement rectale, car on voit qu'en cessant l'ingestion ordinaire on agit surtout sur la grosse tubérosité, qui est précisément le point où s'accumulent les matières alimentaires et pour y séjourner parfois fort longtemps.

Mais j'ai pu constater en outre que les deux courbures avaient perdu leur forme ; la petite est devenue rectiligne, et la grande offrait une convexité supérieure; si par le repos absolu de l'estomac on était sûr d'arriver à ce résultat, la thérapeutique de la dilatation serait bien simple.

Succi a eu trois *évacuations par le rectum* pendant son jeûne, le troisième, le dixième et le vingt-septième jour. Au dixième jour, les fèces contenaient des cristaux

d'acides gras, de phosphate tribasique, de la matière colorante, des cellules épithéliales de l'intestin et des *fibres musculaires*, reste évident du dernier repas. Je crois qu'il est important de savoir que les résidus de l'alimentation peuvent se trouver encore au dixième jour dans les entrailles; les matières du vingt-septième jour n'en contenaient plus aucune trace.

Succi buvait en moyenne 848 grammes d'eau par jour, mais il en rejetait par vomissement volontaire 248 environ, ce qui porte à 600 grammes la quantité d'eau absorbée; la *substance vomie* était constituée par un liquide à peine trouble et par un sédiment de mucus et de cellules épithéliales provenant des premières voies digestives.

La quantité d'*urine* émise chaque jour a été en moyenne de 408 grammes, jamais plus de 500 grammes.

La *température* moyenne fut de 37°, les respirations de 21 par minute, les pulsations de 71. Le *poids* a subi une diminution totale de 12 kilog. 100 gr., soit de 441 grammes par jour.

La numération globulaire et l'hémochromométrie n'ont point été faites, mais l'*urée* excrétée a été scrupuleusement dosée tous les jours. La proportion d'urée a été en moyenne de 15 gr. 328 pour 1,000, avec un maximum de 29 gr. 463 et un minimum de 8 gr. 967, soit une augmentation relative considérable, mais une diminution absolue énorme, puisque en réalité la moyenne fut de 6 gr. 12 au lieu de 33, moyenne d'un adulte à l'état normal.

Notons que, sous l'influence d'un travail musculaire, on vit l'excrétion de l'urée monter subitement de 10 grammes à 29 grammes. Ce fait vient à l'appui de la théorie qui fait provenir cette substance d'une transformation de la créatinine en urée et en sarcosine. Bidder et Schmidt faisaient dépendre la production de l'urée de deux facteurs répondant, d'une part, à l'activité fonctionnelle, et par conséquent au poids du corps, d'autre part à la quantité de matériaux protéiques accumulés dans le corps et rapidement éliminés. L'expérience actuelle controuve cette opinion, car si chez Succi l'élimination de l'urée se trouvait en relation avec l'activité fonctionnelle, elle ne l'était point avec le poids du corps, puisqu'on n'a jamais reconnu que l'urée fût en quantité plus grande les jours où la diminution du poids était plus considérable. Au reste, Succi avait mangé abondamment pendant les jours qui précédèrent son jeûne, et certes il devait être riche en matières protéiques ; cependant l'élimination absolue pendant les jours qui suivirent le début de l'expérience fut des plus faibles, 10 grammes comme maximum, et souvent 3 gr. 79. Bischoff avait donc bien tort de soutenir qu'il devait y avoir surabondante élimination au début, en se basant sur sa prétendue « consommation de luxe. »

Chez Succi, je le répéterai, il y eut faible élimination au début lorsqu'il restait au repos, mais plus tard il fit de l'exercice, et l'on vit l'urée augmenter. Rien ne semble donc mieux établi que la relation entre cette fonction d'excrétion et les déperditions de créatinine.

Toutes les autres sécrétions étaient abolies ; il n'a jamais transpiré, même après une course de sept kilomètres ; je ne l'ai jamais vu ni cracher ni se moucher.

Et maintenant, quelle est l'*explication de ce jeûne singulier?* quelle valeur faut-il attribuer à la fameuse liqueur? Je ne puis, pour moi, lui reconnaître formellement la propriété d'arrêter le besoin de la nutrition, mais je ne saurais davantage la lui refuser. Nos connaissances sont bien incomplètes sur la flore africaine, et je ne vois pas pourquoi nous serions en droit de nier *a priori* l'existence d'une plante ayant une action d'arrêt sur la nutrition. Il y a quelques jours, j'ai reçu de Paris une lettre que m'a fait l'honneur de m'adresser M. l'amiral de Corbigny : « Permettez-moi, écrivait mon éminent correspondant, d'attirer votre attention sur un fruit de l'Afrique équatoriale, la noix de Gourou ou de Kola, espèce de marron astringent, très apprécié des peuplades de l'Afrique centrale pour ses propriétés reconstituantes, et permettant aux voyageurs de supporter sans fatigue la privation de nourriture et de longues marches sous un soleil énervant. »

Voilà un témoignage des plus honorables et qui donne une certaine apparence de réalité à la liqueur dont on a tant parlé, mais que l'on connaît si peu. En tout état de cause, il faut admettre que cette liqueur, quelle qu'elle fût, a dû trouver en Succi un terrain singulièrement propice, et je ne puis admettre que le succès d'une expérience aussi étonnante ne tienne pas pour une bonne part à une circonstance individuelle.

Un organisme qui, par défaut absolu de nutrition, ne reçoit ni carbone, ni azote, ni hydrogène, continue cependant à excréter jusqu'à la fin de l'acide carbonique, de l'eau, de l'acide urique, et cela aux dépens de sa propre substance. La régression organique se poursuit, et la progression ne peut se faire, puisque les échanges moléculaires ne s'accomplissent qu'à la faveur des albuminoïdes préexistants dans le sang et les tumeurs parenchymateuses. Eh bien, chez Succi, on voit cette élimination urique se ralentir et le poids ne diminue que d'une façon minime (441 grammes par jour). Il est certain que la régression organique a été presque enrayée et l'échange moléculaire entre les albuminoïdes aboli.

Je ne puis m'expliquer des résultats si surprenants qu'en cherchant le secret du jeûneur dans son *grand sympathique*. Je crois que Succi a un système nerveux trophique tout à fait spécial, et grâce auquel ce travail moléculaire intime de la nutrition peut être, sinon suspendu, du moins fortement diminué. Succi a vécu à ses dépens, mais il consomme très peu ; telle est ma conclusion. Comme on le voit, j'admets une névropathie réelle portant sur le système ganglionnaire. Un fait me parait souverainement précieux pour appuyer ma thèse, celui qui a trait à l'intégrité de la vision. Si les cornées de Succi sont restées intactes, s'il a échappé aux troubles profonds qu'ont si exactement notés des observateurs comme Brett, Magendie et Chaussat, c'est que ses nerfs trophiques sont habitués à une consommation matérielle minime, et ont pu continuer ainsi leurs fonctions.

Il y a évidemment chez cet homme comme une habitude de conservation, qui lui permet d'assimiler beaucoup, de perdre fort peu et d'emmagasiner pour ainsi dire des provisions pour la disette.

On sait que le travail de réparation est déjà commencé. Samedi, notre jeûneur a fait un repas des plus abondants avec les mets les plus variés.

En terminant, je puis vous annoncer qu'il se dispose à faire une nouvelle expérience à Paris cet hiver. Je suis heureux que nos confrères français puissent constater *de visu* un fait, à mon sens, unique dans l'histoire de la médecine.

Dr Luigi Bufalini,
ancien assistant à la clinique médicale de Turin.

*
* *

Les symptômes éprouvés par les jeûneurs sont, on le pressent, très variables, selon leur tempérament particulier, leur race (l'Italie semble prédestinée à fournir des abstinents), leurs habitudes, etc. Toutefois, il existe un tableau classique de l'inanition, que nous allons résumer en quelques mots :

Les symptômes de l'inanition consistent dans des tiraillements douloureux de l'estomac, l'insomnie,

le délire avec stupeur. Peu à peu, la respiration se ralentit, le pouls devient faible, la température du corps s'abaisse progressivement. Le système musculaire s'affaiblit, *le sang se désale* et les globules rouges se désorganisent ; la quantité des urines diminue peu à peu ; les selles deviennent insignifiantes, liquides et verdâtres. L'estomac et l'intestin subissent un rétrécissement, très dangereux lorsque le sujet recommence à s'alimenter. La mort, d'après les magistrales expériences de Chossat, survient lorsque l'organisme a perdu les 4/10 de son poids. L'amaigrissement met parfois plus d'une semaine avant d'être sensible : la graisse, réserve organique, substance très oxydable, disparaît la première. Puis la rate, le pancréas, le foie, les muscles, tous organes où existent d'importantes provisions nutritives, diminuent peu à peu, à mesure que les sécrétions se concentrent et deviennent acides. Le cerveau est l'organe qui perd le moins de son poids, ce qui nous explique la persistance, parfois très longue, des facultés intellectuelles, surnageant,

pour ainsi dire, au milieu de la débâcle générale de la nutrition.

Les enfants qui sont soumis à l'inanition périssent beaucoup plus vite que les adultes, parce que, chez eux, les combustions vitales atteignent une bien plus grande intensité que chez les organismes déjà parvenus à leur développement maximum. C'est ce que le grand Alighieri, avec son admirable prescience de poète, a bien compris, lorsqu'il a chanté l'histoire lamentable d'Ugolin. S'il fait mourir en premier lieu les descendants les plus jeunes de son héros, en faisant fermer la scène par Ugolin lui-même, ce n'est pas, comme l'ont prétendu certains farceurs, pour conserver aux enfants un père, c'est parce que la physiologie l'exige ainsi, et que Dante ne l'ignorait point.

*
* *

Maintenant, comment les physiologistes ont-ils interprété les jeûnes extraordinaires ? Certains d'en-

tre eux les attribuent à l'inappétence, et supposent qu'en dehors des maladies et des névroses, l'inappétence peut se manifester. C'est l'opinion de F. Hole, qui s'exprime ainsi (*Hygiène pratique*) :

« On peut évidemment, avec un régime spécial, habituer l'estomac à prendre peu de nourriture, parce qu'alors il se resserre progressivement. On cite un vieil avare qui était arrivé à ne vivre qu'avec des olives confites.

« Cette faculté de *ne pas manger* est bien une maladie, puisque, en bonne santé, on ne peut guère supporter la diète plus de trois à cinq jours, selon les tempéraments. Les personnes pourvues d'embonpoint la supportent plus longtemps, parce qu'elles se trouvent nourries par leur propre graisse. Différentes substances peuvent prolonger l'existence. Ainsi le tabac, l'opium, l'herbe mâchée calment la faim. On vit également plus longtemps en buvant souvent, par petites gorgées, de l'eau pure. Dans un rapport militaire, on cite un officier naufragé qui a pu vivre quarante-cinq jours sans man-

ger, en buvant souvent, mais avec modération, de l'eau-de-vie.

« Les gens qui ne mangent pas par suite de maladie tombent sous l'influence d'un engourdissement général.

« Les personnes qui ne mangent pas à cause de la privation d'aliments, misère, famine, naufrages, éprouvent, au bout d'un certain temps, des hallucinations généralement agréables.

« Les exemples sont nombreux de marins qui, après avoir vogué plusieurs jours en pleine mer sur des épaves, et aiguillonnés par la faim, prétendaient voir autour d'eux des jardins plantés d'arbres ou des tables garnies des mets les plus délicats, et souvent, les malheureux, trompés par l'illusion, se précipitaient gaiement dans la mer, disant qu'ils allaient enfin manger. »

Outre la faculté de résister à la faim, faculté que l'on retrouve chez tous les jeûneurs, il faut bien admettre une certaine action nerveuse capable d'enrayer, sinon supprimer le mouvement de désassimi-

lation. L'absorption d'eau suffit à maintenir, dans ce cas, la composition chimique et les forces vitales du sujet, qui se nourrit par une *autophagie* lente, par une dénutrition poussée à son *minimum*.

Existe-t-il, maintenant, certaines substances capables de favoriser le maintien *in integro* du sujet ? A coup sûr, tous les médicaments dynamophores ou d'épargne, qui mettent la nutrition en une sorte de catalepsie, peuvent faciliter l'abstinence. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a inventé des recettes pour supprimer la faim ; on en trouve dans les auteurs anciens divers échantillons. Nous n'en citerons qu'une, qui aurait été employée par le philosophe Épiménide qui, dit-on, vécut cinquante ans dans une caverne sans que le vulgaire sût au juste ce qu'il pouvait bien manger :

« On fait cuire de la scille ou de l'oignon, on hache très menu, on mélange avec un cinquième de sésame et environ un quinzième de pavot ; on broie le tout ensemble en ajoutant un peu de miel et l'on en fait des boulettes de la grosseur d'une forte olive. En

prenant une de ces boulettes vers huit heures et une autre vers quatre heures, on ne saurait souffrir de la faim. »

A propos de la liqueur absorbée par Succi, nous avons lu la curieuse lettre suivante de M. Georges Revoil, l'explorateur bien connu de l'Afrique centrale :

« M. Succi est allé à Zanzibar, aux Comores, à Madagascar, il a même été dans l'Oukam (Afrique-Orientale) au moment où un Anglais entreprenait de faire une route de Dari-Salam aux grands lacs.

« Il a donc été en rapport direct avec les grandes caravanes qui font le trafic des ivoires et dont le personnel de porteurs, à cause des régions désolées qu'il traverse, est soumis à de dures privations et se trouve exposé à la famine.

« Or, quand les conducteurs de ces caravanes, tout aussi bien que les explorateurs (et je vous parle par expérience), organisent leurs convois, en prévision de marches forcées où l'on manque d'eau et de vivres, ils se munissent d'une certaine quantité de

pains d'opium brut (dit *kassoumba*, en langue souhaéli) et ils les distribuent, chemin faisant, à leurs porteurs.

« Grâce à cet opium, les estomacs ne crient plus famine dans les moments critiques ; les hommes marchent avec entrain, et Dieu sait cependant si les Ounyamouésis, parmi lesquels sont recrutés les porteurs, ont bon appétit. »

*
* *

Le professeur Bernheim (de Nancy) cherche à interpréter les jeûnes extraordinaires par une théorie fort séduisante. Il distingue avec raison, plus soigneusement que cela n'avait été fait avant lui par aucun physiologiste, l'*inanition* et la *faim*. Quelle est la manière de mourir du jeûneur qui succombe après quelques jours d'abstinence ?

Il ne meurt certes pas d'inanition, *il meurt de faim*. Le fébricitant, le phtisique, l'anorexique, l'hystérique qui vomit, ne meurent pas, parce qu'ils n'ont pas faim.

Comment la faim tue-t-elle ? Elle détermine chez l'homme de l'agitation, puis de la faiblesse, de la dépression, quelquefois des hallucinations, de l'insomnie, de l'excitation furieuse suivie de stupeur et de collapsus terminal.

C'est ainsi à une vraie maladie nerveuse, *à une névrose créée par la faim*, que succombe le malheureux qui ne mange pas. Les auteurs qui ont écrit sur la question des effets produits par la privation d'aliments n'avaient pas songé à distinguer les symptômes qui appartiennent à la névrose *faim* de ceux qui sont dûs à l'inanition : *la faim tue rapidement, l'inanition tue lentement*. Donc, pour empêcher l'affamé de mourir, pour permettre à la vie de se prolonger dans certaines limites, il suffit d'éteindre la sensation faim ; l'opium, l'anesthésie chloroformique, le sommeil hypnotique peuvent agir dans ce sens.

On a vu des hystériques en léthargie dormir des semaines sans manger. Des influences psychiques, de vives émotions morales peuvent aussi modérer la

faim. Tels sont les aliénés jeûneurs, les mélancoliques qui refusent de manger.

En ce qui concerne Succi, il avait éprouvé les effets de l'inanition, puisqu'il avait perdu en poids plus de 13 kilogrammes, mais comment avait-il résisté à la névrose mortelle, faim?

On pensera difficilement que c'est la liqueur avalée le premier jour qui aurait la propriété de supprimer la faim pour trente jours, mais, ce qui est probable, c'est que cette liqueur a agi sur son imagination par une vertu purement suggestive, et ce qui semble prouver que l'esprit de Succi est facile aux suggestions, c'est que deux fois déjà il a été enfermé dans un hospice d'aliénés, à Rome.

La conclusion du professeur Bernheim est donc que Succi est un *croyant*, neutralisant la sensation faim, fanatisé qu'il est par sa foi dans l'efficacité de son breuvage ; il ne meurt pas de faim parce qu'il n'a pas faim.

*
* *

Dans ses *Nuits attiques*, Aulu-Gelle émettait, au sujet de la possibilité de jeûner, une théorie qui n'est vraiment *pas mal* pour son temps, et où la distinction entre la faim et l'inanition se trouvait déjà renfermée implicitement. Il fait partir son raisonnement de la question suivante :

« *Comment le médecin Érasistrate a-t-il pu dire que l'homme, si la nourriture vient à lui manquer, peut supporter l'abstinence et résister à la faim?* »

Pendant mon séjour à Rome (c'est Aulu-Gelle qui parle), je passais mes journées entières auprès de Favorinus.... Partout où il allait je le suivais, charmé par sa conversation. Un jour qu'il était allé visiter un de ses malades, j'entrai avec lui. Plusieurs autres médecins se trouvaient en consultation : il causa longtemps en grec avec eux, et entre autres choses il dit : « Il ne faut pas s'étonner si notre malade, d'abord tourmenté par une faim con-

tinuelle, a perdu complètement l'appétit après une diète prescrite de trois jours. » Érasistrate sur ce point a dit vrai : « La source de l'appétit se trouve dans les fibres intestinales, dans le ventre et l'estomac, lorsqu'ils sont vides et béants. Sont-ils remplis de nourriture ou contractés par une abstinence prolongée, il n'y a plus de place pour recevoir la nourriture, et l'appétit s'éteint. » — Il ajoute que « les Scythes étaient dans l'usage, pour supporter la faim plus longtemps, de se serrer fortement le ventre avec des bandes de toile, persuadés qu'ils étouffent ainsi le désir de manger. »

Favorinus citait encore le passage suivant d'Érasistrate : « Nous étions convaincus qu'une forte contraction du ventre rend facile une longue abstinence. *Ceux qui s'imposent volontairement une longue diète souffrent de la faim dans les commencements, mais ensuite ne souffrent plus.* »

Tel fut le cas de Merlatti, qui ne souffrit guère que les quatre ou cinq premiers jours de la sensation de faim: tel a été également le cas de Succi.

*
* *

M. Odysse Barot a soulevé, dans une lettre adressée à l'*Événement*, l'intéressant problème du jeûne chez les animaux :

« Il vient de se passer à Saint-Prest, près Chartres, dans la maison de campagne que j'habite l'été, comme vous le savez, un incident assez inattendu, assez bizarre, qui peut jeter un certain jour sur les expériences de MM. Merlatti, Succi et de leur devancier le docteur Tanner.

« Quatre pigeons, enfermés dans un grenier, ont pu rester *trente jours* SANS MANGER NI BOIRE !

« Le 18 novembre, je quittais la villa, dont j'emportais les clefs à Paris, avec l'intention de revenir quelques jours plus tard et d'aviser alors d'une manière définitive au sort de ces oiseaux, auxquels on avait laissé seulement deux litres de blé, — juste la nourriture suffisante pour six à sept jours, — et trois vases remplis d'eau, qui, étant données les habi-

tudes des pigeons, dont le breuvage doit être forcément renouvelé deux fois par jour au moins, pouvaient difficilement leur permettre d'attendre une semaine.

« Diverses préoccupations m'ont fait perdre de vue complètement les intéressants prisonniers, et c'est le *25 décembre*, dans l'après-midi, que j'ai songé à eux et que je suis parti. Je m'attendais à constater purement et simplement leur décès. A ma vive stupéfaction, trois étaient encore très vivants; le quatrième était mort, mais depuis fort peu de temps.

« L'examen des vases, que remplissait à demi une épaisse couche de poussière et de terre presque solidifiée, attestait que la privation d'eau devait remonter à trois ou quatre semaines.

« De quoi ont-ils pu vivre pendant trente jours après la disparition de leur dernier grain de blé et de leur dernière goutte d'eau ? Là est le mystère.

« Ils avaient de l'espace, de l'air, de la lumière, mais pas l'ombre d'une substance nutritive, et surtout pas d'eau !

« Deux trous pratiqués dans le sol — non planchéié — du grenier prouvent les efforts désespérés qu'ils ont dû faire pour se procurer des aliments.

« M. le docteur Martin, médecin de la localité, et vingt habitants de Saint-Prest pourraient certifier l'exactitude du fait curieux que je vous signale et sur lequel j'appelle l'attention du comité médical qui suivait naguère avec tant d'intérêt l'expérience de M. Merlatti. »

Voici quelques chiffres intéressants qui nous sont fournis par M. T. Obalski, et qui donneront une idée du temps pendant lequel les animaux peuvent résister à la faim.

Les herbivores résistent, en général, moins que les carnassiers :

Crotale.....	26 mois.
Crocodile.....	4 —
Vipère, couleuvre ...	2 à 3 mois.
Chameau.....	Très longtemps.
Porc.....	6 à 7 semaines.
Chien.....	3 à 4 —

Chat.....	15 à 20 jours.
Cheval.....	12 jours; 30 avec de l'eau.
Lapin.....	12 à 17 jours.
Taupe.....	3 à 4 —
Souris.....	3 jours.
Lion.....	2 à 3 jours.
Rat.....	2 jours.

Si ces animaux ont de l'eau à leur disposition, ils peuvent résister plus longtemps.

Dans le groupe des oiseaux, les chiffres sont aussi très variables, on cite :

Aigle..... ...	35 jours.
Vautour.....	15 —
Effraie.....	10 — 20 avec de l'eau.

Dindon, canard, oie, 5 à 6 jours ; jusqu'à 44 avec de l'eau.
Les petits oiseaux : rossignol, fauvette, serin, 24 heures.

Pour la soif, on ne peut donner de chiffres. Il y a des personnes qui ne boivent pas, mais alors mangent des aliments humides, tels que légumes, fruits, etc.

Parmi les animaux, les herbivores supportent plus facilement la soif que les carnassiers. Les mou-

tons, chèvres, lapins, lièvres, cobayes, boivent peu; les chiens, chats, lions, loups, boivent souvent. Les oiseaux granivores boivent plus que les carnassiers. Le chameau reste 4 à 5 jours sans boire. Les reptiles boivent peu. On cite un chat qui resta 19 mois sans boire et un duc 18 mois.

Tels sont les résultats qne l'on a pu constater; on comprendra que tous ces chiffres n'ont rien d'absolu, des expériences régulières n'ayant point été tentées pour s'édifier sur ce sujet.

Nous n'avons pas ici à parler des *animaux hibernants* : ours, marmottes, etc., quoiqu'ils nous donnent un bon exemple d'usure organique; on sait qu'ils s'endorment au commencement de la saison froide pour ne se réveiller qu'au retour des beaux jours; pendant ce temps, ils restent assoupis sans prendre aucune nourriture, se digérant eux-mêmes : et, en effet, ils se sont endormis gras et forts et se réveillent maigres et faibles.

*
* *

A la Société de biologie, séance du 18 décembre 1886, le docteur V. Laborde a communiqué l'expérience suivante, faite dans son laboratoire, et qui présente plus d'une analogie avec le cas du jeûneur Merlatti.

Deux chiens pesant exactement le même poids (15 kilog. 500 gr.), de la même race, ont été soumis au jeûne complet. L'un des deux cependant pouvait boire de l'eau.

Le chien soumis au jeûne absolu mourut le vingtième jour. Il pesait alors 8 kilogrammes.

L'autre, à ce moment, avait maigri beaucoup naturellement, mais il était vif et alerte. Il pesait, au vingtième jour, 9 kilog. 500 gr. Il avait toujours à sa disposition un litre d'eau. Ce chien est allé jusqu'au quarantième jour, et j'aurais pu prolonger l'expérience encore plus longtemps. A cette époque, il pesait 7 kilog. 600 gr., ce qui prouve

que pendant les vingt derniers jours il avait bien moins perdu que pendant les vingt premiers. En quarante jours, il avait bu 3 lit. 700 cent. d'eau, ce qui fait 97 grammes par jour. La quantité d'urine excrétée était de 3 litres. Le dernier jour, l'urine contenait 38 grammes d'urée par litre, et la température rectale était descendue à 37°.

Nous offrons alors à l'animal, dit M. Laborde, un repas *à volonté*, composé d'abord de 2 kilogrammes d'excellente soupe grasse.

Il en absorbe, sans trop de gloutonnerie, 1,218 grammes.

La soupe ne nous paraissant pas être son aliment habituel, nous lui offrons de la viande crue (tendons et fragments de muscles ou de déchets de viande de bœuf et de mouton), 1 kilogramme.

Cette fois, il se jette gloutonnement sur le mets qui paraît lui plaire, et absorbe rapidement le tout.

Il est gonflé, comme une outre pleine, à la suite de ce repas ; mais il ne paraît nullement incom-

modé et se couche tranquillement près du calorifère.

Cependant, au bout de quelques minutes, il régurgite une petite quantité de viande, 224 grammes exactement pesés; mais il en remange une quantité à peu près équivalente.

La température rectale est remontée, à ce moment, à 39°, chiffre normal.

Il a ensuite une défécation, d'abord laborieuse, à la suite de laquelle il rend un *bouchon très dur* de matière fécale ; puis il a quelques déjections diarrhéiques.

Finalement, il se recouche tranquille, s'endort paisiblement, et arrive, sans autre incident, au lendemain, où nous le trouvons gai, ayant fait avidement son repas du matin, et dans une excellente voie de retour à la normale.

Ajoutons de suite que ce retour s'est opéré rapidement, avec une progression croissante du poids qui, le quinzième jour, était remonté à 10 kilogrammes, et qui, aujourd'hui, est de 12 kilog. 200 gr.

Ainsi que l'ont pu constater les membres de la Société de biologie, l'animal est vigoureux et dans un état de prospérité qui, du reste, va croissant tous les jours.

Récapitulons, maintenant, l'expérience comparative.

Le chien soumis au *jeûne absolu* succombe le vingtième jour : son poids initial de 15 kilog. 500 gr. est tombé à 8 kilogrammes : perte, 7 kilog. 500 gr., la moitié environ.

Le chien *à l'eau*, ce même vingtième jour, est en vie et encore alerte : son poids initial de 15 kilog. 500 gr. est réduit à 9 kilog. 500 gr. : perte, 6 kilogrammes, au lieu de 7 kilog. 500 gr. ; différence avec son congénère, 1 kilog. 500 gr.

Le trente-neuvième jour, le survivant ne pèse plus que 7 kilog. 600 gr. ; depuis le vingtième jour, il n'a perdu que 1 kilog. 600 gr., et en tout 7 kilog. 900 gr. (15 kilog. 500 gr. moins 7 kilog. 600 gr.)

Différence totale comparative entre les deux chiens : 400 grammes, c'est-à-dire pas tout à fait

une livre, avec vingt jours de plus de jeûne, mais avec de l'eau.

Quant à l'eau absorbée, la quantité totale a été dans les trente-neuf jours de 3,700 centilitres cubes, soit 3 lit. 700 cent.

Ce qui fait, par jour, 97 centilitres et une fraction, pas tout à fait 100 grammes.

La quantité *maxima* absorbée en quarante-huit heures a été 500 grammes, soit 250 grammes pour un jour et une nuit.

En général, cette quantité a été plus considérable dans la première moitié du jeûne, elle est allée ensuite en diminuant d'une manière sensible.

Le tableau montre qu'il y a un rapport à peu près proportionnel entre la quantité d'eau absorbée dans les quarante-huit heures et la quantité d'urine rendue dans ce même laps de temps.

A propos de l'urine, nous mentionnerons un seul détail, c'est que l'analyse de l'urine des dernières quarante-huit heures a donné le chiffre considérable de 38 gr. 440 cent. d'urée par litre.

Tels sont, conclut M. Laborde, les résultats bruts auxquels nous avons désiré nous en tenir exclusivement aujourd'hui, sans autre complication et sans interprétation d'aucune sorte, voulant laisser à l'expérience toute sa signification claire et précise, qui se résume en cette conclusion essentielle.

Seule, *l'intervention de l'eau potable permet la prolongation du jeûne avec survie au delà du double, au moins, de la limite mortelle du jeûne absolu.*

*
* *

A l'occasion du jeûne de Merlatti, un grand nombre de journaux ont publié les opinions autorisées de nos maîtres de la Faculté. Tous reconnaissent la possibilité surprenante d'une inanition prolongée et la résistance énorme de certains sujets à l'inanition. Il est probable que l'auto-suggestion (comme l'appellent les partisans de l'hypnotisme), ou mieux, qu'une force de volonté intense peut suspendre

même les phénomènes de nutrition. C'est, du moins, l'opinion de la plupart des savants.

L'un de nos estimés confrères en vulgarisation ne partage pas cette opinion. Dans son livre *Mort de faim*, M. de Fonvielle place hardiment au rang des absurdités les récentes tentatives de jeûnes prolongés, et au rang des « saltimbanques de la science » ceux qui croient à la possibilité de ces phénomènes. Il s'appuie, pour cela, principalement sur les souffrances qu'a endurées le corse Viterbi et sur le long martyre de Guillaume Granié dans les prisons de Toulouse. Nos lecteurs connaissent déjà ces deux curieuses observations. Mais autre chose est de jeûner en suicidé et en condamné à mort, avec le cortège des tortures morales et la perte de toute espérance, — et de jeûner, comme Merlatti, nonchalamment couché sur les coussins du Grand-Hôtel, soutenu par le désir ardent du succès et par la possibilité de rompre, à volonté, une terrible expérience.

D'ailleurs, les jeûneurs par force appartiennent

à la physiologie et sont étroitement soumis à ses inéluctables lois, tandis que les jeûneurs de bonne volonté, toujours préalablement *entraînés* par des expériences antérieures, ressortissent tous à la pathologie, dont les mystères sont si peu prévus que l'on a pu dire : Rien d'impossible en médecine ! Les affections du système nerveux sont, en effet, fertiles en phénomènes bizarres et inexplicables, dont le jeûne n'est pas, à beaucoup près, l'un des moins incompréhensibles.

On ne saurait, d'ailleurs, rendre les membres de l'ex-comité médical Merlatti responsables du déluge de notes fantaisistes et inexactes, répandues pendant le cours de la fameuse expérience. On ne peut comparer non plus (à moins de mauvaise foi), avec les jeûneurs de la série religieuse (parmi lesquels la stigmatisée Louise Lateau brille au premier rang), nos expériences surveillées avec le plus grand soin et contrôlées par de nombreuses analyses, scientifiquement réglées dans tous leurs infinis détails. Même chez les hystériques les plus renforcés, l'abs-

tinence ne saurait, d'ailleurs, se prolonger au delà d'une certaine limite. Malgré la résistance de ces sujets et la suspension de nutrition dont ils sont susceptibles, les conditions de vitalité des tissus, un moment arrêtées par les phénomènes d'*inhibition* dont parle M. Brown-Sequard, ne peuvent tarder à reprendre leurs droits physiologiques et à retomber, au bout de quelques semaines, dans la règle commune. C'est ce que reconnaissait, dans son langage, le pape Benoît XIV, lorsqu'il disait, à propos des jeûnes du Christ, de Moïse et d'Élie, que les forces naturelles de la vie organique peuvent se trouver, pendant longtemps, miraculeusement suspendues par l'ordre de Dieu !

Le jeûne, comme l'hypnotisme, a évidemment ses charlatans. Ce n'est pas en citant, comme le fait M. de Fonvielle, les supercheries d'Élisabeth Squirrel, de Suffolk (1852) et de la jeûneuse du pays de Galles (1870) que l'on peut résoudre la question de l'abstentionnisme. Quant à l'analyse du sang de Griscom (un rival américain de Tanner),

notre collègue s'appuie, pour démontrer qu'il y a supercherie, sur ce fait que le nombre des globules rouges a augmenté, chez ce jeûneur, avec les jours de jeûne. Eh bien ! le même phénomène a été précisément constaté chez Merlatti. Il appartient à la classe des phénomènes dits *paradoxaux*. Il ne prouve qu'une chose, c'est que c'est le *sérum*, ou partie liquide du sang, qui diminue dans l'abstinence : alors, les globules, ou partie solide, apparaissent relativement plus nombreux sous le champ du microscope. Cette diminution du sérum sanguin ne s'est manifestée, chez Merlatti, qu'assez tardivement, alors que l'amaigrissement, déjà notable, avait entamé, par l'autophagie, toutes les portions aisément résorbables des tissus organiques.

La conservation de l'énergie pendant le jeûne est un leurre, et tous ceux qui ont vu Merlatti à partir du douzième jour de son expérience ont pu aisément s'en convaincre. Le café, le tabac, l'opium, la coca peuvent toutefois empêcher, jusqu'à un certain point, l'anéantissement des forces : on expli-

querait ainsi, par leur action dynamophore, certains épisodes du jeûne de Succi, l'homme à la liqueur mystérieuse.

M. de Fonvielle nous entretient des souffrances endurées par les mineurs de Tynewidd, les insurgés d'Haïti, les affamés du Pôle-Nord, les naufragés de la Méduse, le suicidé Cornelius Rufus, etc. Mais il s'agit là, comme nous l'avons déjà dit, de jeûnes forcés, compliqués d'épouvantables tortures morales, survenus, d'ailleurs, chez des sujets dont le corps était déjà fatigué ou malade. Si la faim était un supplice si horrible, l'aurait-on choisie aussi souvent comme moyen de suicide ? Notre collègue nous assure que l'inanition produit une ivresse épouvantable, analogue à celle de l'opium, du tabac et du chloroforme, et évidemment dégradante pour l'intelligence humaine ? Eh bien ! qui nous dit que ce n'est pas précisément cette ivresse qui soutient et entraîne, dans leurs tentatives systématiques, les hommes comme Tanner et Merlatti ? Quant aux crimes et aux égorgements durant les famines du

moyen âge et les calamités obsidionales, nous sommes loin de les nier ; mais nous les rapportons plutôt aux mœurs sauvages de ces époques inhumaines qu'aux hallucinations de la folie famélique. L'inanition produit, en effet, bien plus souvent l'abattement et l'extase que la rage et la fureur, et le spectacle de notre Merlatti rappelait assez celui du Chinois hébété par l'opium.

. . . . . .

Nous arrêtons ici ces considérations générales sur le jeûne et les jeûneurs. Nous aurions pu les étendre encore ; mais nous avons préféré relater *in extenso*, jusque dans ses détails anecdotiques, l'intéressante observation de Stefano Merlatti, parce que, médecins, nous avons sans cesse les yeux fixés sur cet adage : *Ars tota in observationibus.*

DEUXIÈME PARTIE

LE JEÛNE DE MERLATTI

AUX LECTEURS

Nous ferons précéder l'observation du jeûne de quelques pages badines dues à la plume de Stefano Merlatti lui-même.

Mieux que personne, le gai rapin saura se présenter au public et se faire connaître de lui : le style, c'est l'homme !

Il racontera ses débuts dans la vie, son existence agitée, ses jeûnes prolongés et non volontaires, enfin les conditions particulières dans lesquelles il fut amené à jeûner cinquante jours.

Et maintenant, la parole est à Stefano Merlatti.

DEUXIÈME PARTIE

LE JEÛNE DE MERLATTI

Un peu de biographie et quelques impressions en guise de : Préface.

Mes premières années se sont passées comme toutes celles des enfants. Plus ou moins de dentelles ou de rubans ; des cris réprimés par des caresses, puis des oublis nécessitant du linge blanc plus ou moins souvent. Enfin, l'éducation ordinaire des gens du peuple. Ce n'est pas par là que je brillerai jamais !

L'école avec ses arguments, ses rudiments, et les corrections dont certains côtés de mon individu ont

senti la touchante administration ; puis mon horreur pour l'esclavage classique, mon amour pour la liberté, voilà mon enfance.

Lorsque je quittai les frères ignorantins de Mondovi pour réintégrer le domicile paternel, mon père s'enquit de la position à laquelle je voulais me destiner. Quand il apprit de moi que c'était à l'art de la peinture que je me vouais corps et âme, il me donna sa bénédiction et le conseil de ne jamais m'adresser à lui que pour lui envoyer mes économies.

Hélas ! j'eusse mieux fait d'embrasser une carrière lucrative que celle où je végète. Il est vrai que le talent m'a fui avec une persévérance désespérante. Ceux qui ont cette poudre de perlimpinpin à leur actif peuvent espérer ; tandis que les autres, comme moi, ressemblent à ces gens auxquels il n'est rien dû et qui vont présenter des notes.

Je quittai donc le macaroni paternel et partis sans cuiller m'asseoir au foyer du hasard, cet éternel protecteur des rapins.

Je vous ferai grâce des péripéties de mes premières étapes.

Face à face avec la nature, j'admirai, jusqu'au soleil couchant, les mirages dorés qui s'étendaient en nappes claires sur les cîmes abruptes des Alpes.

La rosée du soir et le vent frais, qui soufflait du fond de la vallée dans les minces plis de l'étoffe d'été de mon complet, me rappelèrent de suite au prosaisme du voyage à pied.

La route m'apparut, non plus comme un beau ruban blanc dentelé de vert, mais comme une longue queue noire et velue. Ce n'était plus une route, c'était la queue du diable.

C'est sans doute ce qui fit dire que les malheureux qui clochent de la jambe sur le chemin âpre de la vie tirent le diable par la queue.

J'allais ainsi, tirant sur mes mollets l'interminable ligne noire du chemin qui me conduisait à Rome, comme c'est, paraît-il, le devoir de tout chemin qui se respecte.

L'Italie est aux yeux du touriste étranger un

pays de prédilection ; tout y est beau, même le ciel, dont le bleu tant vanté vous horripile la vue du matin au soir. Ce n'est certainement pas moi qui chercherai à dégoûter les Italiens, mes compatriotes, de notre cher pays.

Je ferme la parenthèse, et je ne donnerai aucune opinion à cet égard. J'ai, du reste, pris pour habitude de répondre aux questions qui me sont faites, de façon à contenter tout le monde et mon sol natal, si tant est qu'on puisse contenter un sol, même en le diézant.

Aux uns je dis que j'ai quitté l'Italie pour avoir le bonheur de la revoir ; aux autres je dis que je n'aspire à rien autre chose qu'au retour.

J'ai trouvé bien des patriotes ardents, mais jamais il ne s'en est présenté un seul pour m'offrir le voyage, même en troisième classe.

Au fond, je puis bien avouer que je me sens des amitiés cosmopolites.

D'abord, il y a une ville que j'aime par-dessus tout, c'est celle où je mange.

N'en déduisez pas que je déteste Paris parce que j'y ai jeûné cinquante jours. Non, ce sont au contraire les plus beaux de ma vie que j'y ai passés.

Vous verrez pourquoi dans la suite. Je n'anticiperai pas. J'ai voulu dans ce livre raconter l'histoire de mon jeûne, je vais commencer par les prodromes, puis nous verrons l'historique et l'étiologie, comme on disait dans le comité.

J'ai longtemps parcouru le monde.... (air connu) pour constater que les enfants ingrats étaient des trésors de reconnaissance auprès de notre père éternel : l'Art !

En voilà un qui fait bon marché de ses enfants.

Si jamais il en nourrit quelques-uns, s'il en engraisse, de temps à autre, deux ou trois, il peut se flatter qu'il en est, et de nombreux, qu'il dévore à pleines dents.

O ! polenta de mes pères, et vous, macaroni rédempteur ! levez-vous pour affirmer à tous, en face du soleil, ce dieu des photographes, que j'en sais long sur les privations artistiques.

On m'a demandé si j'aimais le travail. J'ai toujours pensé que le sommeil était meilleur pour moi, étant donné que le travail ne m'a jamais apporté que de l'appétit, tandis que le sommeil me l'a calmé. J'en ai fait des séries de jeûnes, le crayon sous le bras et la toile au vent, courant les marchands de tableaux et guignant les enseignes, rentrant harassé avec mon crayon ou ma toile ; j'en ai compté des heures d'inanition et de mydriase !

Un jour, j'ai marchandé des tableaux ; on me les a cotés un prix tel, que j'ai pu croire un instant que le marchand devinait ma détresse et se moquait de ma pauvreté. Comment, un seul tableau cent mille francs ? et je ne suis jamais parvenu à en vendre un seul pour cinq louis ; un franc du mille ! C'était pourtant un rabais, cela ; et l'on dit que l'art est dans le marasme.

Ma carrière artistique se résumait à crever de faim un peu partout ! Les restaurants ont seuls éveillé ma curiosité et m'ont donné une idée de l'envie.

J'ai souvent respiré le fumet odorant des sous-sols culinaires de Londres et de Paris.

Oh ! l'odeur des rôtis et des ragoûts de mouton ; le fumet de l'oignon qui rissole dans du beurre de choix !

L'eau m'en vient à la bouche ! J'ai cependant vu des gourmands que ces odeurs gênaient.

Sans doute, ils avaient l'estomac plein. Moi je l'avais aussi vide que ma poche.

J'en étais là de mes reflexions consolantes et je songeais à la stérilité de cette existence de privations, lorsqu'un beau jour je lus un journal qui parlait de mon compatriote Succi.

Je vis alors des horizons nouveaux. Le jeûne m'apparut comme une réhabilitation de l'homme. C'était enfin trouvé, la richesse par la misère ! Enfin les derniers allaient donc devenir les premiers. Tous, nous pourrions, retardataires de la grande vie, prendre place au banquet d'où nous étions exclus.

Cette nuit-là, je me couchai heureux, bien qu'à

jeun ! Un rêve d'or me montra l'avenir constellé de bank'notes; je vis Succi ingénieur, architecte, construisant des deniers de son jeûne une vaste maison, sorte de petit village, pour nourrir à ses frais les affamés d'Italie.

Nouvel élu, j'entendais des voix du ciel qui me criaient d'aller profiter de mon entraînement à la dèche sombre pour faire échec à l'immense gloire de Succi.

Le lendemain, je vendis mes hardes et mon linge, et je partis pour Paris en quatrième classe. Je dis quatrième, parce que j'ajoutais par mon dénûment à la dureté des coussins de chêne dont les compagnies gratifient le postérieur des humbles.

A mon arrivée dans la capitale du monde cossu, je m'informai de l'endroit où l'on pouvait trouver à qui parler de jeûne. J'errai de rue en rue, demandant des adresses et des conseils.

Mon peu de familiarité avec la langue de Victor Hugo me fit commettre des impairs hors cadre.

C'est ainsi qu'on m'adressa à des marchands de

curiosités, etc. Ces gens me regardaient avec des yeux hagards, me prenant pour un échappé de Charenton. Le jeûne forcé rend inventif, et j'eus alors l'idée de lire les journaux français. J'y découvris, dans une feuille à un sol, l'article du docteur Philippe Maréchal, qui tournait en ridicule le jeûneur Succi *dont il niait le jeûne*. Sans balancer, je me rendis chez cet apôtre du bon sens, qui prétend qu'il faut manger pour vivre et qu'on ne vit pas sans manger.

Pauvre savant, à qui l'on a inculqué des idées absolument fausses ; ces braves gens sciencés sont d'une naïveté à rendre des points à Gribouille !

Je trouvai un jeune et charmant homme qui m'avait l'air d'ignorer le jeûne depuis l'alpha jusqu'à l'oméga.

Il me reçut dans un coquet appartement sentant la richesse artistique d'une lieue.

Pour être écouté par un personnage quelconque, il faut frapper sa curiosité ou la piquer.

Je fus brutal : « Vous dites qu'on ne peut vivre

plus de huit jours sans manger, » lui dis-je en entrant, et en guise de présentation et d'entrée en matière.

L'œil bleu du jeune docteur se leva sur moi sans brusquerie. Il m'examina lentement, puis, du ton d'un homme qui connaît les bizarreries de l'existence, après m'avoir désigné un siège de la main, il me demanda ce que je désirais.

J'avoue humblement que cette façon d'agir me décontenança. J'eusse préféré être pris pour un fou et effrayer le docteur que de me heurter contre un pareil dédain.

Je déclinai alors mes noms et qualité au docteur Maréchal.

Je lui offris de jeûner cinquante jours pour prouver qu'il existe des êtres qui ne mangent que *quelquefois*.

Le docteur me demanda mon adresse et me congédia en me disant qu'il m'écrirait.

Joyeux et enthousiaste, je rentrai dans mon modeste hôtel, pensant aux palais dont je ferais

présent à mes parents et à mes amis du pays de la macaronada.

Hélas ! j'ignorais alors que le plus sûr moyen de se débarrasser des solliciteurs consiste à prendre leur adresse. C'est ainsi que cela se pratique à Paris.

Je restai sans nouvelles du docteur Maréchal pendant quatre longs jours, pendant lesquels j'appris à connaître les heures des distributions de la poste française.

Il y avait neuf jours que mon cher estomac n'avait pris pour toute nourriture que l'oxygène des rues et boulevards de la capitale lorsque j'écrivis au journal du docteur que je lui proposais de rester cinquante jours sans nourriture au profit de la science.

Pas de réponse !

On ne sait pas ce que peut un jeûneur. Certains esprits gavés pensent, à tort, que le jeûne rend mou et lâche ; détrompez-vous, bourgeois despotes, je fus pris d'une violente colère en présence de ce

silence écrasant mes chères espérances qu'il réduisait à néant.

Je me rendis chez le docteur Maréchal. Il était absent. Je sonnai quand même. Un domestique bien stylé m'éconduisit. Je revins, et pour plus de sûreté je m'enveloppai la figure de mon mouchoir de poche pour n'être pas reconnu. Je fus pris au contraire pour un malade.

— Monsieur le docteur n'est pas dentiste, me dit le valet.

— Ce n'est pas cela, fis-je en grimaçant, c'est la langue qui est malade.

Enfin ! je fus introduit et je demandai brusquement au docteur Maréchal s'il voulait me mettre à l'épreuve.

Il consentit.

Quand j'eus sa parole, la sérénité reparut dans mon cœur.

A partir de ce moment, je ne quittai plus la maison du docteur Maréchal. Pour un motif ou pour un autre j'arrivais chez lui comme une bombe,

tant et si bien que, pour se débarrasser de moi, le jeune savant mit les bouchées doubles et forma un comité médical.

*
* *

La réunion du comité marcha comme sur des roulettes.

Ce que je fus palpé, ausculté, tâté, tourné et retourné, je n'entreprendrai pas de le dire. On me soumit à une torture morale de tous les instants, me recommandant ceci, me conseillant cela ; enfin, pour dire ma façon de penser, je plains très sincèrement les gens que la fortune place entre les mains des médecins.

Il m'a fallu une constitution et un caractère spéciaux pour survivre et ne pas devenir enragé.

Néanmoins, la reconnaissance me fait un devoir de dire que jamais je n'ai trouvé autant de sollicitude et de bons procédés qu'auprès des médecins de mon comité médical.

J'aurais en somme mauvaise grâce à ne pas recon-

naître la courtoisie exquise dont ces messieurs ont usé envers moi. Je leur dois le peu de célébrité que j'aurai jamais. Grâce à leurs observations, j'ai pu attirer sur ma modeste individualité l'attention de la presse européenne, et faire de mes privations cachées un tour de force inouï. J'eusse continué la période de mes jeûnes obscurs sans qu'il en rejaillisse la moindre gloire pour moi ; le comité et l'expérience de cinquante jours m'ont popularisé et permis d'écrire ces impressions.

Combien de lettrés sur la terre voudraient pouvoir en faire autant ! Pour moi qui ne le suis pas, c'est une petite fortune que cette édition. Aussi, merci à mon cher comité, merci à chacun de ses membres, merci à tous et de tout mon cœur.

J'écorcherai peut-être un peu la stricte civilité envers ces messieurs, mais comme je dois raconter mes impressions ici, j'espère qu'ils me pardonneront le sans gêne avec lequel je parlerai, en artiste, de nos rapports pendant l'expérience.

Ces divagations fantaisistes ne sauraient en rien

amoindrir mes sentiments respectueux à leur égard, pour deux raisons :

Parce que nous sommes sur un terrain humoristique qui permet la licence ;

Ensuite, parce que ce livre est destiné à faire rire et digérer ses aimables lecteurs.

Allons y donc de confiance, et puisque nous avons affaire à des gens d'esprit large, laissons aller l'inspiration du souvenir.

Le comité médical, composé des médecins amis du docteur Maréchal, se réunit pour la première fois le 26 novembre dans les bureaux du *Voltaire*.

C'est là que commencèrent les palpations, auscultations et percussions.

D'abord, je fus introduit dans une vaste pièce meublée avec un goût parfait et d'une correction sévère. C'était le cabinet du directeur.

Le comité siégeait ; ses membres, au nombre de quatre, me prévinrent que trois des leurs, absents, ne viendraient qu'à la prochaine réunion, c'est-à-dire le sixième jour.

Il fut convenu ce jour-là qu'on essayerait du régime pour se faire une opinion sur ma faculté de jeûner.

Un de ces messieurs prit ensuite la parole et prononça en ma faveur le discours suivant :

« Eh bien, mon ami, vous ne voulez donc plus vivre comme tout le monde ?

« A quoi cela va-t-il vous avancer de rester sans manger un temps indéfini ? Que prouverez-vous ? Voyons, renoncez à cette folie, vous n'avez donc rien à faire de mieux que de vous livrer ainsi à un supplice terrible et en tout cas stérile ? »

J'avoue que ce discours n'avait rien d'extrêmement encourageant, et je suis bien certain que ce médecin m'eût bien voulu voir à tous les diables d'enfer plutôt que le sujet d'études que je me proposais d'être pour lui.

Mais le docteur Maréchal tenait bon ; il pensait que les quatorze premiers jours me vaincraient suffisamment pour lui donner raison.

Chacun de ces messieurs prit une partie à exami-

ner, l'un mon sang, l'autre ma bouche, l'autre l'urine, l'autre les yeux, etc.

Jamais roi régnant n'a eu tant d'examinateurs de sa royale santé que moi pendant le cours de l'expérience du jeûne.

Donc, ce jour là, il fut convenu, par ordre du comité médical, que le jeûne commencerait le soir même à minuit et se continuerait du 26 octobre au 15 décembre.

La réunion ayant lieu à cinq heures du soir, je me voyais une perspective de sept heures pleines pour me donner encore une fois la joie d'un repas plantureux. Ces sortes de choses ayant fait époque dans ma vie, je fus entièrement satisfait de mon sort. Le soir même, je m'attablai devant un dîner somptueux, où les mets les plus variés frappèrent agréablement mes yeux, en émoustillant d'une façon charmante les papilles de ma langue et de mon estomac.

Quel malheur que le jeûne commence si tôt. Pour une semaine de cette table, je m'engagerais à jeûner soixante-dix jours.

Mais non, ne nous laissons pas aller aux délices de Capoue.

A minuit, le jeûne commencera. Les commencements ne sont rien ; ainsi, de minuit à dix heures du matin, je ne m'aperçus pas de l'expérience.

J'avais pour la première fois dormi, flanqué d'un gardien.

Mais quel gardien !

Jamais je ne parviendrai à donner une simple idée de ce type bizarre, qu'un trappiste lui-même n'eut pu regarder sans rire.

Imaginez un grand diable à figure en bizeau, dont le long nez ressemblait à une tranche de navet coupée en long ; le menton allongé en queue de poire et à peine orné de quelques poils raides ; la figure coupée en deux par une énorme cicatrice blême, formant une fente au centre de laquelle le moindre rictus laissait à découvert une espèce d'osselet pointu, l'unique dent déchaussée et tartreuse du vigilant garde-jeûne.

Je ne parlerai du corps que par parenthèse : une

sorte de cage recouverte d'un parchemin jaunâtre formant la peau.

Joignez à cela un front bas; des yeux en trous de vrille; une moustache à l'avenant de la barbiche et plus rare en poils; une voix de crécelle, dont la denture absente rendait le timbre plus irritant encore. Enfin, des bras tellement longs, qu'il se grattait les rotules sans se baisser; des mains sèches et ressemblant aux pieds des singes; des jambes aussi maigres que les bras reposant sur des pieds longs comme le bras et la main, et vous aurez le portrait de mon compagnon.

Tout cela ne nuit en rien à son honorabilité; et je pensai de suite que cet homme devait avoir de bien grandes qualités cachées pour avoir obtenu la sympathie de tant de gens. C'était en effet un ami de quelques membres du comité.

Je dormis bien et bus mon eau filtrée avec modération, trompant de mon mieux l'estomac par une immersion large à l'heure habituelle des repas.

Puis j'oubliai le plus possible mon expérience,

me forgeant cette idée en tête que jamais un homme tant entouré de médecins ne courait de risques.

Ces messieurs commencèrent leurs études : l'un me sécha la bouche en m'enlevant la salive avec une petite pompe ; un autre me brûla les yeux en me campant un jet lumineux dans chaque œil.

Mais le plus curieux, ce furent les expériences de dynamométrie, consistant à me faire tirer sur une corde, à l'extrémité de laquelle était fixé un appareil en acier formant balance romaine.

J'y allai de si bon cœur qu'une fois la corde cassa et que j'allai rouler, les jambes en l'air, à trois mètres de l'opérateur, qui n'a jamais plus ri de sa vie que ce matin-là.

Un des plus aimables docteurs était sans contredit un brave et digne homme qui, chaque jour, m'adressait la même question : « Vous n'avez pas faim ? »

A ma réponse négative, il ajoutait :

« C'est étonnant ! étonnant ! étonnant ! » Cela dura cinquante jours, pendant lesquels la même

demande et la même réponse furent quotidiennes.

Les reporters aussi me firent des visites. D'ailleurs, les portes leur étaient ouvertes d'une façon permanente.

Je ne dirai pas de mal de cette aimable corporation; mais il y a dans le dernier des reporters l'étoffe de dix juges d'instruction.

Quand on a été interrogé par trois de ces messieurs, les autres peuvent venir; ils ne poseront pas une question nouvelle.

Mais, saperlotte, y a-t-il des journaux à Paris!

Je n'ai pas collectionné les titres aussi divers qu'étranges qui ont franchi sous les traits de leur reporter le seuil de ma chambre.

Je crois qu'on peut affirmer, sans crainte d'être taxé d'exagération, que les feuilles quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles ou trimestrielles de Paris ne sont pas inférieures *à seize mille!*

C'est ainsi qu'il m'est arrivé le reporter du *Chignon*, journal des intérêts administratifs de la coiffure;

Le *Goussepin*, moniteur des halles ;

Le *Truc*, journal des badauds ;

Le *Pavé*, journal hebdomadaire ;

La *Bourriche ;* — le *Caniche*, etc., et tant d'autres dont je n'ai malheureusement pu garder la carte.

J'ai demandé, mais oncques ne connaissait ces journaux.

Depuis, quelques personnes au courant des petites fraudes parisiennes m'ont expliqué que les fantaisistes qui s'affublaient de ces cartes le faisaient dans le but évident de satisfaire leur légitime curiosité. Et en effet, du jour où le public payant fut admis à me visiter, les cartes bizarres ne reparurent plus.

Voilà comment il peut se faire qu'en cas de phénomène scientifique privé il naisse à Paris des milliers de journaux apocryphes.

Cependant, les jours passèrent tant bien que mal.

J'écrivais à mes amis ; quand je dis mes amis, je veux parler des compagnons de malheur entrevus sur le chemin de la vie.

Tous me crurent millionnaire, et tous furent unanimes à me demander ma haute protection.

En effet, les journaux s'occupaient de mon modeste individu comme d'un ambassadeur puissant.

Chaque jour, on mentionnait en première page mes moindres faits et gestes.

Merlatti a dit ceci ; Merlatti a fait cela ; Merlatti, Merlatti *for ever !*

Ceux auxquels j'écrivais me répondaient par des appels de fonds ; ceux dont je ne me souvenais plus s'adressaient à moi pour se rappeler à mon bon souvenir.

Les amis dans le malheur !

J'ai compté à peu près quelle somme il m'eût fallu donner pour répondre aux demandes de ces vieux camarades.

Je ne m'en serais tiré à peu près honnêtement, c'est-à-dire selon les lois de l'amitié stricte, qu'en envoyant dans toute l'Europe par mandat-poste deux cent quatre-vingt-dix mille francs.

C'était rondelet ! Mais, par malheur, malgré

toute ma dose de philanthropie, je n'aurais pu envoyer une seule pièce de cent sous au meilleur de tous ; je me suis donc borné à ne pas répondre.

J'eus toutes les prérogatives d'un ténor célèbre ; tout s'en mêla.

Il m'arriva par ballots postaux des déclarations d'amour.

Rassurez-vous, mes belles correspondantes, je ne trahirai jamais vos aimables et gracieux noms.

Vos lettres ont été dictées par des cœurs aimants et sensibles ; je vous ai trop de reconnaissance pour jamais divulguer les secrets de vos chères petites cervelles.

Pourtant, je ne puis m'empêcher de songer à la versatilité féminine, et je dois, pour la religion des futures célébrités de mon sexe, raconter ce qu'il advint des serments d'amour qu'on me fit en des épistoles brûlantes.

Une cinquantaine de lettres me proposaient le mariage ; toutes les correspondantes signataires avaient ma photographie et étaient amoureuses de moi.

Voici, entre cinquante, une de ces déclarations :

« Stefano Merlatti, être chéri,

« Je t'aime ! ô mon tendre et cher cœur.

« Veux-tu de l'amour, de la beauté, de la jeu-
« nesse, de la fortune ? veux-tu du bonheur ?

« Un mot, mon bien-aimé, et tout cela est à toi ;
« car je t'aime plus que la vie.

« Sitôt que tu auras fini ou que tu cesseras volon-
« tairement ta cruelle expérience, viens dans mes
« bras.

« Je taime ! etc.... »

(Suit la signature.)

Eh bien, j'ai fini ! viens y donc ? Jamais !

Eh bien, je comprends cela.

Mademoiselle a réfléchi.

Et puis, les offres de toute nature, acceptables et non acceptables ; les propositions d'argent pour m'établir, pour me faire un nom.

Je devais rembourser après fortune faite, quand mes toiles se vendraient cent mille francs.

J'accepterais cela avec empressement !

Hélas ! ma célébrité est restée en route après le dernier point de la dernière phrase du dernier fait divers des journaux.

J'ai, par curiosité, été visiter les chers amis nouveaux que m'a valu mon jeûne.

Ceux qui ne m'avaient rien promis m'ont invité à dîner ; ceux qui m'avaient offert des mille et des cents m'ont fait reconduire par leur domestique qui m'annonçait leur départ pour un voyage très long.

Diable ! mais c'est une chose terrible que la célébrité.

J'étais pauvre, j'étais ignoré, on ne m'invitait pas ; mais on ne me défendait pas de venir.

Aujourd'hui, on me fuit, on me met dehors avant que je sois entré.

J'étais pauvre, me voilà malheureux.

Chacun s'évertue à me trouver des défauts ; on finira par m'accorder tous les vices. C'est tout ce qu'on me donnera. Les promesses ont fui comme

les hirondelles à l'approche de l'hiver. J'avais raison d'offrir mon jeûne à la science; j'ai acquis une science dont je ne soupçonnais pas l'existence : c'est l'expérience des promesses faites.

Lafontaine avait raison, et le monde n'a pas changé.

Promettre et tenir font deux, et j'aimerais mieux aujourd'hui un don de cent sous qu'une promesse de cent francs.

Le jeûne continuait toujours.

Du huitième au dix-septième jour, je sentis cruellement les aiguillons de l'appétit et ceux de l'estomac.

Cent fois, je fus sur le point de faiblir. Une migraine effroyable s'emparait de mon crâne du soir au matin, et il m'était absolument impossible de dormir.

Dans la journée, j'étais ahuri par les expériences, les visites et les questions multiples qu'on me posait doucement, sous prétexte de ne pas me fatiguer.

Oui, je la connais la compassion ; je la sais par

cœur la pitié du public. Tant qu'il ne s'agit pas de satisfaire sa curiosité, il fera l'impossible, croit-il, pour éviter de tourmenter son semblable.

Aussi, j'ai vu ce spectacle cinq cents fois répété de braves gens qui, après m'avoir écœuré de questions, s'en allaient en recommandant aux gardiens de ne pas trop me faire causer !

Avec tout cela, il fallait prendre un petit air content pour répondre aux membres du comité que je me portais bien, que je ne ressentais aucune douleur. Il fallait aussi ne pas me plaindre la nuit, sous peine de me voir entonner une sonde œsophagienne et le bouillon de rupture.

Je subis tout, pour voir ce qui m'adviendrait.

La vie avait pour moi tant de charmes, que je l'eusse quittée avec joie

Quelle perte ! plus de jeûnes, plus de luttes, plus de courses. Le repos infini.

Et puis, mourrir dans ces conditions, c'eût été une mort peu commune. On m'eût discuté, on eût parlé de moi. J'appartenais à la science.

Aujourd'hui, j'appartiens encore à l'art et au hasard.

Si je quitte cette vallée de larmes, il n'y aura guère que mon aubergiste qui me regrettera dans l'effigie du montant de ma note.

J'avais besoin d'air et surtout de liberté ; le jeûne me pesait moins, alors que libre comme l'oiseau je me remuais pour chercher le pain manquant.

Il y avait là moins d'yeux pour me regarder; moins de curieux pour me questionner.

Le docteur Maréchal commença à me regarder d'un œil sévère le quinzième jour.

Son pronostic tombait devant ma force de volonté. Non seulement je ne succombais pas, mais encore je parlais, histoire de rire, de prolonger mon jeûne jusqu'au 1er janvier.

Succi constitua son comité ; on me raconta ses malheurs et je les lus dans tous les journaux.

Pauvre garçon ! En voilà un auquel j'ai fait sans le vouloir beaucoup de mal.

Je ne le connaissais cependant pas. Jamais, dans

l'avenir, je n'oserai en faire mon camarade. Je n'irai pas le premier lui offrir mon amitié, j'aurais peur d'un refus !

Pourtant, il pourrait m'être d'une bien grande utilité avec sa liqueur.

Je n'aurais plus à redouter les douleurs d'estomac dans les jeûnes forcés que l'art, jaloux de la science, saura bien encore m'imposer dans l'avenir.

C'est curieux comme il y a des gens qui savent saisir toutes les bonnes occasions et qui, des plus mauvaises affaires, savent en tirer d'excellents bénéfices.

Tous les petits truqueurs, marchands, bimbelotiers, enfin tout ce que Paris renferme de petits génies ignorés, gagnèrent de l'or avec mon expérience, soit en se servant de mon nom, soit en trafiquant autour.

C'est ainsi qu'on fit la question Merlatti. La vente de mon portrait, grossière copie imprimée, rapporta de gros bénéfices. Je n'en finirais pas si je voulais détailler. Un restaurant de la rue Notre-Dame-

de-Lorette inscrivit sur un écriteau que je prenais mes repas dans son antre. Il exposait ma caricature avant ma pension chez lui; j'étais émacié comme une lame de couteau. Puis, à côté, un autre dessin me montrait après une série de repas dans l'établissement. Je ressemblais à une allégorie de l'obésité.

Cet établissement, dont le titre répond à lui seul à toutes les objections, quelque chose comme : Le cochon qui tisse ! dût y gagner une clientèle maigre.

D'ailleurs, le monde est composé de mécontents. On est toujours heureux quand il manque quelque chose.

Les malheureux sont ceux auxquels tout manque à la fois.

J'avais, au début du jeûne, fixé le total des frais auxquels entraînerait l'expérience. Comme un honnête bourgeois qui fait construire une maison, j'avais compté jusqu'aux moindres détails. Il me semblait même que j'avais ouvert une large marge aux éventualités.

Comme il arrive et arrivera toujours à tous les

bourgeois constructeurs, je me suis mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Les notes que j'ai devant les yeux m'ont rappelé à une saine réalité, me faisant revenir brutalement du pays des chimères. Ainsi, par exemple, le Grand-Hôtel, dont chacun connaît la douceur des prix, sauf moi, car j'avoue humblement que j'ignorais ce genre d'édulcoration du chiffre, le Grand-Hôtel, dis-je, que j'avais taxé sur mes comptes futurs à dix francs par jour, alors qu'il était convenu de cinq, arriva au total respectable de cinquante-trois francs onze centimes quatorze millièmes par journée.

De tout ainsi, depuis les petites jusqu'aux plus grandes choses. A ce proverbe : on n'a rien sans peine, il faudra décidément ajouter : ni sans argent.

Ainsi, une course se cote un franc cinquante.

Pour porter une lettre à la poste, on y va de ses trente sols.

Ce que doivent gagner les facteurs dans ce pays de cocagne !

Mais tenez, moi qui suis un pauvre diable sans

aucun autre avenir que celui que me réserve l'art, quand on le voudra, j'irai porter des lettres à la poste pour vingt-trois sous. J'irai en voiture, même, afin de contenter mes clients. Songez donc quelle économie pour les gens qui ont dix ou douze lettres à porter par jour.

Mais non, la routine veut que les choses se payent un prix de..., la concurrence ne ferait pas ses affaires.

Mais revenons au jeûne.

Enfin, les douleurs me quittèrent et la faiblesse arriva. Malgré toute mon énergie, je dus me laisser aller au sommeil diurne.

Mes journées se passèrent étendu sur une chaise longue, m'abritant contre le froid qui me semblait muni de dards acérés.

Le comité décida qu'on me permettrait de mettre un plateau d'argent près de moi pour recueillir les dons que m'offrirait la générosité des curieux. Il aura vite gagné quelques milliers de francs, disaient ces messieurs.

Le sixième jour de cette quête, j'avais déjà vu

cent cinquante visiteurs et reçu soixante-trois francs cinquante centimes, dont soixante francs m'avaient été offerts par une seule personne ; une de mes compatriotes, charmant et gracieux oiseau du ciel napolitain, qui me rendit une foule d'aimables visites pendant son court séjour à Paris, et que je n'ai pu aller remercier après mon expérience.

Chère Tudina, recevez mes respectueux hommages.

Ainsi donc, malgré toute la bonne volonté du comité, je ne ferai pas mes frais en m'en rapportant à la générosité des visiteurs.

Tous venaient, me regardaient des heures, et partaient sans laisser le moindre souvenir de leur passage, qu'une odeur fade de parapluie humide, quand il pleuvait.

Alors, on résolut de mettre les visites à dix francs. Cela dura quatre jours et rapporta, je crois, deux cents francs, juste de quoi payer quatre jours de l'hospitalité du Grand-Hôtel. Enfin, on descendit encore, et, moyennant la bagatelle de deux francs, Paris put

venir contempler le rapin, qu'il eut pu voir pour rien, errant dans les rues de la capitale.

J'en étais au trente-quatrième jour de jeûne quand on commença à recevoir la foule.

Le comité médical, qui avait mis la plus grande mauvaise volonté à me laisser faire des recettes, s'était retiré en bon ordre le trente-huitième jour, afin que je puisse établir un contrôle de recette.

Avant de se séparer officiellement, ces messieurs eurent la bonté de se mettre à ma disposition pour me donner les soins de leur art en cas de besoin.

Heureusement pour eux et pour moi, la nature et mon vaillant estomac nous mirent à l'abri de cette fâcheuse extrémité.

Chaque jour, il venait quelques centaines de personnes se grouper autour de ma chaise longue. Ma photographie se vendait avec un autographe signé de moi.

J'eusse fait des recettes fort belles si tous les journaux m'avaient prêté le généreux concours que le *Figaro*, le *Voltaire*, le *Rappel*, le *Temps* et la *Li-*

berté m'ont prêté. Malheureusement, beaucoup de ces messieurs m'ont tenu rigueur de je ne sais quoi et ont gardé le silence prudent que l'on sait.

Néanmoins, je n'ai pas eu trop à me plaindre, puisque je n'ai pas eu de dettes à payer. J'avais jeûné pour la science et n'avais rien à réclamer.

Un bon mot de M. le docteur Peyron, directeur de l'administration de l'Assistance publique, quand un des médecins lui demanda pourquoi il faisait prélever onze pour cent sur un malheureux qui jeûnait, il répondit :

« C'est pour ceux qui ont faim ! »

D'ailleurs, il était temps que l'expérience se terminat, car je crois qu'on eut fini par me vouer aux gémonies.

Ma célébrité est morte dans l'œuf.

On se lasse vite de tout à Paris. Pourtant, si quelqu'un eut eu le droit de se lasser de mon jeûne, c'était bien moi.

J'en appelle aux estomacs de mes contemporains.

Les visites journalières devinrent des plus fati-

gantes ; rien de semblable pour ahurir un inanitié que ces allées et venues de passants qui braquent sur vous des regards anxieux. Une sorte de magnétisme me clouait sur ma chaise, engourdi, inerte, catalepsié.

J'entendais, sans pouvoir y répondre, les lazzis des visiteurs.

— Eh bien, il est fichu !

— Ce n'est pas à moi qu'on fera croire qu'il ne mange pas !

— Si c'est possible de tolérer semblable chose !

— Il faut que les médecins soient de rudes canailles.

— Il va mourir.

— Il se meurt !

— Mais il est mort !

L'opinion publique était, comme toujours, formée par la presse.

Ainsi, un certain jour, l'*Autorité*, journal qui, dit-on, a plus de collaborateurs que de lecteurs, me malmena d'une façon épouvantable, insinuant que mon expérience était une duperie et les visiteurs des

dupes, etc. Ce jour-là, ceux qui suivaient l'expérience eurent un moment l'idée d'une supercherie, et je remarquai que le public me regardait d'un mauvais œil.

Le lendemain, un article favorable me ramena la sympathie.

Je ne voudrais pas me mêler de critiquer ce beau pays de France que j'aime, et surtout que j'admire. Il m'est arrivé tant de fois de philosopher tout seul dans la lucidité particulière de la diète, que je ne peux pas laisser passer une de mes pensées les plus obsédantes. C'est l'intérêt que peuvent avoir des millions de gens à s'inspirer d'une feuille écrite à la diable par des hommes qui font le métier d'écrire dans la note d'un journal.

C'est ainsi qu'il existe à Paris un petit canard journalier qui dicte la façon de penser à tous les Français.

On ne jure que par lui, les ministères comptent avec sa puissance, et le bon sens de la province est dicté par ses colonnes. Il tire à près d'un million d'exemplaires et compte deux millions de lecteurs.

Après cela, on se demande si Rabelais n'est pas dans le vrai en comparant le peuple aux moutons de Panurge.

Beaucoup de gens qui ne veulent plus de roi, afin d'agir à leur guise, prennent un maître autrement despote.

Le roi vous laisse penser et raisonner ; le maître spirituel vous guide, vous dirige, vous empoigne au besoin pour vous mener où bon lui semble. Il n'est plus besoin de soldats pour maintenir le peuple ; il suffit d'acheter quelques journaux, et les révolutions tomberont devant les urnes.

J'arrive au dernier jour de l'expérience. Ce fut le plus comique.

Dès le matin, tout ce que Paris possède de marchands d'orviétan, de pâtes alimentaires, de poudres de vie, d'élixirs toniques, de bouillon sans viande et de jus de n'importe quoi, m'assiégea de lettres, de cartes, de télégrammes, de visites, de sollicitations et de cadeaux.

Les boîtes, les caisses, les paquets, les bouteilles et les pots plurent dans mon appartement.

Les chemins de fer étaient sur les dents. Il en

arrivait par tous les trains, à toute les distributions. Il y avait de quoi soutenir un siège de deux ans.

Chacun me demandait la faveur de me sustenter.

Il m'arriva enfin un colis humain. Ce fut le bouquet. Une bonne grosse fille de la Brie, au corsage opulent, à la mine rougeaude, appétissante et fraîche comme un matin de printemps, vint m'offrir le lait de son sein.

« Ça vous remettra vite, ça, je vous en réponds ! » me dit-elle avez un rire franc partant d'une poitrine solide et bien campée.

Je ne savais comment étouffer le rire qui me crispait la rate.

Bref, je refusai malgré l'aspect enchanteur et les trésors de cette excellente et plantureuse table.

Le soir du cinquantième jour, un banquet devait réunir les membres du comité ainsi que les personnes qui avaient suivi le jeûne.

Le prix de vingt francs par tête effraya sans doute les nombreux curieux qui m'avaient témoigné quelque sympathie pendant les cinquante jours, car nous ne fûmes que soixante environ.

Une de mes fidèles, comtesse de..., dont l'authenticité doit se perdre dans d'épaisses ténèbres, vint se placer à ma gauche.

Le repas fut peu gai. On semblait être assis à une table d'hôte; cela manquait de cordialité. Les gens ne se connaissaient pas; on causait entre soi. Un seul toast fut porté par un opportuniste, qu'on me passe le mot, mais il répond au besoin.

Dans ce toast il fut parlé de courage, d'énergie, de peuple, d'union, de..., tout excepté de mon jeûne.

Puis, la cérémonie faite, chacun s'en fut se coucher, comme après l'enterrement de Malborough.

La tendre comtesse huma en forme de soupir un dernier verre de chartreuse et partit en me promettant de me faire faire son portrait et de m'acheter pour cent mille francs de toiles.

Les jours qui suivirent, je me soignai du mieux que je pus. Les soins des médecins du comité me remirent promptement, et je fis mes premières visites pour courir après les déceptions que j'ai contées plus haut.

Des six cents cartes, lettres, invitations et protestation d'amitié que j'ai reçues pendant mon jeûne; des multitudes d'offres d'argent, de promesses, de portraits, de commandes, d'achats de toiles, etc., qui devaient faire de moi l'artiste en renom et le millionnaire de l'avenir, je n'ai reçu que les camouflets les plus inattendus.

La comtesse elle-même, qui a couru après moi pendant plus de trois semaines après le jeûne, ne m'a pas commandé la moindre enseigne.

Des appartements dorés du Grand-Hôtel, de la foule des curieux, des visiteurs enthousiastes, des sceptiques et des moqueurs, il ne reste rien.

Sic transit gloria mundi!

Aussi, je vais reprendre la vie au point où je l'ai laissée pour entreprendre mon jeûne.

Je n'entreverrai plus de nuages dorés, et je saurai, dans l'avenir, me faire une opinion plus modérée sur ce qu'on est convenu d'appeler la célébrité.

S'il reste quelque chose de cette expérience, je

souhaite qu'elle serve à l'humanité ; en tout cas, cette petite préface, que je dédie aux jeunes assoiffés de réclame, restera sûrement lettre morte pour leurs jeunes illusions.

Jamais, je crois, l'expérience des autres ne profite ; vous verrez qu'il y aura encore des jeûneurs publics.

A coup sûr, ce ne sera plus moi qu'on repincera, j'aimerais mieux mourir de faim que de jeûner encore pour la gloire ; et si une exhibition se produit de nouveau, soyez sûrs que vous ne verrez plus sur la chaise longue du Grand-Hôtel, ou de tout autre endroit, votre très humble et très affamé Stéfano Merlatti.

C'est égal, notre Dante a eu raison lorsqu'il a écrit ces beaux vers :

« .... Nessun maggior dolore
Chi ricordasi del tiempo felice,
Nella miseria !.... »

Je crains bien que mes jours de jeûne ne soient des jours de bonheur en comparaison de ceux que renferment les éphémérides de mon avenir !

TROISIÈME PARTIE

RELEVÉ DES OBSERVATIONS QUOTIDIENNES

DU JEÛNE DE STEFANO MERLATTI

TROISIÈME PARTIE

RELEVÉ DES

OBSERVATIONS QUOTIDIENNES

DU JEÛNE DE STEFANO MERLATTI

Le comité médical chargé de suivre le jeûne de cinquante jours, offert par Merlatti à la science, se composait de MM. :

Le docteur V. Audhoui, médecin de l'hôpital de la Pitié, qui a bien voulu accepter les fonctions de médecin consultant du comité ;

Victor Meunier, l'éminent rédacteur scientifique du *Rappel ;*

Le docteur Dutrieux-Bey ;

Le docteur E. Monin, rédacteur au *Gil Blas ;*

Le docteur de Montplaisir ;

Le docteur P. Collin ;

Le docteur A. Combe ;

Le docteur Ph. Maréchal, rédacteur au *Voltaire.*

Ce comité, dans le but d'arrêter les conditions dans lesquelles s'effectuerait le jeûne, ainsi que les précautions nécessaires pour en assurer l'absolue sincérité, se réunit pour la première fois dans les bureaux du *Voltaire*, le 26 octobre, à quatre heures du soir.

Les médecins chargés de suivre l'expérience examinèrent ce curieux sujet avec le plus grand soin ; rien dans son état ne s'opposant à ce qu'il fût donné suite à son désir, ils décidèrent que le jeûne commencerait immédiatement.

Voici l'acte qui fut rédigé dans cette première réunion ; cet acte fixa les statuts destinés à régir le jeûne, il fut signé par les médecins et par Stefano Merlatti.

« L'an mil huit cent quatre-vingt-six, le vingt-six octobre, à quatre heures de l'après-midi, se sont réunis dans les bureaux du journal le *Voltaire* MM. :

« Le docteur V. Audhoui, médecin de l'hôpital de la Pitié ;

« Victor Meunier, rédacteur scientifique du *Rappel;*

« Le docteur Dutrieux-Bey ;

« Le docteur E. Monin, rédacteur au *Gil Blas ;*

« Le docteur de Montplaisir ;

« Le docteur P. Collin ;

« Le docteur A. Combe ;

« Le docteur Ph. Maréchal, rédacteur au *Voltaire ;*

« Composant la commission chargée d'étudier les conditions dans lesquelles devra s'effectuer le jeûne proposé à la science par le nommé Stefano Merlatti, sujet italien, né à Mondovi, en 1864.

« Il a été décidé que le jeûne commencerait le mercredi 27 octobre, à minuit, pour se terminer le 15 décembre, à minuit.

« 1° Pendant ce temps, Stefano Merlatti ne prendra pour tout aliment que de l'eau filtrée, à discrétion ;

« 2° Il sera placé nuit et jour sous la surveillance de la commission médicale et de deux surveillants nommés par elle ;

« 3° La commission accepte et nomme surveillants MM. B.... et S.... (1) ;

« 4° M. B.... accepte les fonctions de nuit et M. S.... celles de jour ;

« 5° M. S.... sera relevé pour ses repas par l'un des membres du comité définitif. M. B.... aura pour mission de se munir, pendant la nuit, de la clef fermant la porte de la chambre commune qu'il occupera avec Stefano Merlatti ;

« 6° Stefano Merlatti s'engage à ne s'opposer en

---

(1) MM. B.... et S.... n'étant pas médecins n'ont pu faire partie du comité médical, mais ils touchaient de très près aux membres du comité qui tient à leur adresser ses sincères félicitations pour la façon strictement sévère dont ils ont accompli leur mandat.

aucune façon à toutes les mesures prises par ses gardiens, ou au nom de la commission, afin d'assurer le contrôle sévère de l'expérience ;

« 7° Un rapport sera fait chaque matin sur la marche de l'expérience. A cet effet, il sera tenu un journal où seront consignés le poids, la température, l'état du pouls, l'analyse des urines, leur quantité, ainsi que la quantité d'eau absorbée et les divers phénomènes physiologiques ou pathologiques qui sembleront de nature à intéresser ou à enrichir la science ;

« 8° L'analyse des urines et des matières excrémentitielles sera faite par M. Edmond Vasseur, pharmacien de première classe, domicilié à Paris, rue Saint-Lazare, 34 ;

« 9° A la première demande de rupture du jeûne qui leur sera adressée par Stefano Merlatti, les surveillants devront immédiatement accéder à son désir ; ils recevront les indications relatives aux soins à donner en attendant l'arrivée d'un membre de la commission ;

« 10° A l'apparition du premier symptôme pathologique qui lui paraîtra de gravité suffisante, la commission pourra interrompre le jeûne d'office et déclarer l'expérience close, malgré les dénégations de Stefano Merlatti qui déclare accepter irrémédiablement ces conditions. »

(Suivent les signatures.)

Le jeûne commença, régi par ces statuts, dans la nuit du 26 au 27 octobre, à minuit. Stefano Merlatti prit son dernier repas le mardi soir à sept heures.

Ce repas mérite une mention spéciale : il se composait d'une oie grasse, qu'il mangea avec l'ossature complète; il accorda quelque attention à un filet de bœuf dont il daigna dévorer environ un kilogramme. Passons sur les légumes, dont il absorba une quantité suffisante pour défrayer le repas de deux hommes ordinaires.

Mais le plus intéressant, c'est la façon dont le jeune jeûneur mange les noix. Il les croque avec leur coquille, avec la même facilité qu'un bonbon

en chocolat. Deux douzaines de noix disparurent dans ces conditions en quelques minutes.

Il est arrivé au café sans autre inconvénient.

— Mais pourquoi n'épluchez-vous pas les noix comme tout le monde ? lui demanda un des convives.

— Elles ont plus de goût ainsi, dit-il ; essayez.

Le poids du sujet pris le 27 octobre, à huit heures du matin, était de 61 kilog. 200 gr.

L'urine de cette journée, recueillie dans la matinée et résultant de la consommation de la veille, fut livrée à l'analyse de M. Vasseur, pharmacien, afin de servir de terme de comparaison aux analyses suivantes.

Cette urine était absolument normale : la quantité d'urée était de 30 grammes en vingt-quatre heures, la quantité de matières extractives (créatine, créatinine, acide urique) de 15 grammes, et la quantité de sels (chlorure de sodium, lactates, sulfates, phosphates) de 20 grammes.

Les urines furent conservées à partir du deu-

xième jour (jeudi 28 octobre) durant toute la durée du jeûne et livrées chaque jour à l'analyse du pharmacien. Les urines étaient conservées et dosées tous les matins à neuf heures et remises à M. Vasseur en échange de l'analyse des urines de la veille, analyse signée de lui.

L'analyse de M. Vasseur était contrôlée par les analyses individuelles des membres du comité médical et par les analyses de pharmaciens et de chimistes désignés par eux, notamment par MM. V.... et D....

Pour rendre intéressante et agréable à tous la lecture de l'observation de Stefano Merlatti, nous avons agrémenté les notes sèches, arides et purement scientifiques, relevées au jour le jour sur le cahier médical, des mille incidents ayant trait au jeûne ou au jeûneur lui-même, et qui émaillèrent cette extraordinaire expérience.

La science n'y perdra pas un iota et l'intérêt y gagnera puissamment. *Utile dulci.*

Deuxième journée.

(*28 octobre.*)

Merlatti est entré fort allègrement dans sa deuxième journée de jeûne.

« Le temps ne va pas assez vite, dit-il ; je voudrais en être au trentième jour, pour prouver que je n'aurai rien perdu de mon entrain. »

Il a avoué hier que les heures des repas lui laissaient une sensation pénible. « C'est l'affaire de trois ou quatre jours, » dit-il.

Comme il réclamait des timbres-poste pour affranchir ses lettres, quelqu'un lui demanda s'il prévenait ses parents de son expérience.

« Sans doute, affirma-t-il. Je ne crains pas que mon père ait jamais l'idée de me pourvoir d'un conseil de famille en vivant de la sorte ! »

Il marche beaucoup, surtout aux moments habituels des repas. Jusqu'à présent, il n'a que la fièvre de l'anxiété. Il lit avec le plus grand soin tous les

journaux, étudie les commentaires et demande sans cesse des moyens de surveillance nouveaux.

Il offre de vomir à tout instant, pour prouver que son estomac est libre de tout aliment.

Nous ne sommes qu'au troisième jour de ce formidable jeûne, et déjà il arrive à Merlatti des propositions de toutes parts. Les barnums affluent, mais l'artiste Italien offre son jeûne à la science et refuse toute espèce de compromis pour l'avenir.

Merlatti a absorbé 2 lit. 500 gr. d'eau filtrée ; il a émis 1,900 grammes d'urine.

Le pouls donne 76 pulsations.

La respiration est normale ; l'état moral satisfaisant.

Le sujet déclare n'avoir pas eu de rapports sexuels depuis vingt-deux jours qu'il est à Paris. Les derniers rapports ont eu lieu à Londres, quinze jours avant son départ.

Examiné soigneusement à l'ophthalmoscope par le docteur Dutrieux-Bey, il ne présente aucun trouble de l'œil dans l'état de la choroïde, de la

rétine et de la papille du nerf optique. La coloration est normale.

Troisième journée.

(*29 octobre.*)

Merlatti a aujourd'hui fumé pour la première fois, depuis le commencement du jeûne, trois cigarettes dans la soirée ; il s'est senti comme ivre (*ebriaco*) après avoir fumé.

La température est à 36° 9 et le pouls à 84.

La nuit a été bonne et le sujet conserve son entrain.

Quantité d'eau absorbée : 3 lit. 400 gr.

Aucune selle ni besoin de défécation depuis le commencement du jeûne.

Quatrième journée.

(*30 octobre.*)

Merlatti a atteint son quatrième jour de jeûne.

Rien à signaler dans son état. Il se prête d'ail-

leurs à toutes les expérimentations avec une grande bonne volonté.

Stefano Merlatti est toujours gai, — on le dirait Portugais ; — il a la répartie prompte. Il passe son temps à dessiner ; décidément sa chambre est mal en lumière, il ne peut pas y peindre. « C'est pourtant, a-t-il dit, le moment de faire *de la peinture à l'eau !* »

Sa carafe ne le quitte pas ; de temps en temps il boit un demi-verre d'eau. Il a la conviction qu'elle le nourrit, et il prétend qu'il engraisserait s'il en prenait trop !

Les lazzis qu'il s'adresse à lui-même font de sa petite chambre d'hôtel un vrai coin de gaieté. Jamais on ne croirait qu'une expérience aussi grave se passe là.

Merlatti est plein d'enthousiasme. Il veut arriver, coûte que coûte, jusqu'à la fin de son jeûne ; il est de plus en plus persuadé qu'il y arrivera et il ne craint pas de compromettre sa santé pour le triomphe de « son idée. » Il faut être artiste, et surtout avoir vingt-deux ans !

En tout cas, si l'on devait trouver de l'entraînement pour cette sorte de sport gastrique, c'est bien chez un artiste qu'il devait se produire.

Un vieux dicton disait : « A force de tirer le diable par la queue elle finira par rester dans la main des artistes. »

La queue du diable serait-elle tombée dans la carafe de Merlatti ?

Le sujet s'est senti comme ivre à plusieurs reprises. Sur le conseil des médecins, il se décide à s'abstenir de fumer, reconnaissant que le tabac lui fait mal et lui donne des maux de tête.

Respiration, 24 ; pouls, 83 ; température, 36° 5 ; première selle pénible dans la soirée.

Cinquième journée.

(*31 octobre.*)

Le matin, grand branle-bas à l'hôtel des Étrangers, rue Tronchet. Il s'agissait de déménager Merlatti. Les visiteurs, correspondants de journaux

parisiens et étrangers et médecins affluaient en si grand nombre qu'il arrivait un moment de la journée où, dans l'étroit salon de l'hôtel, il était impossible de se mouvoir.

Un déménagement était indispensable, non seulement pour permettre à Merlatti de recevoir ses amis plus à l'aise, mais aussi dans l'intérêt de sa santé. Rien, en effet, n'était plus malsain pour lui que cette petite pièce dans laquelle défilaient cinquante personnes par jour.

Donc, à onze heures et demie, Merlatti, accompagné de ses fidèles surveillants et de trois membres du comité médical, montait dans un fiacre chargé de son baluchon, et en route pour le Grand-Hôtel !

Le propriétaire du Grand-Hôtel a en effet gracieusement mis à la disposition de Merlatti un magnifique appartement au premier étage, avec balcon sur la rue Scribe. Cet appartement se compose d'un vaste salon dans lequel Merlatti se propose de recevoir tous les journalistes et médecins qui se présenteront, d'une grande chambre à coucher ten-

due de rouge et garnie de deux lits jumeaux à baldaquin.

« Il n'y a pas de biftecks sous les édredons? » a demandé Merlatti.

Il couchera donc à côté de ses surveillants et, le jour, il se reposera sur une grande chaise longue au pied du lit. A côté de la chambre à coucher sont un grand cabinet de toilette et une garde-robe.

Dans ce vaste appartement, d'une hauteur de plafond plus que suffisante, Merlatti sera dans les meilleures conditions d'hygiène. Il pourra, de plus, peindre à loisir, car le jour est merveilleux.

Il continue, d'ailleurs, à se porter comme le Pont Neuf reconstruit, et, d'une gaieté toujours riante, il s'amuse avec beaucoup d'entrain du bruit qui se fait autour de lui.

Succi a toujours le don de le mettre en colère et il attend avec impatience sa visite.

Soit le changement d'eau ou le changement de résidence, Merlatti était hier soir un peu surexcité. Néanmoins, il a la répartie gaie. C'est ainsi qu'il

disait, en pénétrant dans le splendide appartement que le Grand-Hôtel met si généreusement à sa disposition : « Pour habiter ce *palais*, il est aisé d'oublier le sien. »

Comment trouvez-vous ce mot de la faim ?

Température, 36° 5 ; pouls, 83 ; respiration, 24 ; analyse des urines émises dans la journée du 30 octobre (du 30 octobre à neuf heures du matin au 31 octobre à neuf heures du matin).

Quantité d'urine émise : 2 litres.

Éléments (*pour un litre*).

Couleur	jaune très pâle.
Aspect	limpide.
Dépôt	nul.
Odeur	presque nulle.
Consistance	très fluide.
Réaction	légèrement acide.
Densité	1,005.
Urée	5 gr. 765 mill.
Acide urique	quantité minime.
Acide phosphorique	50 centigrammes.
Albumine	*néant.*
Glycose	*néant*
Pigments biliaires	*néant.*

Sixième journée.

(*1er novembre.*)

Le brave jeûneur nous semble bien réellement jeûner sans fatigue. A peine observe-t-on un peu de pâleur sur ses joues.

Il est gai et enjoué; son dernier jeûne de trente-six jours ne serait donc pas une « frime ? » Il faut s'attendre à tout de la part de cet étonnant rapin.

Beaucoup de personnes se sont présentées hier pour voir Merlatti. Sa porte étant fermée à tout ce qui n'est pas médecin ou journaliste, on insistait curieusement.

Alors Merlatti eut la réflexion suivante : « Quand j'ai jeûné *pour mon compte* et à mon trente-sixième jour, personne ne faisait un pas pour me voir; et même, quand l'art m'obligeait à faire appel à la bonne volonté de mon estomac, beaucoup de gens fuyaient pour éviter de me rencontrer. Aujourd'hui, au sixième jour de mon jeûne, la foule se presse

auprès de moi ; tout est dans la disposition des accessoires, dans la réalité comme dans la peinture ! »

Le poids pris à huit heures du matin est tombé à 58 kilog. 600 gr. ; perte totale, 2 kilog. 600 gr.

La nuit a été très bonne : les lourdeurs de tête ainsi que la sensation d'ivresse ont disparu.

Eau absorbée, 3 lit. 200 gr.

Urine émise, 2 lit. 600 gr.

Septième journée.

(*2 novembre.*)

Il y a sept jours aujourd'hui que Merlatti n'a fait usage d'aliments.

Demain mercredi, le comité, réuni en conseil à quatre heures et demie au Grand-Hôtel, décidera s'il y a lieu de continuer le jeûne.

Merlatti sait mieux que personne à quoi s'en tenir. Il se soumet aux examens avec une docilité à toute épreuve. Son caractère enjoué ne varie pas. A

chaque jour écoulé il voit un fleuron s'ajouter à sa couronne. *On le croit!* Voilà ce qu'il voulait.

Il est désintéressé comme un vrai philosophe. Jamais il ne fait aucune allusion aux refus que le comité oppose aux visiteurs.

Hier, un médecin étranger lui proposa, après examen prolongé de son état, un cadeau que Merlatti refusa énergiquement. « Je veux jeûner pour la science, dit-il, et même je suis prêt à offrir mon corps à l'École de médecine pour qu'après ma mort on puisse étudier ce qui me permet de vivre sans manger un temps aussi long. »

Il s'est présenté hier à la porte de Merlatti plus de six cents visiteurs qui ont été refusés.

La nuit a été un peu agitée par des cauchemars. Le sujet voyait des ennemis prêts à lui couper la tête; il se défendait énergiquement.

Il accuse quelques vertiges et de la céphalalgie. Le sujet est légèrement abattu.

Il présente aux lèvres quelques vésicules d'herpès.

Température, 37°1; pulsation, 70; respiration, 30.

Huitième journée.

(*3 novembre.*)

Il ne faut pas se le dissimuler, le métier de jeûneur est un rude métier. Le huitième jour du jeûne de Stefano Merlatti a commencé cette nuit, à minuit. Le septième l'a trouvé péniblement frappé. Le joyeux rapin avait perdu une partie de son ressort. La nuit avait été mauvaise. Des hallucinations avaient troublé le sommeil du jeûneur. Des bandits le menaçaient de lui couper la tête, etc.

Bien qu'il ne nous parvienne aucune nouvelle des expériences médicales du comité, on peut présager que la séance d'aujourd'hui sera intéressante. C'est en effet dans cette réunion que les médecins décideront si le jeûne doit être continué ou bien si Merlatti est impuissant à soutenir plus longtemps le régime de l'eau.

Si le comité n'arrête pas le jeûne, en vertu des pouvoirs que lui confèrent les statuts, Merlatti con-

tinuera. Rien ne peut ébranler la résolution du jeune Piémontais.

« Je connais cette crise, dit-il ; je l'ai traversée à chacun de mes jeûnes précédents. Elle peut durer quelques jours encore. »

Le ton de sincérité avec lequel il assure connaître les phases qu'il traverse donne confiance.

Quoi qu'il en soit, que Merlatti cesse ou continue son jeûne, la façon loyale dont il s'est comporté pendant les rudes épreuves des sept jours qui viennent de s'écouler prouve que le jeune artiste n'est pas le premier venu, et qu'il y a en lui l'étoffe d'un homme énergique sans pose et sans puffisme.

RÉUNION DU COMITÉ MÉDICAL.

Aujourd'hui, à quatre heures et demie, le comité médical de surveillance du jeûne de Stefano Merlatti s'est réuni au Grand-Hôtel. Lecture a été faite des bulletins au jour le jour de l'état du jeune artiste pendant la période écoulée du 26 octobre au 3 novembre.

De ces bulletins, il résulte que le poids a diminué de 3 kilog. 375 gr. en huit jours, ce qui donne une moyenne de 420 grammes de diminution par jour.

La quantité d'urée par litre était à l'état normal de 24 grammes par litre ; la dernière analyse, faite par M. Edmond Vasseur, pharmacien, lauréat des hôpitaux de Paris, accusait 4 gr. 50 cent. d'urée.

L'urine a donc perdu environ 19 gr. 50 cent. en huit jours.

Le pouls, la température et la respiration accusent une courbe très faiblement descendante. L'amaigrissement du visage est notoire. Les yeux excavés sont devenus très brillants. A part quelques vertiges et un grelottement aisément explicable, il n'y a aucun changement spécial dans l'état de Stefano Merlatti à quatre heures et demie du soir.

Un filtre excellent a produit le meilleur effet sur Merlatti, qui se plaignait de l'eau. Il prétend que celle du nouveau filtre lui a rendu de la force. En tout cas, il est plus gai qu'hier.

Stefano Merlatti s'est présenté au comité d'une façon exceptionnellement énergique.

— Vous me trouvez, messieurs, dans la même situation qu'il y a huit jours ; j'ai donné chaque jour mon état, sans déguiser mes fatigues ni les souffrances que j'ai pu endurer. Je souhaite pouvoir continuer mes cinquante jours, mais je vous assure que, le trente-sixième, vous me verrez encore debout et tenant ma parole.

Néanmoins, les membres du comité ont insisté pour faire comprendre à Stefano Merlatti combien il risquait sa santé et même sa vie.

A toutes les énergiques argumentations qui lui furent données pour qu'il renonçât à sa terrible expérience, Stefano Merlatti se borna à affirmer sa volonté expresse de persister jusqu'au moment où sa vie serait réellement en danger.

En présence des affirmations énergiques de persister dans son jeûne qu'émet l'artiste Italien, le comité déclare accepter la continuation de la surveillance du jeûne dans les mêmes conditions que

précédemment, puis rédige le procès-verbal suivant, dont il donne lecture et fait écrire à Merlatti la clause dernière, que celui-ci signe d'une main absolument ferme.

Voci le procès-verbal :

PROCÈS-VERBAL.

L'an mil huit cent quatre-vingt-six et le trois novembre, les membres du comité constitué par M. le docteur Ph. Maréchal à l'effet de suivre l'expérience tentée par le sieur Stefano Merlatti s'étant réunis dans l'appartement qu'il occupe au premier étage du Grand-Hôtel, à Paris, et qui a été mis gracieusement à sa disposition par la direction dudit hôtel, en présence de MM. Mario Carl-Rosa, directeur de l'Académie des beaux-arts des Champs-Élysées, et Ragot, artiste peintre ; après avoir pris connaissance du journal de l'expérience et des analyses d'urine faites par M. Edmond Vasseur, pharmacien, demeurant rue Saint-Lazare, n° 34, ont décidé que, malgré le bon état relatif du sieur Stefano Merlatti, il y aurait peut-être quelque danger à continuer, dans un but de simple curiosité, un jeûne absolu qui a déjà duré, sans aucune interruption, huit jours ;

En conséquence, ils ont exprimé au sieur Stefano Merlatti le désir qu'ils avaient de voir cesser une expé-

rience capable de lui porter préjudice, soit actuellement, soit plus tard, se déclarant prêts, d'ailleurs, à reconnaître qu'il lui serait sans doute facile de pousser plus loin son jeûne et de le porter à un nombre de jours actuellement impossible à déterminer ;

Le sieur Stefano Merlatti, après avoir pris connaissance de ce désir du comité, a déclaré qu'il persistait à vouloir continuer son jeûne, ses forces lui paraissant encore suffisantes et ne se sentant nullement incommodé; qu'il acceptait l'entière responsabilité de cet acte et des accidents qui pourraient survenir; qu'il autorisait toutefois le comité à suspendre l'expérience s'il arrivait quelque désordre capable d'inspirer de sérieuses inquiétudes ;

Ce qu'ayant entendu, les membres du comité, vu la volonté bien arrêtée de Stefano Merlatti, ont pris acte de sa déclaration en présence des témoins, et tous ont signé.

(Suivent les signatures des membres du comité médical et des témoins.)

Suit cette clause spéciale, écrite et signée de la main de Stefano Merlatti :

Je soussigné, Stefano Merlatti, agissant avec ma pleine intelligence et ma libre volonté, et après avoir entendu les observations qui m'ont été faites à plusieurs reprises par les membres du comité chargé de la surveillance de l'expérience à laquelle j'entends me livrer, et qui veulent

bien, au besoin, me porter assistance, déclare vouloir persister dans mon jeûne, aux mêmes conditions que devant, à mes risques et périls.

Paris, au Grand-Hôtel, ce....

Signé : Stefano Merlatti.

En conséquence, le jeûne de Stefano Merlatti entre dans une nouvelle phase à dater de ce jour, pour se continuer, à moins qu'un accident grave en décide autrement, jusqu'au 16 décembre prochain.

Le poids est à 57 kilog. 825 gr.; la quantité d'urée par litre est tombée à 4 gr. 483 ; la quantité d'acide phosphorique à 29 centigrammes par litre.

L'examen ophthalmoscopique fait le 3 novembre à cinq heures du soir ne révèle qu'une légère diminution de la coloration de la papille du nerf optique.

Les conjonctions palpébrales sont légèrement anémiées.

Neuvième journée.

(*4 novembre.*)

La nuit a été un peu agitée; elle a été entrecoupée de rêves pénibles.

Merlatti croyait voir ses amis défunts qui lui adressaient des reproches ; il entendait des cris, etc.

Le pouls est à 74 ; il est manifestement récurrent ; la température est à 36° 8 : la respiration à 32.

Au dynamomètre, Merlatti fait 45 à l'échelle de pression ; il marque 2,400 au spiromètre.

Les fonctions visuelles n'ont subi aucune modification appréciable ; l'examen ophthalmoscopique ne dénote qu'une légère décoloration de la papille du nerf optique dans sa moitié interne.

Les yeux n'ont rien perdu de leur éclat ; la tension intra-oculaire est normale.

A en juger par la position qu'occupe l'œil dans la cavité orbitaire, le tissu graisseux retro-oculaire n'a dû subir qu'une diminution de volume insignifiante.

D = 0,25 à neuf heures du matin.
D = 0,50 à six heures du soir.

Dixième journée.

(*5 novembre.*)

Aujourd'hui, dixième journée de jeûne, Merlatti n'a pas cessé d'être enjoué et gai comme au premier jour. Il est vrai que l'après-midi a été rempli par d'agréables visites : toute la colonie italienne a défilé devant le peintre jeûneur. Il a répondu avec entrain aux questions qui lui ont été adressées. Il est certain que les visiteurs qui ont accès près de lui ne seront pas un élément nuisible à la longueur des journées. Merlatti se couche de bonne heure, il fait une promenade pour remplacer le dîner. Il prétend qu'il suffit de prendre un exercice quelconque pour le repas et se figurer qu'on quitte une excellente table pour que l'illusion remplace l'acte. Il aura beaucoup de peine à faire passer cette théorie en pratique par ceux auxquels il la donne.

Voici le bulletin médical de la journée :

Poids : 57 kilog. 100 gr.
Pulsations : 74 (pouls récurrent).

Température : 36° 8.

Respiration : 32.

Spiromètre : 2,400.

L'examen des yeux montre que le fond de l'œil est absolument normal.

L'acuité visuelle est considérable (D = 0,50).

L'urée est descendue à 4,4 par litre.

Onzième journée.

(*6 novembre.*)

Les expériences succèdent aux expériences chez Stefano Merlatti. La table est encombrée de thermomètres, spiromètres, dynamomètres, sphymographes, verres gradués, etc.

A partir de midi, les visiteurs, qui sont admis maintenant, affluent près du jeûneur. On se croirait dans un atelier d'artiste. Hier, le peintre Ragot prenait possession de la chambre de son jeune confrère italien pour faire son portrait, dont l'esquisse était déjà admirée après une courte séance.

Merlatti commence à avoir ses habitués, et même ses habituées. On entend parler anglais — le jeune

artiste parle aussi couramment cette langue que la nôtre — italien, espagnol, etc. ; toutes les nations y sont représentées. Les races latines dominent ; c'est surtout le boulevard qui fournit un contingent de visiteurs, qui passe, va, vient, avec l'habitude qu'on prend si vite à Paris et qui, du reste, se perd de même.

Si cela continue, le Grand-Hôtel sera obligé de mettre à la disposition du jeûneur le grand salon du Zodiaque pour recevoir ses hôtes.

*
* *

Rien de changé dans les analyses ni dans la force. Seules, les joues se creusent de plus en plus, les yeux s'excavent, les prunelles brillent d'un éclat spécial ; mais l'enjouement de Stefano Merlatti contraste joyeusement avec l'altération de son visage creusé par l'abstinence.

La force musculaire n'a pas varié ; il fait monter le dynamomètre jusqu'à 48 (échelle de pression).

Il a perdu 800 grammes environ depuis deux jours.

Au spiromètre, il monte à 2,400. L'analyse de l'urine donne 4 gr. 50 cent. d'urée par litre. La température varie à peine d'un ou deux dixièmes de degré.

Merlatti absorbe de trois à quatre litres d'eau filtrée par jour.

Malgré tous les changements apportés à sa physionomie par ses onze jours de jeûne, Merlatti prétend que son physique a eu moins à souffrir de cette rude épreuve que des détériorations que les dessinateurs et autres croqueurs de types lui infligent journellement sur le papier.

Un fait encore à noter : la foule des barnums assiège Merlatti pour lui faire signer un engagement pour un jeûne futur à faire *n'importe où*.

Merlatti refuse, naturellement, malgré les offres brillantes qui lui sont faites. Il ne jeûnera plus, dit-il, que quand il ne pourra plus faire autrement. Il a encore trente-neuf jours de jeûne sur la planche; cela semble lui suffire pour le moment.

Douzième journée.

(*7 novembre.*)

Stefano Merlatti, bien que ne faisant aucune excentricité, reste toujours dans le rôle qu'il s'est tracé. Il disait au début, alors qu'il assurait pouvoir jeûner cinquante jours et qu'on riait de lui : « Patience, le temps viendra où l'on croira ce que j'ai dit. »

Nous voilà au douzième jour de cette expérience, et le gai rapin n'a rien perdu de sa belle humeur. Son poids a diminué, ses joues se sont un peu creusées, ses yeux sont excavés, mais Merlatti conserve sa force, qui est même surprenante ; il a sa lucidité d'esprit et sa répartie qu'on admirait aux premiers jours.

La foule des visiteurs continue à assiéger les portes de l'intéressant sujet.

A noter particulièrement une charmante Italienne, qui est devenue une de ses habituées, et qui semble

suivre avec le plus grand intérêt le jeûne et surtout le jeûneur.

Voici le bulletin médical de la journée d'hier (onzième journée) :

Poids : 56 kilog. 500 gr.
Pulsations : 62.
Température : 36° 8.
Dynamomètre : 48.
Nuit : bonne.
État général : satisfaisant.

Le sujet a eu aujourd'hui sa deuxième garde-robe depuis le commencement du jeûne ; elle a été déterminée par un lavement et le sujet a rendu avec l'eau du lavement environ 20 grammes de matières dures et noirâtres.

L'examen microscopique de ces matières, fait par M. le docteur G..., médecin des hôpitaux, et par M. Vasseur, pharmacien, démontra qu'elles étaient uniquement constituées par des débris d'épithélium, de la cholestérine et des acides gras.

Treizième journée.

(*8 novembre.*)

Le comité s'est réuni samedi soir au Grand-Hôtel.

Après un examen des plus minutieux, il a été reconnu que l'état du jeûneur ne présentait aucun symptôme de nature à arrêter l'expérience.

L'amaigrissement s'accentue ; on distingue le squelette, dont les courbes et les saillies commencent à se dessiner, Merlatti prétend qu'au trente-sixième jour il n'aura plus que la peau et les os.

Il semble suivre son dépérissement de l'œil d'un homme qui a déjà passé nombre de fois par là ; il désigne les régions qui maigriront à tour de rôle, en fixant même les dates qui verront le summum d'amaigrissement de chaque région.

L'œil, examiné à l'ophtalmoscope, ne présente aucun trouble dans la transparence de ses milieux ; les fonctions visuelles ne sont nullement altérées. Les pupilles sont dilatées.

Ce matin, le sujet a eu une attaque de nerfs qui a duré environ quinze minutes, et dont les caractères étaient ceux de l'attaque hystérique. Cette crise a été suivie d'un accès de dyspnée assez intense ; les yeux étaient injectés et la face tuméfiée. Une application de plaques dynamodermiques a eu rapidement raison de ces accidents et a démontré que Merlatti, comme tous les névropathes, était justiciable au plus haut point de la métallothérapie.

Merlatti a prétendu que dans ses jeûnes précédents il avait déjà subi de semblables attaques.

Il n'a donné au dynamomètre que 32 (échelle de pression).

Quatorzième journée.

(*9 novembre.*)

A la suite de la crise nerveuse qu'il a subie hier matin, plusieurs membres du comité ont émis le vœu qu'à l'apparition de crise semblable le jeûne devrait cesser d'office.

Un avis placardé dans les salons du Grand-Hôtel prie le public qui vient de midi à six heures rendre visite à Merlatti de ne pas engager avec le jeûneur des conversations trop longues qui pourraient le fatiguer. Il est recommandé à l'artiste italien de faire peu de dépense de forces.

Le pouls est à 64. L'état général est très satisfaisant, sauf la céphalalgie qui n'a pas encore disparu.

La quantité d'eau absorbée dans les vingt-quatre heures est de 3 lit. 400 gr.

Quinzième journée.

(*10 novembre.*)

Il y a quinze jours que Stefano Merlatti ne prend que de l'eau filtrée pour toute alimentation.

Combien de joyeux ventrus, gastronomes au faciès rubicond, à l'œil émérillonné, aux joues pourprées par les congestions latentes, croiront la chose impossible ? Elle est pourtant exacte. En plein dix-neuvième siècle, à la fin de ce siècle où,

dit-on, seuls les marchands de comestibles font de belles affaires, un homme de vingt ans est resté quinze jours sans manger. Et cela par le fait de sa volonté, pour prouver qu'un Italien, son compatriote, *blaguait* quand il prétendait qu'une liqueur quelconque pouvait permettre à un homme un tour de force semblable. Ce n'est pas tout ; Stefano Merlatti veut continuer et prétend qu'il continuera encore trente-cinq jours, sans liqueur, sans autre philtre que l'eau du sien.

Certains journaux du matin ont fait courir le bruit que Merlatti avait eu des évanouissements.

Il n'en est heureusement rien ; au contraire, le jeune Italien a subi une crise nerveuse. Lui, des évanouissements, allons donc ! Il est solide comme un pont neuf. Il n'y a qu'à lui offrir à déjeuner pour l'entendre récriminer d'une voix sonore. Il faisait hier 48 au dynamomètre. Il y a vingt millions de Français qui prennent trois repas par jour depuis leur naissance et qui à son âge n'en feraient pas autant.

Non, Stefano Merlatti n'est pas vaincu. Il ira peut-être longtemps encore avec sa volonté.

Beaucoup de visiteurs au Grand-Hôtel. Merlatti les reçoit avec aisance, bien que le comité ait fait apposer des affiches priant de ne pas fatiguer le jeûneur par des conversations longues.

La peau est sèche, la langue saburrale, l'haleine fétide ; le pouls est à 72, la température à 36° 9.

Seizième journée.

(*11 novembre.*)

L'état de Stefano Merlatti est des plus satisfaisants.

Le jeune artiste a recouvré sa gaieté et son enjouement des premiers jours. Jusqu'ici, il n'avait pas essayé ses périlleuses expériences en hiver. Son dernier jeûne de trente-six jours avait eu lieu au printemps en Angleterre. De plus, les conditions spéciales dans lesquelles il vit actuellement sont différentes de celles où se sont effectués ses jeûnes

précédents. Stefano Merlatti, constamment entouré, surveillé, épié, toujours soumis aux examens de toute nature, se trouve, étant données les modifications apportées dans son économie par le jeûne, dans un état de surexcitation facile à comprendre. Grâce à sa volonté de fer, le brave garçon a remporté une nouvelle victoire sur ses nerfs. Depuis hier, il a reconquis la calme assurance du début.

Il entre victorieusement dans la deuxième quinzaine de son jeûne. Sauf l'amaigrissement notable de ses muscles et une légère dilatation des pupilles, personne ne soupçonnerait dans Stefano Merlatti un homme qui, depuis quinze jours, n'a pris que de l'eau pour toute substance nutritive.

La faim se manifeste chez lui par un délabrement de l'estomac. Or, aussitôt que cette sensation se produit, Merlatti absorbe d'un seul coup un litre d'eau qui lui permet d'attendre environ sept heures, au bout desquelles il recommence.

Le sentiment de pléthore stomacale dont l'eau absorbée lui donne l'illusion est tellement complet

qu'il ne pourrait pas se figurer, dit-il, que son breuvage laisse son économie dans un état complet d'inanition.

On n'observe pas chez Merlatti la pâleur de la face ni la décoloration des muqueuses, comme cela se produit chez les malheureux qui souffrent de privations.

Le faciès est normalement irrigué par un sang suffisamment rouge pour teinter les joues sous sa peau brune d'homme du Midi.

Ses journées se passent à faire de la peinture ou du dessin. Il reçoit les visiteurs de midi à cinq heures, et même jusqu'à six heures du soir. Malgré les conseils des médecins de son comité, son ardeur méridionale ne peut consentir à le laisser dans le mutisme qu'on lui recommande. Il parle sans cesse, répond aux questions et souvent les prévient.

Jamais il ne s'aperçut autrement de la faim que par une sensation de vide qui se manifestait dans son estomac. Or, à ces moments, il suppléait aisément au repas par l'absorption d'une certaine quantité d'eau.

Il a supporté trente-six jours de ce régime à la précédente expérience ; ira-t-il plus loin cette fois, ou même atteindra-t-il ce terme phénoménal ?

That is the question !

Le bulletin d'aujourd'hui donne :

Pulsations : 72.
Température : 36°9.
Spiromètre : 2,100.

L'acuité visuelle possède toute son intensité, Merlatti distingue les plus fins degrès de l'échelle métrique. Les pupilles sont légèrement dilatées.

Dix-septième journée.

(*12 novembre.*)

Aujourd'hui, Merlatti semble avoir complètement triomphé des malaises éprouvés au début du jeûne.

Les médecins l'ont autorisé à faire une longue promenade à pied. Il ira du Grand-Hôtel au bois de Boulogne et reviendra.

Une voiture suivra le groupe au pas, en cas d'ac-

cident. Mais Merlatti prétend que d'ici au trentième jour de jeûne il ne doit rien se passer d'anormal dans sa situation. Jusqu'ici, il avait prédit ou attendu les phénomènes par lesquels il est passé. Il est bon d'ajouter que c'est la première fois qu'il entreprend un aussi long jeûne dans cette saison. Le froid a sur lui une action débilitante qui pourrait faire craindre une maladie capable d'interrompre le jeûne.

Ses forces sont cependant encore considérables. Il a porté lui-même hier soir au *Voltaire*, — en compagnie de ses surveillants, bien entendu, — le bulletin médical suivant :

Aujourd'hui, 11 novembre.

Pulsations : matin, 78 ; soir, 72.
Température : 37°.
Respiration : 22.
Dynamomètre : 46.
Spiromètre : 2,000.

L'analyse de l'urine faite par M. Vasseur, pharmacien, donne la minime quantité de 3 gr. 5 cent. d'urée par litre.

La vue est excellente. Les pupilles ne sont plus dilatées; les douleurs dans la région orbitaire ont disparu ; du reste, les troubles de la vision ne se manifestent plus que le soir.

Dix-huitième journée.

(13 novembre.)

L'état de Stefano Merlatti est des plus satisfaisants. Sa force musculaire reste la même, sa voix n'a subi aucune modification ; le timbre est fort et pénétrant. On ne constate aucune apparence d'anémie cérébrale. Les idées sont nettes, concises, et la volonté reste inébranlable. Peu à peu, son entourage a perdu l'habitude de lui offrir de rompre le jeûne. Ses surveillants s'accoutument à voir un homme qui ne mange pas.

Merlatti, de son côté, prétend qu'aujourd'hui il pourrait, sans ressentir la moindre envie et sans y prendre part, assister au banquet le plus alléchant.

Si, comme il l'assure, aucune complication ne doit survenir dans son état avant le trentième jour, ce sera la première fois qu'on aura constaté, en France, un phénomène semblable chez un être sain de corps et d'esprit.

Pour le moment, Stefano Merlatti continue ses séances de peinture et de dessin. Il reçoit ses visiteurs de midi à six heures du soir. A six heures et demie, il sort faire sa promenade et rentre généralement de huit à neuf heures, toujours accompagné, toujours surveillé, toujours épié.

Merlatti accepte toute les propositions que lui font les docteurs. Il ne discute jamais les sacrifices qu'on lui demande. Veut-on de son sang, il donne ses veines! La science lui devra, sinon le secret du jeûne qu'il ne peut donner, ne le connaissant pas, du moins tout ce que le brave garçon pourra fournir pour aider à faire la lumière sur ce point obscur.

Le bulletin d'aujourd'hui donne :

Pulsations : 80.
Température : 37°.

Dynamomètre : 46.
Spiromètre : 2,100.

L'analyse de M. E. Vasseur, pharmacien, donne 2 grammes d'urée pour un litre d'urine.

L'analyse du sang, faite par M. le docteur G..., médecin des hôpitaux de Paris et agrégé à la Faculté de médecine, donne 3,906,000 globules du sang par millimètre cube.

Dix-neuvième journée.

(14 novembre.)

Stefano Merlatti a jeûné dix-huit jours pleins ; ce soir, à minuit, il entrera dans son vingtième jour d'abstinence. Jamais on n'a vu stoïcisme semblable.

Il rit, parle, discute, peint, écrit avec la même facilité qu'un être mangeant et buvant comme tout le monde.

Hier il a reçu la visite du docteur Thomas Linn,

correspondant du *New-York médical journal*, venu exprès pour rendre compte de son observation.

Le docteur Thomas Linn a été un des membres assistants au jeûne célèbre du docteur Tanner.

Il a trouvé que Merlatti présentait au dix-huitième jour les mêmes phénomènes que ceux observés chez son confrère américain.

Hier matin, le docteur Ricord est venu visiter le jeune peintre. Il lui a donné d'excellents conseils. Entre autres choses, pour l'encourager, l'éminent vieillard lui a dit : « Hier, j'ai mangé une cuillerée de potage au potiron et quelques grains de riz. Vous voyez, mon jeune ami, qu'on vit de peu. »

Le savant oublia d'ajouter qu'à son âge (quatre-vingt-cinq ans), l'appétit diminue d'une façon notable.

Merlatti affirma au docteur Ricord que ce jeûne n'était pas pour lui un supplice, qu'il n'avait qu'un mérite : celui du sacrifice de sa liberté pendant le jeûne. En effet, le pauvre jeûneur n'a jamais dû être escorté de cette façon. Cela lui semblera bon, après

l'expérience, de pouvoir respirer à l'aise sans être épié, surveillé ni suivi comme à l'heure actuelle.

De midi à six heures, nombreuses visites, parmi lesquelles nous remarquons les notabilités parisiennes les plus en vogue.

L'analyse des urines donne 5 grammes d'urée par litre, soit environ 10 grammes dans les vingt-quatre heures.

La nuit a été agitée de rêves. Quoique l'état mental soit satisfaisant, la conversation dénote une certaine défaillance de la mémoire.

Vingtième journée.

(*15 novembre.*)

Merlatti entre dans son vingtième jour de jeûne. Quand on songe que le pauvre garçon en a encore pour un long mois, on se prend de compassion et l'on ne sait plus si l'on doit admirer cette énergique volonté ou blâmer cette téméraire folie.

Le comité médical redouble de prudence.

Les médecins tendent à croire que Merlatti pourra continuer son jeûne pendant une dizaine de jours encore, à moins de complications tout à fait imprévues quant à présent.

Tout le monde s'accorde à féliciter les savants qui suivent et contrôlent cette expérience destinée à faire époque dans la science, de la dignité qu'ils y ont apportée dès le début et du soin jaloux avec lequel ils ont évité qu'une publicité malsaine en vînt troubler la solennité.

Néanmoins, le public est toujours admis à visiter Stefano Merlatti au Grand-Hôtel, de midi à six heures du soir. Les privilégiés peuvent le voir de neuf heures à midi. En tout cas, on est toujours sûr de ne pas le trouver à table.

Le poids est tombé à 53 kilog. 800 gr. (primitivement 61 kilog. 200 gr.).

Le litre d'urine contient 2 grammes et demi d'urée (soit environ 5 grammes dans les vingt-quatre heures).

Le sujet éprouve depuis hier sous le mamelon gauche une violente névralgie intercostale. Rien à l'auscultation du cœur.

Vingt et unième journée.

(*16 novembre.*)

Aucun changement n'est survenu depuis hier dans l'état de santé de Merlatti. Les forces subsistent. Hier, il est allé à la salle d'armes accompagné de deux médecins du comité et d'un de ses surveillants.

A l'échelle de traction du dynamomètre, le jeûneur a atteint le chiffre de 100, véritablement surprenant, étant donné déjà ses vingt jours de jeûne.

A la stupéfaction des élèves de la salle d'armes, Merlatti a levé à bras tendu un poids de 15 kilogrammes.

Par les soins du comité médical, une carte figurant les courbes des différents états du sang, de l'urée, du poids, de la température et de l'acide car-

bonique dans les expirations a été affichée dans l'appartement que Merlatti occupe au Grand-Hôtel. Les médecins et les savants pourront donc suivre sur un tracé la marche du jeûne depuis son début.

Aux nombreux visiteurs qu'il reçoit, le peintre jeûneur affirme que son jeûne actuel le fatigue moins que le précédent qui a été de trente-six jours.

Les médecins croient que, malgré ses affirmations, Merlatti n'ira pas plus loin qu'à sa dernière expérience.

L'amaigrissement continue; chaque jour on peut constater l'effet produit par le jeûne sur la musculature. Sauf le cou, toutes les parties du buste ont subi une notable diminution.

Le poids est de 53 kilog. 600 gr.

Vingt-deuxième journée.

(*17 novembre.*)

Un examen comparatif a pu être fait, grâce à la bienveillance du docteur Thomas Linn, de New-

York, qui a assisté à l'expérience de jeûne du docteur Tanner. Bien qu'il y ait eu entre le jeûne du médecin américain et celui du peintre italien une différence d'âge et de saison (le docteur Tanner avait quarante-cinq ans et jeûnait de juillet à septembre, tandis que Stefano Merlatti a vingt-deux ans à peine et jeûne d'octobre à décembre), les proportions sont absolument les mêmes.

L'urée, qui était de 10 grammes au dix-septième jour chez Tanner, était dosée à peu près à la même quantité chez Merlatti.

Le poids a diminué dans les mêmes proportions.

Seulement, il est un fait à noter : le docteur avait quarante-cinq ans et, partant, avait plus évolué que le jeune Italien. Or, à partir du dix-septième jour environ, chez Merlatti, les réserves alimentaires ont été absorbées ; aujourd'hui, la déperdition commence à s'attaquer aux muscles ; de là abaissement du chiffre de la perte du poids journalier.

Dans cette proportion, on constate que la perte, qui aux premiers jours était de 450 grammes par

vingt-quatre heures, est descendue à 400 le septième jour, puis à 350 le onzième, à 300 le quatorzième, à 275 le dix-huitième et à 250 le vingt et unième.

Où s'arrêtera la proportion ?

Il est certain que les muscles offrent plus de résistance à la combustion de cette nutrition autophagique, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Stefano Merlatti supporte à merveille son abstinence. Ses forces musculaires n'ont pas encore été atteintes, ainsi que l'indique le dynamomètre.

Son caractère est toujours égal. Seul, le goût du travail l'abandonne un peu. Il semble avoir besoin de stimulation morale. Il aime s'occuper, causer, mais non s'astreindre à un travail lent et demandant une certaine application. Néanmoins, il a terminé hier son portrait au crayon, qui est d'une ressemblance frappante.

Dans ces derniers jours, le docteur Dutrieux-Bey a noté à certaines heures une légère diminution de l'acuité visuelle et constaté de l'asthénopie, de

la mydriase et un peu de dyschromatopsie. On se souvient qu'au début le docteur avait signalé que Merlatti avait les yeux emmétropes, c'est-à-dire normaux.

L'étude des phénomènes produits sur la vue par un jeûne prolongé n'a guère été minutieusement faite jusqu'à ce jour. Ce n'est toutefois qu'avec la plus grande prudence qu'on pourra compléter l'étude des modifications de la vision chez l'intéressant jeûneur, car l'examen ophtalmoscopique répété et la constatation du degré d'asthénopie sont des causes de fatigue pour le sujet.

Le bulletin médical donne :

Température : 36° 9.
Dynamomètre (pression) : 45.
Pulsations : 72.
Spiromètre, 2,000.

Le sujet dort plusieurs heures dans la journée. Le poids est à 53 kilog. 100 gr. (diminution dans les vingt-quatre heures, 509 grammes).

Vingt-troisième journée.

(*18 novembre.*)

Nuit agitée par des rêves continuels.

Au réveil, éruption herpétiforme à la lèvre inférieure.

Les yeux s'excavent, les traits s'altèrent.

L'humeur reste enjouée.

Le poids est à 52 kilog. 700 gr. (diminution dans les vingt-quatre heures : 400 grammes.)

Dynanomètre (traction) : 100.
— (pression) : 45.

Vingt-quatrième journée.

(*19 novembre.*)

La nuit a été agitée par des rêves continuels.

L'émaciation s'accentue.

Les sens s'affinent; l'ouïe, ainsi que l'odorat, sont d'une sensibilité de perception très grande. La vue est excellente.

Léger mouvement fébrile dans la soirée.

Le poids est à 52 kilog. 420 gr.; l'urée à 3 gr. 20 cent. par litre, soit 8 grammes dans les vingt-quatre heures.

Vingt-cinquième journée.

(*20 novembre.*)

Merlatti est à la moitié de sa terrible expérience. Le comité médical s'est réuni hier pour obtenir du jeune Italien qu'il renonçât à aller plus avant dans cette lutte contre la nature. Rien n'a pu ébranler sa résolution.

Hier, un médecin lui a demandé s'il songeait à la mort, s'il ne craignait pas d'accident.

« Non, a-t-il répondu, je suis sûr de ne pas mourir de cela; je me connais; seulement j'ai peur du froid. N'étant pas aussi *résistant* qu'avant mon jeûne, il pourrait bien m'arriver malheur si je prenais froid. »

Du reste, toutes les précautions ont été prises pour que l'intéressant sujet soit à l'abri des rigueurs

de l'hiver. La chaleur de son appartement est soigneusement mesurée.

L'amaigrissement continue. Les muscles de la face commencent à disparaître. Il ne restera bientôt plus que la peau sur toutes les parties du corps.

Les médecins pensent qu'il est difficile que Merlatti dépasse le maximum déjà atteint de trente-six jours de jeûne. En effet, d'après la progression suivie par la déperdition musculaire, le jeune peintre en serait réduit au trente-septième jour à vivre de ses organes essentiels, ce qui constituerait des lésions mortelles.

Tel est l'avis de plusieurs membres du comité.

Les personnes qui n'ont pas vu Merlatti depuis trois jours le trouvent sensiblement changé.

Le problème devient donc de plus en plus intéressant, et Merlatti lui-même ne peut le résoudre puisqu'il n'a jamais franchi le cap de trente-six jours.

Il reçoit toujours, de midi à six heures, les visites qu'on veut bien lui faire : parmi les visiteurs d'hier, signalons : M. Laisant, député de la Seine,

le prince Hercolani, M. Cazauvielh, député de la Gironde, accompagné de M. le docteur Audhoui, l'éminent clinicien, qui a minutieusement examiné l'état de santé de l'intéressant sujet.

La température est à 36° 7 ; l'urine contient 7 grammes d'urée par litre.

Poids pris à neuf heures du matin, 52 kilog. 200 gr.

La nuit a été agitée, entrecoupée de rêves et de réveils fréquents.

Les lèvres sont encroûtées.

Il y a eu une troisième selle douloureuse obtenue à l'aide d'un lavement; ces matières excrémentitielles sont presque uniquement composées de débris épithéliaux.

Vingt-sixième journée.

(*21 novembre.*)

Merlatti devient de plus en plus sympathique. On finit enfin par s'apercevoir que le pauvre petit Ita-

lien n'était animé par aucune idée de lucre lorsqu'il consentit à donner cinquante jours de son existence pour éclairer la science sur la faculté rare du jeûne strict et prolongé.

Vendredi soir, M. Laisant, député, docteur ès sciences, a fait, à la salle des Conférences du boulevard des Capucines, l'éloge du jeûneur du Grand-Hôtel.

Après avoir posé les données obtenues par l'observation journalière, le savant orateur a insisté spécialement sur le progrès que l'expérience de Stefano Merlatti ferait accomplir à la biologie.

« Certes, a-t-il dit, la question sociale n'y gagnera rien; mais la médecine y relèvera des aperçus physiologiques qui contribueront à ériger en axiomes des hypothèses jusqu'ici tenues pour probables.

« A ces points de vue multiples, le jeûne de Stefano Merlatti donnera une sanction aux lois édictées par les savants. »

En terminant sa remarquable conférence, M. Lai-

sant a adressé des félicitations au comité médical de Merlatti. Il l'a remercié chaudement d'avoir tenu haut, dès le début, le drapeau de la dignité scientifique ; puis, prêchant d'exemple, l'orateur a spontanément offert à Stefano Merlatti le produit de sa conférence.

Plusieurs personnes ont encore écrit à Merlatti pour lui offrir de l'argent, afin d'établir une exhibition en règle.

Le comité médical a jugé opportun de laisser Merlatti complètement libre de recevoir les visiteurs de neuf heures du matin à six heures du soir dans son appartement du Grand-Hôtel.

Il est à présumer que l'affluence des visiteurs créera au jeune peintre un petit capital qui sera suffisant pour l'indemniser du sacrifice qu'il vient de faire pour la science.

La physionomie de Merlatti est vraiment curieuse à examiner.

Ses traits tirés inspirent une vive sympathie. Ses yeux brillent d'un éclat spécial, et assurément, si

l'on peut constater les progrès rapides de l'affaiblissement général, il est impossible de trouver un seul indice de souffrance chez le jeune et gai rapin.

Toujours prêt à la répartie, toujours dispos et enjoué, avec sa merveilleuse nature de bohème insouciant, il fait les délices du tout Paris curieux qui le fréquente.

Voici le bulletin de la vingt-cinquième journée :

Pulsations : 78.
Température : 37° 2.
Spiromètre : 2,000.
Dynamomètre (pression) : 43.

Poids, 51 kilog. 800 gr. (diminution totale : 9 kilog. 400 gr.).

L'urée est à 3 grammes par litre, soit environ 6 grammes par jour.

Des tracés ont été recueillis par M. le docteur Oscar Jennings, correspondant de la *Lancette* de Londres. (Voir la planche.)

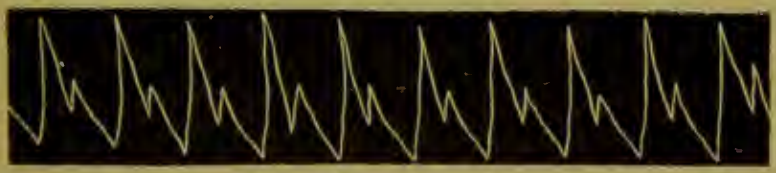
TRACÉS SPHYGMOGRAPHIQUES

recueillis par

M. LE Dr OSCAR JENNIGS

Correspondant de *La Lancette* de Londres.

22e JOUR.



28e JOUR. — *Pression, 140 grammes.*

32e JOUR. — *Pression, 4 onces 1/2.*

33e JOUR ET SUIVANTS. — *Pression, 30 grammes.*

Vingt-septième journée.

(*22 novembre.*)

Dans trois jours, Merlatti aura atteint le formidable chiffre de trente jours d'abstinence absolue, donnant à la science une observation unique et affirmant une vérité que révoquaient en doute hier encore les savants et les maîtres les plus illustres.

M. Dujardin Beaumetz, membre de l'Académie de médecine, ne disait-il pas, il y a un mois à peine, en parlant du jeûne prolongé : « L'impossible est l'impossible ! »

C'est donc bien un nouveau chapitre de la science biologique que vient d'ouvrir l'expérience de Merlatti. C'est, en même temps que le triomphe de la vérité, le châtiment du puffisme et du mensonge....

Combien de temps la terrible expérience durera-t-elle encore ? On n'ose jeter un regard en arrière sans être pris de vertige ; et quand on songe que le pauvre petit Italien a à peine depassé la moitié

de son épreuve, quand on envisage les vingt-trois jours d'abstinence absolue qu'il doit encore subir pour le triomphe de son idée, l'on se sent envahi d'une pitié profonde et l'on est tenté de crier grâce !

Les savants n'entendent point de cette oreille ; ils continuent à expérimenter, à ausculter Merlatti, le percuter et le palper.

L'amaigrissement progresse ; les forces diminuent de plus en plus ; la perte totale du poids est, à l'heure actuelle, de 9 kilog. 800 gr. La musculature se dissine d'une manière pittoresque et navrante tout à la fois. Merlatti constitue actuellement une superbe *anatomie*.

Néanmoins, il conserve son entrain, sa gaieté, son enjouement même. M. Gailhard, directeur de l'Opéra, lui ayant rendu visite hier, le jeûneur exprima, après son départ, un certain étonnement de n'avoir reçu aucune proposition d'engagement.

« J'ai pourtant, dit-il mélancoliquement, un fameux *creux !* »

La population parisienne se prend de plus en plus d'une vive sympathie pour le désintéressé jeûneur; chacun se presse au Grand-Hôtel pour le voir et le féliciter.

Remarqué aujourd'hui dans la chambre de Merlatti : grand-duc d'Oldenbourg; docteur Bonnafont, de l'Académie de médecine; comte de Montesquiou; Gailhard, directeur de l'Opéra ; docteur Frantz-Glénard ; de nombreuses notabilités médicales.... et quelques élégantes de la colonie étrangère qui deviennent de plus en plus assidues.

Le pouls est à 72; la respiration à 36°9. Le sujet fait encore monter le spiromètre à 1,900 et le dynamomètre à 47.

Les nuits sont entrecoupées de rêves pénibles et ses conversations dénotent une certaine fatigue cérébrale : le sujet dort chaque jour dans l'après-midi.

Les muscles de la face s'émacient de plus en plus. La paupière inférieure se plisse; les tempes se rident.

A l'ophthalmoscope on constate une légère déco-

loration du fond de l'œil : la papille présente une teinte anémique plus prononcée dans sa partie interne.

Vingt-huitième journée.

(*23 novembre.*)

Chaque jour qui s'écoule marque un triomphe de plus pour Stefano Merlatti. Malgré les théories consacrant la faculté de jeûner, malgré les thèses des médecins, nous sommes contraints de déclarer que la plus grande part de gloire revient à la volonté du jeune Italien.

Merlatti lutte contre l'habitude et contre la nature. Il a dit : « Je veux, » et il exécute sa volonté.

Hier, les globules de son sang ont été comptés de nouveau.

Au physique, Merlatti continue à s'amaigrir. Son haleine a l'odeur de celle des grands fauves, malgré les précautions qu'il prend pour entretenir sa bouche dans le plus grand état de propreté.

Le sommeil est court, interrompu et mêlé de rêves. Il a rêvé la nuit dernière qu'il assistait à un banquet composé des meilleurs mets et des premiers crus de France. Il lui était impossible, malgré la fin de son jeûne, car il se voyait au cinquantième jour, de toucher à quoi que ce fût.

Ce rêve lui est venu à la suite d'une visite qu'il fit à la salle des dépêches du *Figaro*, où sa caricature (muselé près d'une table abondamment pourvue) était affichée.

Les moindres faits de la journée lui reviennent en rêve avec des proportions gigantesques.

Il n'a pas de fièvre ; à peine un léger mouvement fébrile le soir après les dernières visites reçues. Il continue à parler avec les visiteurs. Il est d'une extrême docilité envers les médecins et toujours s'offre pour toutes les expériences auxquelles on veut le soumettre.

Jusqu'ici Merlatti n'a pas eu un seul moment de mauvaise humeur.

Il ne veut pas qu'on le plaigne. « Qu'est-ce que

jé souis, dit-il, sur la terre ronde? Oun peintre, oun simple petite peintre dé rien du tout. Si jé rends oun service, tant mieux. Sinon, que je meurte tout dé souite, personne il lé saura. »

C'est, avec son accent italien, une bien drôle de chose que les aperçus philosophiques de Stefano Merlatti. Comme le comité médical s'effrayait lui-même de la pensée qu'à la fin de son jeûne le petit rapin serait plus pauvre que jamais, il répondit : « Si jé souis malade un peu, vous mé mettrez dans l'hospital. »

Enfin, il s'est laissé convaincre; car il avait sa dignité aussi, lui. Il acceptera les cachets d'entrée qu'on délivre aux personnes qui viennent le visiter.

La sympathie gagnera le grand public, et Stefano aura de quoi se refaire; il faut si peu de chose à ces natures privilégiées..., et dame, à celle-là, il en faut encore moins.

Le sujet se plaint de vives douleurs aux mollets; il est très affaissé. Le pouls est à 70; la tempé-

rature à 36° 9 ; l'urine dose 4 grammes d'urée par litre.

Vingt-neuvième journée.

(24 novembre.)

Merlatti s'est un peu affaissé depuis hier ; il est resté toute la journée étendu sur sa chaise longue. Cette fatigue devait nécessairement résulter des conversations sans fin qu'il a engagées, malgré le conseil des médecins, avec les innombrables visiteurs qui viennent le voir.

Néanmoins, le jeune rapin a beaucoup ri à la lecture de l'article d'un journal qui invite le commissaire de police à faire une descente dans l'appartement 93 du Grand-Hôtel et à sommer le jeûneur, au nom de la loi, d'avoir à ingurgiter un châteaubriand aux pommes.

Comme le même journal conseillait au parquet de mander les membres du comité médical qui assistait sans sourciller au suicide de Merlatti, celui-ci commença à collationner les cartes de visite des

cinq cents médecins, membres de l'Institut, membres de l'Académie de médecine, professeurs de faculté, médecins des hôpitaux, etc., qui, par leurs visites quotidiennes et leurs incessantes expériences, se rendent complices de son meurtre.

Bref, Merlatti s'est un instant tenu les côtes, — et quelles côtes !

Nous annoncions hier que Merlatti avait consenti à accepter les cachets donnés par les personnes qui veulent le visiter. Il se préoccupe beaucoup du prix qui sera fixé, car ce qu'il veut surtout, c'est que tout le monde puisse venir constater son état et la loyauté de l'expérience.

Il veut que le public soit convaincu, et le public le sera certainement, car, si nous en jugeons par l'affluence actuelle, tout Paris, à la fin de son jeûne, aura traversé son appartement.

La chambre 93 du Grand-Hôtel deviendra légendaire.

Le poids est à 51 kilog. 100 gr.; l'urée à 3 grammes par litre.

Trentième journée.

(*25 novembre.*)

Merlatti en est à sa trentième journée de jeûne. Demain il aura dépassé le jeûneur Succi et n'aura plus comme rival que le docteur Tanner.

Il donne 43 au dynamomètre (échelle de pression).

Le sujet éprouve des douleurs sourdes au niveau de l'articulation des genoux ; il se plaint de douleurs abdominales assez intenses.

L'émaciation continue, mais la force musculaire est encore considérable.

Le poids est à 50 kilog. 600 gr.

Trente et unième journée.

(*26 novembre.*)

Une expérience d'une grande portée a été faite hier matin pour évaluer la force musculaire de Mer-

latti au dynamomètre par la méthode de la traction horizontale, la seule qui puisse donner des résultats rigoureusement exacts.

A l'échelle de traction, l'aiguille, qui marquait 100° à la date du 15 novembre, s'est arrêtée hier au chiffre de 75°. Quoique ce chiffre dénote encore une force musculaire peu commune, il a visiblement humilié l'intéressant jeûneur.

Celui-ci, s'imaginant qu'une traction nouvelle pourrait donner un résultat plus flatteur pour son amour-propre musculaire, mit tant de violence à tirer la corde que celle-ci se rompit et que Merlatti tomba sur son séant, l'œil mélancoliquement fixé sur l'aiguille....

Néanmoins, l'état de Merlatti ne présente aucun danger. Il est sans cesse examiné au point de vue médical; au premier symptôme inquiétant, le jeûne cesserait d'office.

Les nuits sont toujours agitées par des rêvasseries continuelles.

Poids, 50 kilog. 300 gr.

Trente-deuxième journée.

(27 *novembre.*)

Hier soir, Stefano Merlatti était un peu fatigué ; il a rendu visite à quelques personnes, pour prouver qu'il était encore très fort. Néanmoins, le sujet est légèrement abattu ; la nuit a été agitée par des rêvasseries.

Le comité s'est réuni hier soir et lui a offert, pour la dixième fois, de rompre le jeûne, ce qu'il a refusé énergiquement, prétendant qu'il était en meilleur état que lors de son dernier jeûne de trente-six jours.

La fétidité de l'haleine s'accentue.

Le poids est à 50 kilogrammes.

Douleurs sourdes dans la région périorbitaire et dans les genoux.

A l'ophthalmoscope, décoloration du fond de l'œil ; la papille du nerf optique présente une teinte anémique assez prononcée. La décoration porte davantage sur la moitié interne des papilles.

Trente-troisième journée.

(28 novembre.)

Stefano Merlatti désire continuer son expérience. Il affirme qu'il est en bien meilleur état que lors de son jeûne de trente-six jours.

Dans tous les cas, les médecins ne constatent encore, à l'heure actuelle, qu'une dépression assez considérable, mais sans aucune gravité immédiate.

La force musculaire est encore au-dessus de la moyenne ; le dynamomètre marque 43.

Il a perdu 300 grammes dans les vingt-quatre heures.

Le sujet exhale une odeur d'acétone. Le docteur Monin, qui a fait une étude spéciale des odeurs du corps humain, pense que ce symptôme se rattache à une altération du liquide sanguin.

D'autre part, la numération des globules du sang faite par les docteurs G.... et M..., médecins des hôpitaux, a montré une augmentation de ces élé-

ments anatomiques, ce qui prouve évidemment que la partie liquide du sang a diminué au profit de la partie solide.

Ce chiffre est de 3 millions 950 mille.

Les côtes étant à fleur de peau, le sujet accuse une légère douleur à la pression, quand on l'ausculte à l'oreille nue. — Il se plaint du froid, bien que la température de la chambre soit à 20°.

Trente-quatrième journée.

(29 novembre.)

Hier, à dix heures du soir, Stefano Merlatti fumait et faisait sa correspondance. Il accusait de légères douleurs hémicrâniennes à droite ; aucune douleur à la région précordiale. A l'auscultation, aucune modification dans le rhythme des bruits du cœur.

Ce matin, Merlatti est gai et dispos. Les quelques phénomènes qui se dessinaient assez pour préoccuper le comité tendent à disparaître; ils étaient sans

doute dûs aux variations atmosphériques de ces derniers jours.

Son état est assez satisfaisant, et sa force encore considérable, quoi qu'en dise la presse, qui, dans un langage empreint d'une exagération évidente, parle de spectacle navrant.

Le jeune Italien, qui ne s'est couché samedi qu'à une heure du matin, a passé une nuit légèrement agitée par des rêves.

Les douleurs hémicrâniennes ont disparu. Il accuse le long des jambes une sensation pénible de chaleur qu'il compare, dans son langage pittoresque, à un *sudore chi passa sosto la pelle.*

Les quelques modifications survenues dans la vision ont été minutieusement notées hier matin ; la dilatation des pupilles n'augmente pas; les douleurs périorbitaires sont intermittentes et ne présentent que le soir une certaine régularité. L'échelle métrique ophthalmologique de l'acuité visuelle donne $D = 50$; mais quand on place devant les yeux du sujet des verres biconvexes $(D + 1)$, il lit

aisément les plus fins caractères de l'échelle. A l'ophthalmoscope, on constate, entre autres modifications, une teinte anémique de la papille du nerf optique.

Une note de M. le docteur de Wecker, qui a examiné longuement Merlatti à l'ophthalmoscope, confirme l'observation du docteur Dutrieux.

BULLETIN MÉDICAL.

Pouls : 68.
Température : 37° 1.
Dynamomètre : 42.

Trente-cinquième journée.

(*30 novembre.*)

Stefano Merlatti a reçu toute la matinée des visites médicales. Dès dix heures, l'appartement 93 du Grand-Hôtel avait pris l'aspect d'une clinique de l'Hôtel-Dieu. Médecins des hôpitaux, professeurs, agrégés de l'École de médecine, les plus grandes notabilités scientifiques entouraient le jeune Piémontais.

Merlatti était resté couché pour faciliter les observations. Le tube digestif — et l'estomac en particulier — a été minutieusement étudié ; il est à remarquer que le brave rapin ne refuse jamais de se prêter à toutes les exigences des savants. Son caractère n'a d'ailleurs pas changé. Il est gai, enjoué, dispos et ne manifeste aucune crainte, sauf celle de voir le comité rompre le jeûne d'office.

La veille, M. le docteur Oscar Jennings avait pris quelques tracés sphygmographiques, comme le savant docteur en prend depuis le commencement du jeûne ; or, les tracés accusaient une certaine dépression du pouls qui avait fait naître des craintes pour la santé de Merlatti.

La réunion d'hier matin avait pour but d'établir d'une façon positive l'état actuel du jeûneur italien.

L'examen a démontré qu'il n'y avait pas lieu de rompre actuellement le jeûne d'office ; tout fait supposer que Merlatti, dont le cœur bat normalement, bien que faiblement, dont les poumons fonctionnent

librement, dont l'état général enfin n'offre aucune particularité grave, pourra continuer son expérience quelques jours encore.

Noté parmi les médecins : docteur Chassaing, conseiller municipal de Paris; docteur Baraduc, de Châtel-Guyon; docteur Marcellin-Cazaux; docteur Cl. Clament; docteur R. de Langenhagen; docteur Camussi; Louis Figuier; docteur Wilt; docteur de Wecker, etc.

L'urée est à 2 grammes par litre; le dynamomètre marque encore 40 à la pression palmaire.

A la demande de plusieurs des membres du comité médical, M. le docteur P..., médecin des hôpitaux, s'est rendu auprès de Merlatti, afin de l'examiner. Voici le texte de cette consultation consignée au procès-verbal :

A la demande du comité, j'ai examiné Stefano Merlatti ce matin à dix heures, et je n'ai constaté dans son état aucun désordre, si ce n'est de l'amaigrissement et un grand degré de faiblesse. Tous les organes paraissent bien fonctionner. Le cœur bat avec énergie et très régulièrement; le pouls est un peu petit et lent. Les organes

digestifs et l'estomac en particulier sont comme dans leur état naturel. Dans ces conditions, je pense que l'on peut autoriser encore Merlatti à continuer son expérience.

Signé : Docteur P...,
médecin des hôpitaux de Paris.

Trente-sixième journée.

(*1er décembre.*)

Stefano Merlatti vient de prouver aujourd'hui qu'il pouvait rester trente-six jours, durée de son dernier jeûne, sans prendre aucune nourriture. Il prétend pouvoir continuer jusqu'au cinquantième jour la formidable épreuve qu'il a entreprise. Sa seule crainte paraît être que le comité médical, usant de son droit, ne fasse cesser l'expérience. Nous croyons pouvoir affirmer que les docteurs ne s'opposeront pas à la continuation du jeûne, mais qu'ils vont renoncer à suivre officiellement l'expérience. Ils n'abandonneront pas l'intéressant sujet; leurs soins lui resteront acquis et ils continueront à sur-

veiller officieusement le sujet qui les intéresse passionnément.

Ainsi, Merlatti a fatigué ses médecins. C'est lui qui ne mange pas, ce sont eux qui sont sur les dents.

Une détermination a été prise par le comité médical : c'est celle de remettre Merlatti, après son expérience, dans l'état primitif où il se trouvait au début : pesant 61 kilog. 200 gr., alors qu'il ne pèse plus aujourd'hui que 49 kilogrammes.

Les expériences d'alimentation qui seront faites à cet effet offriront un caractère intéressant au point de vue de la nutrition. Arrivera-t-on à lui faire gagner ce qu'il aura perdu dans le même temps ?

N'est-ce pas le moment de se rendre compte des effets réels des peptones et extraits dont on a tant médit ou dont on a tant surfait les qualités régénératrices ?

Stefano Merlatti s'est encore une fois mis à la disposition de la science. C'est le dévouement fait

peintre, disait hier le docteur M..., qui venait de lui faire avaler trois litres d'eau pour tenter une expérience de dilatation stomacale.

Merlatti passe son temps à signer des autographes pour le public qui lui rend visite.

L'estomac étant vide, un litre d'eau est ingéré à dix heures : aucun signe sensible à dix heures quarante-cinq; on fait avaler alors au sujet un nouveau litre d'eau : on constate très nettement la présence de cette eau dans l'estomac qui est alors abaissé jusqu'au niveau de l'ombilic (matité, clapotage par les mouvements imprimés, etc.).

Trente-septième journée.

(*2 décembre.*)

Encore trois jours, et Stefano Merlatti aura atteint le quarantième jour, où son devancier, le docteur Tanner, s'est arrêté.

Le jeune Italien devient de moins en moins affirmatif sur la question qui lui est cent fois posée

chaque jour : Irez-vous jusqu'au cinquantième jour sans rien prendre ?

Il avoue nager en eau trouble ; sa dernière expérience n'ayant été qu'à trente-six jours.

Pourtant, malgré l'amaigrissement qu'il a subi, le brave garçon persiste dans sa volonté.

Aucun trouble cérébral ne s'est montré. C'est avec une lucidité d'esprit parfaite qu'il raisonne son cas.

Il a été décidé qu'il ne sortirait plus du Grand-Hôtel et que les promenades en plein air seraient rayées de ses occupations. Les médecins craignent la rigueur de la température sur un organisme affaibli.

Nuit et jour, les soins sont prêts à être prodigués immédiatement à Merlatti.

Un surveillant veille la nuit près du chevet du jeûneur, pendant qu'un autre surveillant repose.

Stefano Merlatti est gai comme toujours, il plaisante avec ses nombreux visiteurs. Non seulement il reçoit dans le grand salon que l'administration a

bien voulu lui concéder au Grand-Hôtel de midi à six heures et demie, mais encore de sept heures à onze heures dans son appartement.

Pendant ce temps, les médecins cherchent les substances les plus nutritives pour compléter les menus destinés à réparer les détériorations du jeûne sur le gai rapin.

Le bulletin donne :

Pouls : 80, faible et agité.
Respiration : 28.
Température : 37° 1.
Spiromètre : 1,600 (100 de diminution).
Dynamomètre : 40. La force musculaire persiste.
Nuit bonne, sommeil agité par des rêves. Peau sèche.

Grâce au beau temps, la mensuration du champ visuel de Merlatti a pu être faite dans des conditions d'éclairage inespéré. Les médecins ont constaté d'une manière évidente que, si la vision centrale reste bonne, la vision périphérique a subi des modifications importantes et que la perception des couleurs est atteinte.

Il est hors de doute que la fonctionnalité de la rétine est altérée ; cette altération traduit nettement l'état d'anémie du cerveau.

Trente-huitième journée.

(*3 décembre.*)

Stefano Merlatti ménage le plus possible ses forces pour aller aussi loin qu'il le pourra vers la formidable date du 16 décembre, où devrait prendre fin son jeûne de cinquante jours.

Jusqu'ici il a pu soutenir son expérience avec force et entrain, mais lorsqu'on songe à ce que chaque journée qui s'écoule apporte au jeûneur de surcroît de fatigue, on est étonné que Merlatti puisse encore se tenir debout.

Néanmoins, il signe des autographes, écrit des lettres, répond encore, et d'une voix claire, aux questions qui lui sont posées.

Le froid est un des plus terribles adversaires dans la partie qu'il joue contre la nature.

A 15° centigrades, il tremble. Il lui faut une atmosphère d'au moins 18° pour n'avoir aucun frisson.

Pourtant, jusqu'ici, le jeune artiste a constamment fait sa toilette avec de l'eau froide.

Il ne peut plus fumer.

L'odeur du tabac lui est surtout particulièrement désagréable.

Le sujet ne s'est endormi qu'à une heure et demie ; il était dans la soirée d'une faiblesse extrême et ne faisait que 20 au dynamomètre.

Quelques borborygmes ; lèvres légèrement encroûtées ; absence de selles depuis douze jours.

Trente-neuvième journée.

(*4 décembre.*)

FIN DES EXPÉRIENCES MÉDICALES.

Hier ont pris fin les expériences médicales relevées au jour le jour sur l'état de Stefano Merlatti.

Le comité d'expériences scientifiques a considéré sa mission comme terminée.

Mais les médecins qui ont assisté l'intéressant jeûneur n'ont nullement l'intention d'abandonner le courageux rapin ; au contraire, en dissolvant leur comité, chacun des membres a déclaré se mettre à la disposition de Stefano Merlatti pour tous les soins dont il aurait besoin.

Au préalable, la question de rupture du jeûne a été abordée ; malgré toutes les observations qui lui furent faites, Stefano Merlatti a déclaré qu'il persisterait tant qu'il en aurait la force dans sa dangereuse expérience.

Néanmoins, on peut affirmer que le jeûne ne se prolongera pas au delà de mardi prochain, si toutefois Merlatti arrive à cette date.

Les médecins qui continuent leurs soins au jeûneur ne publieront plus que des notes.

Ce serait sans aucun intérêt pour la science qu'on fatiguerait encore par des expériences pénibles le jeune et sympathique artiste. Le plus curieux dans

son état est le spectacle des yeux. L'anémie cérébrale est lente à se déterminer; c'est elle qui, du reste, mettra fin à cette courageuse épreuve.

Le comité de surveillance est prêt pour les secours à donner. L'urgence est prévue, et, une seconde après le premier appel du sujet, les cordiaux seront administrés.

Le sujet marche avec la plus grande difficulté. La température est à 36° 8; l'urée à moins de 2 grammes par litre.

Quarantième journée.

(*5 décembre.*)

Stefano Merlatti semble avoir fait de son expérience le but de sa vie.

Il lutte désespérément contre la nature, observe avec l'attention la plus rigoureuse ses moindres paroles, ses moindres actes.

L'instant est proche où sa volonté de fer l'abandonnera; il est certain que, dans les premiers

jours de la semaine, l'anémie cérébrale aura vaincu la volonté du téméraire jeûneur.

Hier, quelques dames ont voulu l'exhorter à en finir avec son jeûne. Il s'est presque fâché, disant qu'il ne courait aucun danger.

Les médecins estiment qu'il faudra au moins quinze jours d'une nourriture spéciale pour rétablir les forces et reconstituer les muscles de Stefano Merlatti.

Le pouls se maintient à 69 pulsations; la température varie de 36° 8 à 37°; l'urée est au-dessous de 2 grammes par litre. La peau est sèche, la langue blanchâtre, et l'haleine est celle des grands fauves. On se croirait dans le voisinage d'un lion quand on parle au jeune rapin.

Quarante et unième journée.

(*6 décembre.*)

Merlatti a franchi sans incident la quarantième journée de jeûne, limite extrême atteinte par le célèbre docteur Tanner.

Ira-t-il, n'ira-t-il pas au cinquantième jour ? Tel est l'écho des conversations du Grand-Hôtel.

Hier, un grand nombre de personnes ont visité le célèbre jeûneur. Stefano Merlatti est abattu, moins peut-être qu'il ne le paraît, car il lutte et économise ses forces pour arriver le plus loin qu'il lui sera possible dans ce *steeple chase* d'un nouveau genre.

Il a posé hier dans les ateliers du photographe Van Bosch ; il a pu monter très gaillardement et redescendre les escaliers sans le secours de personne, ce qui prouve qu'il n'est pas aussi abattu que certains journaux veulent bien le dire.

Hier, l'examen ophtalmoscopique a démontré que la papille du nerf optique n'était pas plus décolorée qu'il y a huit jours. Les pupilles, qui étaient très dilatées samedi soir, étaient revenues hier matin à leur diamètre normal. Quant à la vision centrale, elle reste excellente. L'acuité visuelle n'a subi aucune modification depuis le 28 novembre. Merlatti continue à lire sans efforts et sans verres les fins carac-

tères représentés au n° 2 de l'échelle métrique (D = 0,50). Les modifications survenues dans les fonctions visuelles restent stationnaires. On peut en conclure que l'anémie cérébrale ne manifestera ses effets qu'avec une extrême lenteur.

Quarante-deuxième journée.

(*7 décembre.*)

Stefano Merlatti approche de la fin de son jeûne. Malgré tous les efforts de sa volonté, il ne pourra certainement pas arriver au terme qu'il avait fixé. La quantité d'eau absorbée diminue. Le jeune artiste boit moins de trois litres par jour, et depuis quelques jours il boit plus souvent et en moins grande quantité. Hier, les joues s'étaient teintées d'un léger incarnat. Cependant, le pouls reste stationnaire à 64. La faiblesse n'a pas fait de progrès. Merlatti marche très peu dans l'appartement. Encore quelques jours, peut-être quelques heures, et le jeûne sera rompu.

Quarante-troisième journée.

(8 décembre.)

Rien dans l'état de Stefano Merlatti ne peut donner le moindre sujet de crainte. Le jeune artiste est bien réellement doué de l'étrange faculté de jeûneur.

Il subit sa période de jeûne avec courage et énergie. Sa résistance organique est considérable.

Il faut avoir vu l'expérience, l'avoir suivie dans toute sa rigoureuse loyauté pour en être convaincu.

Stefano Marlatti ira-t-il encore longtemps? On ne le pense pas; il est très affaibli, et, malgré son énergie, l'opinion de la presse agit sur son moral. Il ne veut pas se suicider; au contraire, il tient à vivre.

Hier soir, il a reçu la visite des plus grands artistes peintres de Paris. Tous l'ont trouvé en bon état, l'ont encouragé dans son idée, et l'on dit que la tombola qui sera tirée à son bénéfice après le

jeûne pourra bien s'enrichir de quelques bonnes toiles des grands maîtres.

Le cinquantième jour, un banquet sera donné à six heures et demie au Grand-Hôtel, présidé par Merlatti, qui mangera pour la première fois depuis le 26 octobre.

Le pouls est à 66 et la température à 36° 8. La nuit a été très agitée, la céphalalgie est violente.

Quarante-quatrième journée.

(*9 décembre.*)

Merlatti a dépassé la quarante-troisième journée de son jeûne. Le voilà sacré, canonisé jeûneur.

A toutes les remontrances des médecins qui l'entourent, aux objurgations qui lui sont journellement adressées pour qu'il mette fin à cette terrible épreuve, l'Italien répond par des sourires moqueurs.

On pense cependant que cette terrible expérience a assez duré. Que Merlatti prolonge son jeûne de sept jours, cela ne prouverait absolument rien et

n'ajouterait plus un iota à l'observation remarquable qu'il a fournie aux hommes de science.

Ce n'est pas qu'aucun danger sérieux soit imminent, mais nous estimons que, tout intérêt scientifique ou autre n'existant plus, il serait temps que Merlatti ouvrît les yeux à la saine raison et se laissât persuader par les gens de bon sens qui l'entourent et l'exhortent à rompre son jeûne.

Quoi qu'il en soit, Merlatti n'a plus aujourd'hui qu'une seule préoccupation : le banquet qu'il veut présider au Grand-Hôtel après la rupture de son jeûne.

Il a fait le menu et compte réunir tous ses nouveaux amis groupés autour de la table à laquelle il veut s'asseoir pour prendre sa première nourriture.

Il se plaint toujours de douleurs articulaires, mais elles sont très supportables. La marche seule est pénible. Le sommeil continue à être interrompu de rêves.

Merlatti a repris un peu de gaieté.

Il est moins taciturne. Chaque matin, en s'éveillant, il décompte un jour, et plus l'instant final approche, plus il reprend confiance.

Le mauvais temps a empêché hier les visiteurs de venir en grand nombre au Grand-Hôtel ; néanmoins Merlatti a ses fidèles qui viendraient à la nage plutôt que de passer un jour sans le voir.

Quarante-cinquième journée.

(*10 décembre.*)

Voilà quarante-cinq jours que Stefano Merlatti jeûne.

Nous répétons ce que nous avons dit hier ; il n'ajoutera rien de plus à l'observation en continuant encore ; il s'affaiblira davantage, voilà tout, et rendra sa convalescence dangereuse.

Si c'est dans un but désintéressé et purement scientifique qu'il persiste dans sa bizarre résolution, il fait fausse route, puisqu'il a cessé d'être examiné par les médecins.

Si, au contraire, Merlatti poursuit sa tentative dans le but d'arrondir son petit pécule, il a grandement tort, car le monde a déjà cessé d'assister à son supplice volontaire.

Pourquoi, après s'être plié si docilement jusqu'à ce jour aux moindres désirs de ses médecins, persister aujourd'hui dans un incompréhensible entêtement ?

Allons, jeûneur, déjeunez ! A vouloir trop prouver on ne prouve rien.

L'état de Merlatti est toujours le même. La faiblesse a sensiblement augmenté.

Le poids est à 44 kilog. 800 gr.

Quarante-sixième journée.

(*11 décembre.*)

Malgré tous les conseils qui lui sont donnés, Merlatti veut continuer jusqu'au bout son expérience. Mais nous doutons qu'il puisse aller déjeuner à Bougival le cinquantième jour, comme il l'avait

espéré. En tout cas, il sera incapable de s'y rendre à pied et à plus forte raison d'y manger.

Comment rompra-t-il son jeûne? C'est là une question qu'on étudie en ce moment. Les personnes qui prendront un billet pour le banquet que Merlatti veut donner le 15 décembre ne pourront guère assister qu'à une ingestion de bouillon.

Il ne s'agit pas seulement maintenant d'obtenir la digestion d'un aliment quelconque; il faut encore arriver à remettre Stefano Merlatti au point normal et lui rendre les 16 kilog. 400 gr. qu'il a perdus depuis le commencement de l'expérience.

Merlatti n'a pas dormi la nuit dernière. Il a offert un dessin au crayon à M. Albert Menier, avec une dédicace à l'occasion du voyage qu'il entreprend aux Indes. M. Albert Menier a toutes les chances pour revenir de ce long voyage.

Souhaitons à Merlatti de revenir de son premier bouillon.

Quarante-septième journée.

(*12 décembre.*)

Comment Merlatti rompra-t-il son jeûne ? *That is the question.* Il ne mangera pas l'oie grasse qu'il pensait dévorer et qui fut son plat final du 26 octobre.

Il continue à concentrer ses forces sur sa volonté d'arriver au cinquantième jour de jeûne. Merlatti a déclaré que, si l'on cherchait aujourd'hui à lui introduire de force une sonde œsophagienne, il en mourrait de honte ou se détruirait volontairement après l'opération.

Aujourd'hui dimanche, il recevra encore le public de midi à sept heures du soir. Ce sera probablement la dernière fois, car il déclare que les visites fatiguent beaucoup ses yeux.

Le jeûne doit être normalement rompu mercredi 15 courant, au banquet qu'il donne au Grand-Hôtel, à sept heures.

La plupart des autorités de la science assisteront à ce banquet, ainsi que les notabilités mondaines qui ont retenu leurs places à l'avance.

Le menu des convives ne sera pas celui de Merlatti, nous en répondons.

Un mauvais farceur s'est rendu hier soir dans presque tous les journaux, annonçant la mort de Merlatti. Or, au moment même où cette nouvelle était répandue, le jeûneur italien recevait un nombreux public au Grand-Hôtel et signait encore, péniblement il est vrai, mais signait des autographes.

Quarante-huitième journée.

(*13 décembre.*)

Stefano Merlatti a passé une assez bonne journée de dimanche. Il se plaint de plus en plus du froid. Ses articulations craquent au moindre mouvement, et il dit éprouver une sensation de vide dans la tête. Il a promis de faire mercredi soir, à la fin de son jeûne, de curieuses révélations. « Mais, dit-il,

il faut que la médecine soit une bien grande science pour que, malgré mon silence, les docteurs se soient aperçus chaque fois des effets que je ressentais sans m'en plaindre. »

Il semble résulter de ces confidences que Merlatti a eu le courage de souffrir sans se plaindre pour éviter la rupture forcée du jeûne.

Le comité n'a pas encore publié la note relative à la rupture du jeûne. Quelle nourriture fera-t-on prendre à Merlatti ?

Quarante-neuvième journée.

(*14 décembre.*)

Plus il sent approcher le terme final de son expérience, et plus Stefano Merlatti réagit contre l'épuisement qui le mine.

On pourra dire que ce petit Italien a fait preuve d'une volonté qui laisse loin derrière elle les supplices de certains martyrs béatifiés pour quelques secondes de courage.

Le jeune artiste est toujours gai ; il a fait provision de forces pour les deux jours qui doivent compléter son expérience.

Les médecins doivent se réunir mardi et mercredi pour arrêter définitivement l'hygiène de la nutrition de Merlatti.

Un grand point scientifique sera enfin éclairci : savoir si la thérapeutique de la nutrition est en rapport avec les lois de la physiologie !

C'est un des problèmes les plus ardus de la médecine moderne qui sera élucidé et mis au grand jour. Au dire des docteurs, Merlatti peut être sustenté, puisqu'il ne s'est produit aucune lésion dans l'appareil digestif. Le choix des moyens seul reste à prendre.

Cinquantième journée.

(*15 décembre.*)

C'est aujourd'hui mercredi 15 décembre, à six heures et demie du soir, que Stefano Merlatti aura

accompli sa formidable expérience de cinquante jours de jeûne.

Il faut remonter aux temps les plus reculés pour trouver le récit d'une observation semblable à celle qui, pendant cinquante jours, n'a cessé d'attirer l'attention publique.

Tout, dans cette expérience, a été anormal. Les huit premiers jours ont montré Merlatti nerveux, fatigué ; il a persisté malgré tout, malgré des souffrances qu'il dissimulait pour donner le change à son comité médical; puis le comité s'est dissout officiellement devant le public payant : mais, en réalité, aucun des membres n'a abandonné l'intéressant et courageux jeûneur.

Aujourd'hui, il s'agit de le remettre de ses cinquante jours d'abstinence. Les médecins se sont donné rendez-vous pour prendre toutes les dispositions afin d'éviter des complications du côté du tube digestif. C'est donc entouré de ceux qui ont tout fait pour qu'il renonçât à sa périlleuse entreprise que Merlatti va traverser la crise de la première digestion.

Hier, la figure était congestionnée ; il a eu un saignement de nez assez abondant vers le soir.

Des douleurs intestinales l'ont fait souffrir une partie de la nuit dernière. Ces malaises intercurrents font craindre, pour le premier repas, une digestion pénible, si l'estomac peut garder les liquides nutritifs qui lui seront donnés.

Merlatti présidera le banquet qu'il offre à l'occasion de la rupture de son jeûne à sept heures et quart.

LE PREMIER REPAS.

Merlatti a terminé son jeûne hier soir à six heures et demie.

Les précautions les plus grandes avaient été prises pour éviter les accidents prévus par les médecins. L'indigestion, les troubles intestinaux et la congestion étaient également à craindre ; malgré les soins apportés, le jeûneur a été pris tout d'abord de vomissements qui n'ont cessé qu'après plusieurs essais. L'expérience a été fort intéressante et nous

la rapporterons avec quelques détails, car elle est destinée, d'après l'avis des médecins, à faire époque dans la science en fixant un point de la thérapeutique resté un peu obscur jusqu'à ce jour.

La première substance administrée à Merlatti a été de la peptone, préparation très vantée dans ces dernières années : à peine Merlatti eût-il ingéré les premières gorgées qu'il fut pris de vomissements douloureux et incoercibles.

Plusieurs tentatives réitérées aboutirent au même résultat.

On passa alors à l'administration d'une poudre de viande qui eut le même sort, c'est-à-dire qui fut aussitôt rejetée et détermina les mêmes vomissements.

Merlatti refusa net de prendre de nouvelles doses de ces préparations chimiques.

On lui donna alors une liqueur composée d'après les indications du comité, et dont la préparation fut confiée à M. Vasseur, qui a suivi avec les médecins l'expérience du jeûne. Ce vin, qui se compose de

quinquina, de cacao, de sirop d'écorces d'oranges amères, de quassine et d'arséniate de fer, calma rapidement les vomissements ; Merlatti en a facilement supporté des doses successives, et les médecins pensent qu'il recouvrera rapidement son énergie gastrique et ses forces physiques.

*
* *

Merlatti a tenu à présider le banquet qui a eu lieu hier au Grand-Hôtel et auquel assistaient une centaine de convives. Il est resté assis tout le temps du dîner. Plusieurs toasts ont été portés, et des remerciements ont été adressés à la presse qui a toujours parlé avec sympathie de l'expérience du jeûneur italien.

Voici en quels termes le *Voltaire*, sous la signature de M. Lucien Valette, rend compte des incidents de la cinquantième journée du jeûne.

LA DERNIÈRE JOURNÉE.

« C'est fini. Merlatti a avalé hier soir la première cuillerée du cordial réparateur. Cela n'a pas été sans peine, comme on vient de le voir.

« Sa volonté l'a conduit à gagner la gageure qu'il s'était posée à lui-même : l'entreprise, considérée jusqu'à ce jour comme impossible, a réussi. Le peintre italien est resté cinquante jours sans prendre aucune nourriture, buvant seulement de l'eau. Et encore dans les derniers jours la quantité d'eau qu'il avalait était-elle très minime.

« J'ai entendu dire à beaucoup de personnes : « C'est impossible!... il prend une liqueur quelconque!... il se nourrit.... » A ceux qui seraient portés à croire qu'il y a, sous une apparence de sincérité, une formelle intention de tromper le public, il est nécessaire de répondre. Ce jeûne a été observé avec la plus parfaite bonne foi de la part de Merlatti. Et d'ailleurs, en admettant qu'il eût voulu « tromper son monde, » il ne l'aurait pas pu.

« Merlatti était surveillé nuit et jour par des gardiens, amis des médecins du comité. Chaque matin, ses urines, sa sueur, sa salive étaient analysées scrupuleusement.

« Tous ses organes étaient examinés, et la moindre fraude aurait été dévoilée par les médecins, d'autant plus que ceux-ci ne croyaient pas au succès de l'expérience. On se rappelle les fins de non recevoir que notre ami le docteur Maréchal opposa à Merlatti. On se souvient des doutes émis ici-même par notre collaborateur. Personne ne croyait à la réussite de ce jeûne, et les médecins n'étaient même pas loin de croire à une charge d'atelier ! Aussi leurs premières observations ont-elles été prises avec la plus grande méfiance et la plus expresse réserve.

« Mais enfin, force leur a bien été de se rendre ; ils ont reconnu que Merlatti voulait jeûner. Ils ont continué alors à l'observer, non plus en « gens qu'on veut *fourrer dedans*, » mais en physiologistes, attirés par l'étude d'un cas pathologique nouveau. Ils n'ont pas, pour cela, pesé sur Merlatti pour le

forcer à continuer ; bien au contraire, chaque jour ils lui disaient : « Voulez-vous un bifteck? » et Merlatti refusait. Ils auraient été bien mal venus et bien mal avisés de ne pas continuer leurs observations, et ils se seraient montrés bien ingrats en n'accordant pas à Merlatti leurs soins qui devenaient plus nécessaires de jour en jour.

« Aussi ne saurait-on trop les louer de leur zèle et de leur ardeur infatigable. Je suis peut-être bien mal venu de faire dans ce journal l'éloge du docteur Maréchal ; et cependant, comment ne pas le féliciter de tout ce qu'il a fait ? Pas une minute son dévouement, sa sollicitude ne se sont ralentis. Au dixième, au quinzième, au trentième, au cinquantième jour, c'était comme au premier. Il venait trois et quatre fois dans la journée voir son malade, sans préjudice des soirées passées près de lui lorsqu'il prévoyait des syncopes possibles.

« A côté de lui, tous les autres membres du comité ont pris une large part aux observations scientifiques.

« Féliciter Merlatti d'avoir jeûné pourrait paraître une moquerie, aussi ne le ferai-je pas. Mais, ce dont il faut le féliciter, c'est de son énergie, de sa volonté tenace, de sa confiance en lui-même, qui lui ont permis de résister aux plus vives sollicitations et l'ont fait réussir dans son entreprise. De plus, on lui doit un remerciement très vif pour sa bonne volonté à se prêter à toutes les expériences médicales. Et Dieu sait s'il a été soumis à de rudes épreuves !

« Et le *povero* se prêtait à tout cela avec la plus grande patience. On le tournait, le retournait dans tous les sens, sans qu'il bronchât jamais. Franchement, il y avait des jours où il était vraiment à plaindre.

« Aussi ne peut-on que lui adresser des éloges. Mon intention n'est pas de le porter sur un pavois ni de lui dresser un arc de triomphe, mais je connais bien des gens qui n'auraient pas eu sa patience ni son courage ! »

LE LENDEMAIN DU JEUNE.

Merlatti a passé une nuit fort agitée ; il a néanmoins fort bien digéré la préparation constituante que les médecins lui ont prescrite et qu'il continue à prendre d'heure en heure.

A midi, il a pu absorber un consommé et une cuillerée à soupe de son élixir. L'assimilation s'est bien faite.

Merlatti, quoique d'une faiblesse extrême, est donc aujourd'hui hors de danger.

APRÈS LE JEUNE.

Stefano Merlatti reprend lentement ses forces ; il boit son élixir toni-nutritif, composé par son comité, et s'en trouve très bien.

Dès qu'il prend un peu de bouillon et de tapioca, sa digestion devient laborieuse. C'est encore l'affaire de quelques jours. La moindre nourriture colore la face d'un vif incarnat qui dure plusieurs

heures. On se souvient que, les derniers jours de son jeûne, Stefano Merlatti avait les pommettes des joues très colorées. Le même phénomène se produit quand il prend une cuillerée d'élixir.

*
* *

Au moment de signer ces lignes, nous complétons cette observation par le bulletin suivant de l'état de Merlatti cinquante jours après la rupture de son jeûne.

Le poids est revenu à 61 kilog. 350 gr.

Les facultés intellectuelles sont ce qu'elles étaient auparavant; le jeûne n'a porté aucune atteinte à cet organisme véritablement curieux.

Le sujet n'a pas cessé de prendre le vin auquel il doit en grande partie son rapide et complet rétablissement.

Grâce à cet élixir, les organes digestifs ont reconquis toute l'intégrité de leur fonctionnement et toute leur puissance d'assimilation.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE.

PAGES.

Le jeûne et les jeûneurs..... 1

DEUXIÈME PARTIE.

Le jeûne de Merlatti..... 103

TROISIÈME PARTIE.

Relevé des observations quotidiennes du jeûne de Merlatti..... 149

Tours, typographie et lithographie JULIOT.